

## REVUE DES LIVRES

### CULTURE ET TRADITION CLASSIQUES

W. HANSEN, *Ariadne's Thread. A Guide to International Tales Found in Classical Literature*, Ithaca - London, Cornell University Press, 2002, 17 x 24.5, XV + 548 p., rel. £ 29.50, ISBN 0-8014-3670-2.

Encyclopédie de mythologie comparée, qui croise le corpus des contes populaires rassemblés par Antti Aarne et Stith Thompson et des histoires de la même famille thématique de la tradition classique, païenne et biblique. Ce genre de rapprochement a pour intérêt, à la fois interprétatif et anthropologique, de faire apparaître des groupes de narrations de forme différente élaborées par des sociétés différentes à des époques différentes, les textes s'éclairant mutuellement par les variations de leur formulation et permettant d'analyser, à travers leurs constantes, les préoccupations de l'homme face à l'existence. L'A., aussi bien folkloriste qu'antiquiste, réunit ainsi, en cent douze entrées qui ne prétendent nullement à l'exhaustivité, la plupart des grandes figures de la tradition gréco-romaine. Par exemple, à l'entrée « Fille qui porte secours », on rencontre notamment Médée et Ariane comme variantes antiques d'une héroïne aux mises en récit nombreuses dans le monde et dont l'histoire se confond avec celle du jeune homme auquel un ogre impose des tâches impossibles, mais qui parvient à s'enfuir grâce à l'amour que lui voue la fille de celui-ci. Par ailleurs, les appariements nous valent la mention de versions non canoniques de certains grands mythes, comme on le constate avec le personnage d'Œdipe, convoqué à l'entrée « Épouse de Putiphar » parce que, dans une version, il divorce de Jocaste pour épouser Astymédousa, laquelle accuse ses beaux-fils d'avoir voulu la séduire. Une bibliographie de quarante-deux pages, un index des sources antiques, un double index des types de contes populaires et des motifs et un index général contribuent à faire de ce volume un instrument de travail innovant. – J. BOULOGNE.

J. BOULOGNE (éd.), *Questionnements de la violence* (« Ateliers », 28), Lille, Université Charles-de-Gaulle - Lille III, 2001, 20.5 x 27, 143 p., br., ISBN 2-84467-033-4.

Jusqu'où faut-il refouler la violence, si elle est liée au dynamisme vital de défense instinctive contre les agressions ? La violence permet parfois de sortir de situations d'aliénation, d'oppression ou de tyrannie. Elle peut donc avoir un visage bestial ou humain. Un colloque international sur ce thème fut organisé en 2000 par les Universités de Lille III et de Louvain-la-Neuve. Sur les onze exposés (consacrés entre autres à R. Wagner, l'iconoclasme protestant, Bataille et sa poésie, René Girard, Paul Ricoeur, etc.), quatre parlent de l'Antiquité. (1) Celui de J. Bologne concerne les mythes de la violence dans le mariage : chez le père, la fille, le prétendant (rapt), le mari qui brutalise sa femme... ; de là des rites pour conjurer les risques encourus ou pour transmuter la violence en énergie créatrice. (2) Celui de Jacqueline Fabre-Serris

s'intitule « Violence et passions dans les familles romaines ». À la fin des guerres civiles, l'ordre social reste perturbé, surtout dans les familles, entraînant de nombreux procès. Pour former les rhéteurs-avocats, Sénèque le Père a rédigé un livre de *Controverses* où il résout une série de conflits familiaux complexes à souhait, en distinguant, après Cicéron, le droit et l'équité. (3) Muriel Lazzarini-Dossin propose la catharsis comme l'envers positif de la violence dans les tragédies ; en effet, celles-ci introduisent un sentiment de conciliation finale par la victoire de l'éternelle justice, « remontée positivante » et instigatrice d'un sens positif de la violence. (4) R. Célis donne une lecture anthropologique d'*Antigone* chez Sophocle et Bauchau, qui montre que la loi non écrite en appelle à la désobéissance lorsque un abus de pouvoir frappe de non-sens l'idéal de justice respecté jusqu'alors. – B.C.

L. A. TRITLE, *From Melos to My Lai. War and Survival*, London - New York, Routledge, 2000, 15.5 x 23.5, XV + 220 p., br. £ 13.99, ISBN 0-415-21757-1.

En 416 av. J.-C., pendant la guerre du Péloponnèse, les Athéniens crurent qu'ils se soumettraient facilement la petite île de Mélos dans les Cyclades ; or elle résista trois mois et infligea pas mal de pertes aux assaillants, avant de se rendre. Furieux, les Grecs se laissèrent aller à massacrer tous les hommes de dix-huit à quarante-cinq ans et vendirent comme esclaves femmes et enfants. En 1968 au Vietnam, un détachement américain fut largué derrière les lignes ennemies, sur le village de My Lai, où il s'attendait à une forte résistance des Vietcongs et de la population. Personne ne résista, mais les Américains, rendus furieux par leurs pertes antérieures contre un ennemi qui se fondait dans la population civile, massacrèrent tout le village (500 personnes). Comment ces deux faits de sauvagerie furent-ils possibles à plus de deux mille ans de distance ? C'est la question que s'est posée L. Tritle, professeur d'histoire grecque et vétéran du Vietnam, où il se battit en 1970-1971 comme officier chargé d'animer la résistance des villages sud-vietnamiens. En 1990, provoqué par des questions stupides de ses étudiants et par le livre de J. Shay, *Achille au Vietnam*, il réfléchit sur son expérience de combattant, interrogea d'autres vétérans, organisa des cours sur les similitudes entre toutes les guerres. Puis il s'est mis à écrire ce livre sur les ressemblances entre les guerres grecques et américaines. Le passé ne meurt jamais, assure-t-il, et le devoir s'impose aux survivants d'expliquer aux civils ce qui arrive lorsque la violence se déchaîne. Chez les vétérans, en effet, des traumatismes peuvent apparaître longtemps après la guerre, influençant des familles et des générations. Tritle interroge d'abord l'histoire grecque et certaines catégories de ses soldats, les réactions de femmes de guerriers, le langage de la violence qui masque souvent l'horreur des faits, la mort de compagnons de combat et les réactions des survivants ; enfin le sens des monuments aux morts, les traumatismes issus de la guerre... Ce récit captivant d'un survivant éclaire un peu mieux le phénomène étrange qu'est la guerre et les actes de sauvagerie qui s'y rencontrent. – B. CLAROT, s. j.

*Favolisti latini medievali e umanistici*, VII (Pubblicazioni del D.AR.FI.CL.ET., 178), Genova, Università di Genova. Facoltà di Lettere, 1998, 16 x 22 + 247 p. + 6 pl., br. EUR 20.66.

*Favolisti latini medievali e umanistici*, VIII. *Minor Fabularius*. A cura di Caterina MORDEGLIA (Pubblicazioni del D.AR.FI.CL.ET., n.s. 188), Genova, Università di Genova - Facoltà di Lettere, 2000, 16 x 22, 113 p. + 8 pl., br. EUR 81.

Sous la houlette de F. Bertini, la dynamique série dévolue à l'étude des fabulistes des périodes médiévale et humaniste s'est enrichie de deux nouveaux volumes, aux objets somme toute opposés : tandis que le premier réunit deux éditions et plusieurs

recherches illustrant la pérennité au Moyen Âge des modèles antiques – Phèdre et Avianus surtout –, le second remet à l'honneur une collection anonyme du XIII<sup>e</sup> s., dont l'originalité majeure réside au contraire dans son indépendance à l'égard de l'héritage littéraire antique. Dans le volume VII des *Favolisti*, on saluera tout d'abord les deux initiatives éditoriales : Th. Klein propose une nouvelle édition (fondée sur trois manuscrits, tous d'origine anglaise, soit un de plus que dans la précédente édition [Hervieux, 1894]), doublée d'une traduction allemande, du *Novus Avianus* d'Alexandre Neckham. Entreprise vers 1170-1180, cette recomposition des six premières fables d'Avianus, à la finalité clairement didactique (*Gebrauchsanweisung für den Grammatikunterricht*), témoigne de la culture exceptionnelle de son auteur, qui puise ses allusions à un grand nombre d'écrivains antiques (Ovide, Virgile, Stace, Opatianus Porphyrius...) et chrétiens (Juvénac, Arator, Prudence, Paulin de Périgueux...). De son côté, S. Tamanza réédite, à partir du seul codex de Cambridge, l'*Antivianus* (à comprendre dans le sens de « Faux Avianus »), remaniement anonyme de neuf fables d'Avianus effectué sans doute au tournant des XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> s. dans une perspective elle aussi scolaire et pédagogique. Six autres articles, qui trouvent leur origine dans un séminaire organisé à l'Université de Gênes durant l'année 1996-1997, étudient différents aspects de la postérité de la *favolistica* antique au Moyen Âge, essentiellement chez Alexandre Neckham et Gautier l'anglais (fin XII<sup>e</sup> s.). En voici les titres, assez explicites : A. Viani, « *Quam dulcis sit libertas, breviter proloquar* (Phaedr., III, 71) : la favola del lupo e del cane » (p. 7-15) : embryonnaire chez Ésope et Babrius, cette fable célèbre est développée de manière décisive par Phèdre et christianisée par Gautier l'Anglais ; A. V. souligne notamment la connotation négative attachée à la figure du chien et recense des parallèles chez Homère et dans l'Évangile de S. Matthieu ; R. Caputi, « La volpe e l'aquila in Fedro e in Gualtiero Anglico » (p. 17-28) ; V. Manzini, « *De rana et bove* : una favola di Gualtiero Anglico e le sue origini » (p. 29-37) ; A. Boatti, « La simbologia della favola *De musca et calvo* del *Novus Aesopus* di Alessandro Neckham » (p. 39-51) ; L. Radif, « Il *vespertilio* protagonista di una favola di Alessandro Neckham » (p. 53-79) : plus largement, l'article disserte sur l'image de la chauve-souris, d'Aristote à son usage... dans les publicités contemporaines ; M. Giovini, « «Chiedo scusa alla favola antica» : *De formica et cicada* da Aviano ad Alessandro Neckham (e Gianni Rodari) » (p. 81-98). Enfin, une septième contribution, celle de G. Solimano, analyse avec subtilité la description et l'interprétation chez Phèdre (V, 8) du *Tempus*, personnification latine de Κατρός, incarnant pour les Grecs l'occasion favorable, et replace celles-ci dans la tradition iconographique de ce fils de Zeus dont la genèse est associée à Lysippe (attestations littéraires et illustrations en annexe). — Dans le vol. VIII, C. Mordeglià (Gênes) s'est appliquée à rééditer – à partir des quatre témoins manuscrits connus (XV<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> s. ; la transcription faite par Jacob Grimm d'un ms. de Strasbourg depuis lors détruit a également été prise en compte) – le *Minor Fabularius*, collection anonyme de vingt-sept fables en distiques léonins, d'inégale longueur (de 10 à 48 vers), attestée pour la première fois en 1280 chez Hugo de Trimberg. Particulièrement atypique par ses thèmes, l'œuvre connut une diffusion très réduite. Cette dernière s'explique entre autres par l'impéritie de son auteur, à identifier probablement à un élève, dont le style ampoulé va jusqu'à obscurcir le sens de plusieurs passages. Lié au monde scolastique et à l'aire allemande, cette collection, où l'influence d'Egbert de Liège (XI<sup>e</sup> s.) est palpable, se rattache davantage aux traditions populaire et gnomique qu'à la typologie proprement dite de la fable. — En guise de conclusion, on se permettra de signaler à ceux que la fable intéresse le *Aesop Text Project*, promu par l'Université d'Oklahoma, qui met à la disposition des internautes les éditions de plusieurs fabulistes antiques, ainsi qu'un échantillon croissant des réécritures médiévales qu'ils susciteront (<http://www.aesopica.net>). — François DE VRIENDT.

*Les élites nobiliaires dans les Pays-Bas au seuil des temps modernes. Mobilité sociale et service du pouvoir* (Centre de Recherches en Histoire du

Droit et des Institutions, Cahier n°16), Bruxelles, Facultés Universitaires Saint-Louis, 2001, 15.5 x 23, VII + 102 p., br. EUR 8.

Ce fascicule comporte six contributions encadrées d'un « liminaire » (J.-M. Cauchies) et d'une « Postface » (R. de Kerchove d'Ousselghem). Le thème est le passage du Moyen Âge aux Temps Modernes dans les Pays-Bas, surtout par rapport à la notion de « noblesse ». Celle-ci avait été (assez) clairement définissable au XII<sup>e</sup> s. Au XIV<sup>e</sup> s., elle perd de son univocité à mesure que les villes accentuent leur rôle (ce qui est relativement banal au gré des circonstances historiques), surtout quand, à l'intérieur de ces villes, se développent des noblesses nouvelles (des *homines novi* au sens de l'époque cicéronienne) promues par le biais des conseils, des parlements, de la magistrature, de l'administration. L'époque et le modèle bourguignons ont marqué l'ensemble des Pays-Bas. — Paul de Win (« Être noble au 15<sup>e</sup> siècle », p. 1 et s.) fait bien de nous rappeler d'emblée que « être noble » n'est pas une qualité intrinsèque ni un concept clair en soi. Il faut se demander « qui appartient à la noblesse à une certaine époque ». La noblesse est (p. 5) « un ordre juridique qui jouissait d'un statut privilégié ». Mais il faut aussi qu'elle manifeste son appartenance à ce statut qu'elle revendique et que cette revendication soit peu ou prou acceptée par les non-nobles. — Jan Dumolyn (« De Vlaamse adel in de Late Middeleeuwen », p. 9 et s.) essaie de cerner le rôle du « service d'État » (« staatsdienst ») dans la mobilité caractéristique de la noblesse des P.-B. La magistrature est originaire de la bourgeoisie municipale qui finit par former (Hans Cools) une « aristocratie » *sui generis*. Le fait a pour explication la multiplication et l'évolution des tâches que la gestion plus « moderne » des états multiplie et complique, n'admettant plus, p. ex., un simple partage du pouvoir entre l'Église et l'État. Ce n'est souvent que dans les mots (« basse noblesse », « nouvelle noblesse ») que s'exprime le schéma traditionnel du Moyen Âge. Notes riches. Tableaux comparatifs. — Les nobles sont-ils « réduits » à des fonctions de courtisans ? (Monique Sommé, « Le service des nobles dans les hôtels ducaux sous Philippe le Bon », p. 31 et s.). Des faire-valoir certainement, des « gêneurs » pour certains officiers qui ne parviennent pas aux plus hautes charges, mais aussi des chefs de mission, sans hiérarchie bien précise, dans les aléas de la politique ducale. — Jean-Marie Cauchies (directeur, avec Gilbert Hanard, du centre de recherches qui publie ces cahiers à Saint-Louis : « Grands nobles, petits nobles, non-nobles dans les conseils de Maximilien d'Autriche et de Philippe le Beau pour les Pays-Bas », p. 49 et s.) rappelle qu'il ne faut pas transposer inconsidérément des usages p. ex. britanniques aux Pays-Bas ; ainsi les « non-nobles » ne sont pas une catégorie d'exclusion définie *a contrario*, mais un réservoir de possibles futurs anoblis, de bourgeois d'un arbre social qui se desséchera vite sans cet apport constant et frais. Les « grands conseils » sont l'un des lieux (p. 55) où ces élites urbaines sont déjà les représentants d'une modernité qui ne se démentira pas. Le tableau (p. 58 et s.) mentionnant des Busleyden et des Luxembourg montre pourquoi nous nous sentons concernés par ces considérations qui entrent tout droit dans nos travaux sur Jean Bertels OSB comme Jean Guillaume et Alexandre Wiltheim s. j. — Hans Cools (p. 62 et s., « Équilibres ou déséquilibres régionaux au sein de l'aristocratie des Pays-Bas (1477-1530) », part du tableau enthousiaste du « siècle de Charles-Quint » proposé en 1899-1900 par Henri Pirenne pour mettre en évidence l'importance de la Flandre, du Brabant, de la Hollande et de la Zélande... qui seront le noyau des dix-sept provinces de l'Union de 1576 ! Des facteurs économiques priment donc les clivages sociaux et des « traditions » (importance de l'Artois et de la Picardie au XIV<sup>e</sup> s.) longtemps vivaces. — Paul Janssens (p. 83 et s., « La noblesse au seuil des temps modernes ») poursuit l'étude de ces « continuités et discontinuités » ; les lettres d'anoblissement vont à l'encontre du vieux principe génétique du « sang » créateur d'appartenances nobiliaires. — Publication d'aspect modeste, riche en contenus bien soutenus par une documentation abondante et topique.

Charles Marie TERNES.

Mathilde SKOIE, *Reading Sulpicia. Commentaries 1475-1990*, Oxford, University Press, 2002, 14.5 x 22.5, XII + 362 p., rel. £ 50, ISBN 0-19-924573-8.

Les six poèmes auxquels s'intéresse ici M. Skoie (Tib., III, 13-18), généralement attribués à Sulpicia, ne dépassent pas au total quarante vers, et consacrer plus de trois cent pages à un corpus quantitativement aussi mince pouvait apparaître comme une sorte de gageure. Mais, malgré d'inévitables redondances entraînées par son sujet même, le livre n'est jamais ennuyeux. C'est à une promenade au contraire aussi agréable qu'instructive à travers plus de cinq siècles de philologie classique que nous sommes conviés au gré de l'examen successif de sept commentaires, à savoir Cyllenius (1475), Scaliger (1577), Heyne (1755), Disson (1835), Gruppe (1838), Smith (1913) et Tränkle (1990). En saisissant sur le vif les mécanismes de pensée et les stratégies de lecture mis en œuvre par ces divers philologues, l'ambition de l'A. est d'en tirer des enseignements généralisables à tout commentaire. Il faut bien dire que, par sa brièveté autant que par les enjeux qu'il implique (problème d'attribution, rapport au féminin, transgression morale), le corpus choisi offrait un terrain idéal pour une telle enquête. Aussi les résultats en sont-ils clairs et convaincants, lorsqu'il s'agit par exemple de démasquer le préjugé masculin envers la littérature féminine, en montrant la différence dans le traitement accordé à cette poésie selon qu'on la croit de Tibulle ou de Sulpicia. Plus généralement, la thèse de l'A. étant que tout commentaire est en même temps une interprétation, elle la démontre avec *maestria*, faisant voir que les plus farouches tenants d'une philologie minimaliste sont soit des M. Jourdain qui font de l'herméneutique sans le savoir, soit des Tartuffes qui en font sans le dire. Le livre s'orne d'une riche bibliographie et de plusieurs illustrations tirées des commentaires et de la *Sabina* de Boettiger. – J.-Y. MALEUVRE.

P. FREEMAN, *Ireland and the Classical World.*, Austin, University of Texas Press, 2001, 16 x 23.5, XVI + 148p., rel. £ 24.95, ISBN 0-292-72518-3.

Ce livre mériterait de figurer dans une série intitulée « le tour de la question ». Tous les témoignages, archéologiques, linguistiques et littéraires sont réunis, commentés, discutés, interprétés, illustrés. L'exposé est soigné, d'un style clair ; le livre est fort bien illustré, de cartes, de photos, de schémas, de tableaux. Aucun détail n'est omis qui pourrait augmenter ou affiner la connaissance d'un sujet, l'Irlande contemporaine de l'empire romain en Occident, sujet qui, malgré tout et définitivement, restera assez inconnu ou de connaissance conjecturale. – J.-Cl. POLET.

## PHILOSOPHIE ET HISTOIRE DES RELIGIONS

Valeria ANDÒ & A. COZZO, *Pensare all'antica. A chi servono i filosofi ?* (Ricerche, 107 - Filosofia), Roma, Carocci, 2002, 15 x 22, 158 p., br. EUR 14,50, ISBN 88-430-2150-8.

« Penser à l'ancienne. À qui servent les philosophes ? » Tel fut le thème d'un séminaire organisé à Palerme en 1999. Aux huit intervenants, on posait trois questions : la pensée ancienne peut-elle influencer les penseurs contemporains et notre système de valeurs ? À qui servent encore les philosophes anciens et à qui pourraient-ils servir si on les étudiait autrement ? (Ou encore : peut-on créer un lien étroit entre pensée, vie et politique et reformuler des règles pour une vie communautaire harmonieuse ?) Et enfin comment les structures universitaires conditionnent-elles la manière de faire de la philosophie antique et comment les modifier pour influencer la vie des étudiants et des professeurs ? Des réponses variées ont été fournies à ces questions intéressantes.

Voici les thèmes abordés : si l'histoire de la philosophie est devenue ennuyeuse, c'est qu'on ne pose plus les bonnes questions (Vegeti). C'est Aristote qui a réduit la philosophie à l'état de science et d'érudition (Caramuta). L'approche « communicationnelle » peut renouveler l'histoire de la philosophie (Rossetti). Revenons à Parménide pour faire de la philosophie une façon de vivre et une sagesse (Andò). Le philosophe doit être attentif à établir une harmonie entre lui et son interlocuteur (Cozzo). La science moderne peut entrer en dialogue avec les anciens (Rigamonti). Donald Davidson, philosophe du langage, et la nostalgie du discours socratique (La Matina). La façon dont Aristote parle des animaux fabuleux (Di Causi). — On trouvera dans ce livre un certain point de départ pour renouveler une discipline ancienne. — B.C.

O. MILLET & Ph. DE ROBERT, *Culture biblique* (Coll. Premier cycle), Paris, Presses Universitaires de France, 2001, XVI + 553 p., ISBN 2-13-052297-1.

Conscients de l'influence culturelle multiforme de la Bible dans notre monde occidental et constatant, d'autre part, l'enfouissement dans la mémoire des traditions de ces textes fondateurs, particulièrement en France du fait de la laïcité, les deux auteurs relèvent un véritable défi en conjuguant leurs compétences : la littérature française pour O. Millet (Université de Bâle) et la « littérature biblique » pour Ph. de Robert (Faculté de théologie protestante de Strasbourg). L'ouvrage est divisé en trois parties : la première, « Le livre : histoire et forme littéraire de la Bible » (p. 3-197), présente l'environnement culturel et la formation de la Bible, les langues originales, quelques anciennes versions et traductions modernes, ainsi que les genres littéraires. Les exemples qui les illustrent forment un choix pertinent de textes particulièrement célèbres des deux Testaments. Le point de vue judaïque est présent tout au long de ces pages, qui se terminent par un aperçu des textes intertestamentaires et des apocryphes chrétiens. Un excursus situe le Coran face à la Bible (p. 48-51). Puis le lecteur est conduit à un parcours à travers les lectures et interprétations (principes et traditions exégétiques) juives (1) puis chrétiennes (2), y compris dans la liturgie des deux religions (3), avec listes assez complètes des textes lus (p. 205-207, 294-309) avant la réforme de Vatican II. Le parcours se termine par un panorama des « lectures critiques de la Bible » depuis le XVI<sup>e</sup> s. La troisième partie, « l'héritage culturel » (p. 338-512), prenant appui sur *La Bible de tous les temps* (Paris, Beauchesne, 8 vol.), se limite volontairement à un tableau de l'influence de la Bible en littérature (précieuse analyse à partir de S. Augustin et en termes modernes de l'adoption d'une « rhétorique biblique » et de la constitution d'une nouvelle esthétique), en art (rapide esquisse des controverses sur « l'interdit de la représentation divine », exemples tirés de Chagall et de Rembrandt, liste de sujets iconographiques, p. 426-459, en petit corps), et en politique enfin, de la *Cité de Dieu* de S. Augustin aux millénarismes et messianismes les plus récents en passant par Bucer, Bossuet et Spinoza. Pas de conclusion d'ensemble. La bibliographie (p. 513-514) est fort succincte, mais de brèves indications sont données dans chaque chapitre. Les six cartes et plans – sans échelle ! – seront peu utiles. La chronologie (p. 521-523), très serrée, reprise d'un ouvrage paru chez Laffont en 1990, est particulièrement indigente : on y cherche en vain les livres bibliques. En raison des controverses sur les datations de ceux-ci ? On eût pu cependant indiquer au moins des « fourchettes ». Trois index terminent le volume : thèmes et notions, noms propres (de personnes, anciens et modernes), lieux, titres anonymes ; ils seront fort utiles à l'étudiant, malgré des insuffisances manifestes, notamment pour les termes hébreux. Mais l'index biblique (p. 543-553) est très riche. La typographie est presque irréprochable, si ce n'est les flottements entre évangile / Évangile et église / Église. Dans l'introduction, les A. se sont très honnêtement expliqués sur leurs intentions et sur les choix – difficiles – qu'ils ont dû effectuer, surtout dans la troisième partie où, à regret, ils n'ont pu traiter du droit ni du cinéma. Ce n'est pas sur ces choix que j'élèverais des réserves. J'estime que les A., sans doute peu à même

dans leurs établissements respectifs de mesurer les immenses lacunes des étudiants français (« littéraires », linguistes, historiens, philosophes) ont surestimé les capacités de ceux-ci. La composition aurait dû être beaucoup plus aérée (bien des paragraphes dépassent deux pages) et des tableaux, des schémas auraient été beaucoup plus parlants, p. ex. dans la présentation des liturgies. Le lecteur ressent d'autre part que l'information est moins satisfaisante pour la période patristique, et même peut-être pour le Moyen Âge (malgré l'utilisation, jusque dans les exemples, du livre de G. DAHAN, *L'exégèse chrétienne de la Bible en Occident médiéval*, Paris, 1999). Ainsi, la présentation de l'exégèse patristique, sujet complexe en lui-même, n'est pas facilitée (p. 240-248), cependant que ne sont pas mentionnées les controverses nées, dans les années cinquante, des ouvrages de J. Daniélou et de H. de Lubac. Les quelques lignes consacrées à la constitution de la Vulgate sont approximatives ou erronées (p. 67 ; cf. p. 290). Il en est à peu près de même des indications sur la *koivh* et la traduction en « slavon » (p. 68). Les A. n'expliquent pas ce que sont les « Odes de la Septante » (p. 196) ni ne se prononcent sur la légende rapportée par la *Lettre à Flora*. Le lecteur a l'impression d'une unanimité scientifique sur les datations des écrits du Nouveau Testament – ce qui est loin d'être le cas. Il est vrai que les A. ont peut-être un point de vue particulier sur la question, puisqu'ils laissent entendre que l'évangile de Luc est particulièrement tardif (cf. p. 175). Enfin il apparaît regrettable que les Églises orientales soient quasiment absentes de ce volume. Sans doute, l'intention des A. est de montrer l'influence de la Bible en Europe *occidentale*, mais – les événements tragiques des Balkans l'ont récemment rappelé – l'Orient est à nos portes, il est même en France par ses communautés orthodoxes, arméniennes, et plus récemment, maronites, syriennes, coptes et chaldéennes. Cet ouvrage, notamment dans ses pages consacrées à l'exégèse et à l'art, pouvait être l'occasion de montrer les traditions que ces Églises ont en commun avec le catholicisme mais aussi leurs particularités. En outre, les A. connaissent assez mal le catholicisme. Cela se voit à certaines erreurs (par ex. N. de Lyre *moine* franciscain, évangile chanté par le *sous-diacre*) ; on est étonné de lire que « en 1920 le *Missel* [...] de D. Lefebvre offrit *enfin* aux lecteurs français une traduction de l'ensemble des textes », (p. 265) : je possède un *Paroissien latin-français* de 1810 (diocèse de Soissons). Les initiatives romaines récentes sont également passées sous silence. Mais l'omission la plus notable par ses conséquences est celle de la *lectio divina* personnelle dans les milieux monastiques, depuis les origines, plus tard dans les instituts de vie consacrée, où les laïcs sont de plus en plus nombreux. Avec la répétition pluri-quotidienne des textes psalmodiés ou chantés (cf. p. 314 et s.), la *lectio divina* est l'instrument d'une imprégnation biblique profonde de la part des fidèles et de leur « appropriation » du texte sacré. Il reste que cet ouvrage comble une lacune, s'adressant à des lecteurs dont beaucoup seront peut-être très éloignés de toute croyance et pour lesquels la Bible est un univers absolument étranger. De plus, il est rare de voir présenter côte à côte les traditions juives et chrétiennes : cette originalité dans un livre de cette nature lui gagnera certainement la sympathie de nombreux lecteurs, qui ne pourraient que difficilement trouver ailleurs les informations à ce sujet. Nul doute que les universitaires sauront gré aux deux auteurs d'avoir réalisé ce qui passait presque impossible en un seul volume. – B. GAIN.

C. A. FARAONE, *Ancient Greek Love Magic*, London, Harvard University Press, 1999, 16 x 24, XII + 223 p., rel. £ 21.95, ISBN 0-674-03320-5, br. £ 13.95, ISBN 0-674-00696-8.

La compétence de Christopher Faraone dans le domaine de la magie antique n'est plus à démontrer. Il prend ici en considération une branche spécifique de la pratique magique grecque : celle qui concerne les rapports amoureux. De nombreux témoignages existent désormais de l'existence de sortilèges spécifiquement conçus pour gagner l'accès à la couche d'une femme (dans le cas des hommes) ou pour s'attacher un mari peu fidèle (dans le cas des femmes). La recherche de Faraone révèle en effet des comportements sociaux sensiblement différents dans l'attitude qu'ont la sphère mascu-

line et la sphère féminine envers la magie amoureuse. L'A. étudie avec grand soin cette documentation faite de textes (papyri, lamelles, tablettes, gemmes, formules magiques, recettes, etc.) et d'objets (amulettes, poupées, etc.). Il propose d'abord une riche introduction en trois points : d'abord la diffusion de la magie érotique et de ses attestations, d'Homère à l'époque chrétienne, de sorte que l'on dispose d'un dossier littéraire et épigraphique assez riche, quoique irrégulièrement réparti sur le plan géographique et chronologique. Ensuite la définition du cadre de l'enquête et la taxonomie du phénomène étudié, notamment en fonction de la terminologie attestée en grec : *ἀγωγή*, *φιλία*, *ἔρωσ*, en particulier. Enfin, dans la troisième partie de son introduction, il précise son cadre méthodologique : synchronique, donc comparatif. Il envisage alors une première catégorie de textes : les sortilèges destinés à susciter l'*ἔρωσ*, dans le sens d'une *uncontrollable passion*. Ces pratiques sont en général mises en action par des hommes envers des femmes : le tableau qui ressort de l'analyse de Faraone est celui d'une certaine hystérie féminine dans la gestion de l'*ἔρωσ* qui apparaît bien comme une maladie que les pratiques magiques sont censées guérir. Les femmes qui recourent à la magie amoureuse ont plutôt le souci de susciter la *φιλία* ou l'*ἀγάπη*, bref de s'attacher un homme, de le rendre fidèle et rémissif, comme Déjanire envers Héraclès, dans les *Trachiniennes* de Sophocle, avec l'issue fatale que l'on sait, le filtre d'amour n'étant autre qu'un puissant poison, ce qui confirme l'ambivalence de la sphère érotique. Dans le chapitre 4, l'A. propose une série de réflexions personnelles fort intéressantes sur *History, gender, and desire*. Il s'agit d'abord de percevoir, de mettre en lumière le processus évolutif que la vision synchronique a quelque peu éoussé. Il n'y a pas davantage d'« éternel féminin » que d'« amour éternel » et, dans ces matières aussi, l'histoire, donc la diachronie, a sa place. La catégorie du *gender*, décidément en vogue dans l'historiographie anglo-saxonne et moins présente en zone francophone, trouve ici une heureuse application : dans la société grecque antique, l'attitude face à l'amour et à l'érotisme était socialement déterminée, mais aussi profondément différenciée selon le *gender*. Et l'on peut prolonger la réflexion sur le thème du désir, à savoir comment la culture grecque antique a-t-elle construit l'homme comme objet de désir pour la femme et vice versa : de quoi naît le désir, de quoi se nourrit-il, comment s'exprime-t-il et se différencie-t-il selon les sexes. On confine là avec la psychanalyse, mais le thème est passionnant par ses implications dans l'histoire des mentalités. On ne peut donc qu'encourager les lecteurs à se plonger dans le volume de Faraone, brillant, solide, stimulant.

Corinne BONNET.

D. OGDEN, *Greek and Roman Necromancy*, Princeton - Oxford, Princeton University Press, 2001, 16.5 x 24, XXXII + 313 p., rel. £ 35, ISBN 0-691-00904-X.

S'il présente le mérite de rassembler une quantité impressionnante de sources anciennes et de constituer la première étude du genre à être publiée sur le sujet depuis des décennies, *Greek and Roman necromancy* de Daniel Ogden n'en demeure pas moins un ouvrage décousu dont la consultation s'avère souvent hasardeuse. Dès le départ, Ogden tente de justifier sa méthode de travail en associant le problème de la définition de la nécromancie à celui de la définition de la magie. L'approche essentialiste, qu'il réprouve, serait caractérisée par la volonté d'élaborer *a unitary underlying definition of magic* (p. xviii), tandis que l'approche linguistique, dont il se réclame, consisterait à examiner de façon contextuelle l'évolution de l'emploi de *one or more 'magical' terms* propres à la civilisation étudiée (p. xix). La question des définitions se révèle certes particulièrement épineuse. Comme il ne s'apprête aucunement à aborder un sujet aussi vaste et aussi insaisissable que la magie en général, Ogden aurait cependant tout avantage, ne serait-ce que d'un point de vue heuristique, à proposer une certaine classification des pratiques reliées de près ou de loin à la nécromancie. En s'obstinant à ne jamais distinguer la divination par les morts, c'est-à-dire la nécromancie au sens propre, de ce qu'il appelle les autres *related aspects of ghost-magic*

(p. xx), il s'autorise en effet à colliger quantité de sources parfois peu pertinentes. Il assimile par exemple à de nombreuses reprises les réanimations de cadavres à la divination par les morts et va même jusqu'à s'attarder au rajeunissement d'Aeson par Médée (p. 206-207), épisode qu'il se permet d'inclure parmi ses *related aspects of ghost-magic*, après l'avoir apparenté à la réanimation de cadavres. De telles digressions, parce qu'elles finissent par s'agglutiner et masquer d'importantes nuances, devraient plutôt faire l'objet d'une étude connexe mais bien distincte. Cette méthode légitime en outre le rapprochement d'éléments éloignés les uns des autres, soit dans le temps, soit dans l'espace. Ogden a beau écrire *if the Romans had their own distinctive form of necromancy before submerging themselves in the Greek variety, no trace of it remains* (p. xxii), nous ne croyons pas qu'il soit approprié d'assimiler complètement les pratiques, les comportements et les croyances grecques à leurs adaptations romaines, et encore moins de tenter d'expliquer les premières à partir des secondes. Ogden, lui, ne s'en prive aucunement, réunissant par exemple dans un même paragraphe Homère, Héliodore, Horace, Lucien, Stace, Virgile et Sénèque (p. 168-169). Jonglant avec un matériel aussi considérable, l'A. en vient également à oublier ses propres mises en garde. En effet, même s'il écrit *there is little in any of our fields of evidence – arguably even none of it – that, when pressed, can be taken to document directly any one specific historical performance of necromancy in antiquity* (p. xxii-xxiii), et, un peu plus loin, *no ancient account of a consultation of a nekuomanteion retains the appearance of historicity after scrutiny* (p. 22), ce sont bien de véritables rites et consultations qu'il s'efforce par la suite de reconstituer. Il s'évertue par exemple à jeter quelque lumière sur les pratiques nécromantiques qui auraient vraiment été en usage à l'oracle des morts de Thesprotie, n'hésitant aucunement, pour ce faire, à tordre dans tous les sens la Νεκυία de l'*Odyssee* (p. 43-53) ainsi qu'une anecdote à visées clairement moralisatrices d'Hérodote (p. 54-57). Ogden, en somme, identifie correctement le problème mais développe à outrance, plutôt que d'accepter les décevantes limites des sources disponibles. Le lecteur averti trouvera néanmoins en *Greek and Roman necromancy* un point de départ intéressant pour toute étude plus approfondie du sujet. L'ampleur souvent critiquable de l'œuvre mettra en effet à sa portée un matériel qui se révèle précieux, à condition d'être abordé avec la vigilance et la prudence qui s'imposent. – David MONETTE.

R. LORSCH WILDFANG & J. ISAGER (éd.), *Divination and Portents in the Roman World*, Odense, University Press, 2000, 15.5 x 22, 79 p., br. DKK 125, ISBN 87-7838-462-1.

Cette édition des textes d'un colloque organisé en mai 1998 par le département des langues anciennes de l'Université d'Odense ne présente évidemment pas une étude exhaustive de la divination et des présages dans le monde romain, mais en aborde différents aspects, dont la diversité témoigne de l'importance. Dans son intervention consacrée à l'attitude de Cicéron face aux prodiges, Susanne William Rasmussen démontre que, si celui-ci les apprécia à leur juste valeur, en citoyen respectueux du *mos maiorum*, et les utilisa dans ses plaidoyers en juriste averti de leur impact sur un auditoire attaché à ses traditions, il sut également, dans ses traités philosophiques, relayer à leur propos certaines idées moins conventionnelles, faisant ainsi preuve d'une ouverture d'esprit qui ne mérite pas d'être qualifiée d'hypocrite. Un second article aborde la façon dont Tacite a choisi et traité les présages rapportés dans les trois premiers livres de ses *Histoires*. Gwyn Morgan y explique comment l'historien a ici travaillé en analyste politique, sarcastique sans doute, mais toujours conscient de l'importance des présages comme principes explicatifs des comportements et événements, sans donc les exploiter à seule fin d'amplification rhétorique ou encore révéler ainsi ses propres convictions religieuses. Robin Lorsch Wildfang signe deux autres communications. L'une sur la divination des coups de foudre : en comparant ce qu'en disent les philosophes naturalistes et Servius, l'A. reconstitue, d'après les dommages qu'ils causaient, ce qui dut être leur classification antique, laquelle peut, du reste, être vali-

dée par les témoignages des historiens et des biographes, et il s'interroge finalement sur l'interprétation que les Romains donnaient de ces phénomènes généralement perçus comme négatifs. Quant à la deuxième, elle porte sur six rêves impliquant Octave, pour établir qu'ils furent conçus et rendus publics en des circonstances et lieux bien ciblés – de véritables *omina imperii* destinés à justifier la légitimité de la toute-puissance du futur vainqueur d'Actium – et qu'ils relèvent ainsi d'une stratégie de propagande politique. Dernier papier de cet intéressant opuscule, celui où Hanne Lavér Hansen cerne la démarche d'investigation utilisée par Artémidore de Daldis dans l'analyse des songes allégoriques. L'accent est mis ici sur les qualités d'une méthode qui vise à éviter tout non-sens, sur la base de rigoureuses observations, proches d'une démarche scientifique ou médicale et prenant principalement en compte la situation sociale, professionnelle et familiale ou encore l'état de santé du rêveur. Selon l'A., une telle approche, qui peut aussi intégrer une dimension religieuse, confère un incontestable crédit au maître de l'Onirocritique. – L. MARCHAL.

A. GRILLI, *Vita contemplativa. Il problema della vita contemplativa nel mondo greco-romano* (Philosophica. Testi e studi, 6), Brescia, Paideia, 2002, 16 x 24, 292 p., br. EUR 29.50, ISBN 88-394-0642-5.

Professeur de littérature latine à Milan, A. Grilli étudie le thème de la vie contemplative en Occident entre le V<sup>e</sup> s. av. J.-C. et le I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. Il en ressort que, dans le contexte païen, le mot « contemplatif » a un sens très différent du sens chrétien. Ce terme signifie d'abord « scientifique » (pour étudier la nature des choses) ; puis, quand la royauté ou la tyrannie élimine l'activité de citoyens libres, on s'oriente vers une exigence spirituelle de vie « contemplative », qui revient plutôt à méditer calmement et philosophiquement à la campagne sur la réalité profonde des êtres, de la vie et du cosmos. Epicure prône une vie équilibrée ; Démocrite cherche la sérénité de l'esprit ; les Stoïciens s'établissent dans une « indifférence » héroïque, etc. C'est Panétius qui, au II<sup>e</sup> s. av. J.-C., popularisa une synthèse équilibrée entre les différents courants. Cicéron et Sénèque ne feront qu'exploiter cette veine, après la perte des libertés romaines. Plotin arrivera à une pensée réellement mystique, mais deux siècles plus tard. Les Pères de l'Église puiseront à toutes ces sources pour proposer leur formule de vie contemplative et mystique fondée sur l'union à un Dieu personnel. — Cette seconde édition de l'ouvrage ne refond pas tout le volume, mais apporte bon nombre de corrections, de précisions, de suppressions et de reclassements qui améliorent cette étude sur un aspect intéressant de la culture occidentale gréco-latine. – B. C.

Monique MAILLARD-LUYPAERT, *Papauté, clercs et laïcs. Le diocèse de Cambrai à l'épreuve du Grand Schisme d'Occident* (1378-1417), Bruxelles, Publications des Facultés Universitaires Saint-Louis, 2001, 15.5 x 23, 678 p., br., ISBN 2-80280142-2.

Le Grand Schisme d'Occident (1378-1417) secoua durement l'Église latine et divisa les populations qui ne savaient plus lequel des deux ou trois papes simultanés était le vrai. Aucun historien n'a encore étudié le retentissement de ce schisme sur la Belgique dans son ensemble. Sous la direction de L. Génicot, Monique Maillart (docteur en Philosophie et lettres, médiéviste, professeur à Tournai et à Bruxelles) a commencé cette étude d'ensemble par celle du diocèse de Cambrai : avant 1559, en effet, la Belgique englobait les départements du Nord et du Pas-de-Calais conquis ensuite par la France. Ce très vaste diocèse s'étendait jusqu'à Anvers, en passant par Tournai, Gand, Turnhout, Malines, Bruxelles, Soignies, Mons, Valenciennes, Avesnes ; il comprenait donc des régions francophones et flamandes, alors que le Comte-Évêque de Cambrai était vassal de l'Empereur germanique. Au lieu de se limiter aux personnages importants, l'A. a voulu interroger également les clercs, les

bourgeois, les abbayes, les communautés... c.-à-d. tous ceux qui ont laissé des traces écrites. Pour ce faire, elle a dépouillé les archives belges, françaises et vaticanes. Comme ce travail se révélait trop vaste, M. Maillart a dû se contenter d'examiner certaines époques, les plus importantes. Elle classe les populations recensées par âge, origine sociale, statut ecclésiastique ou laïque et interroge les motifs de leurs recours aux différents papes et les raisons des papes pour intervenir. Par le biais de l'ordinateur, elle a établi nombre de diagrammes sur tous ces personnages et ces institutions : vingt-neuf cartes les situent dans le vaste diocèse, qui était limité à l'Est par le seul évêché de Liège et à l'Ouest par ceux d'Arras, Théroüanne et Tournai. Ces sondages sont confrontés avec la vingtaine d'études partielles parues jusqu'ici : l'A. les trouve fort proches. Elle admet toutefois que son travail est incomplet et ne permet pas de conclusions définitives, par suite des nombreuses lacunes et ignorances qui subsisteront probablement toujours. À un grand souci pédagogique, elle joint celui de la clarté, en expliquant tous les termes ecclésiastiques. Son livre procède en quatre étapes (géographie ecclésiastique et politique du diocèse ; les sources ; personnes et groupes de personnes en relation avec la papauté ; relations entre clercs, papauté et laïcs). Au terme d'une étude minutieuse et difficile d'un diocèse très diversifié, elle confirme la profondeur et la variété des divisions du diocèse face aux différents papes. Loin de suivre les allégeances épiscopales, chacun suit sa conscience ou ses intérêts – quand il ne cède pas aux pressions exercées sur lui –, tandis que certains restent neutres, courbant le dos face aux différents papes jusqu'à la fin de la tourmente. Chacun a le loisir de varier au cours du temps et ne s'en prive pas. La Flandre est plutôt favorable à Rome, mais, dans l'ensemble, c'est Avignon qui a le plus de partisans. Le Concile de Pise de 1409 marqua un véritable tournant : tous adhérèrent au nouveau pape élu par le Concile, après déposition des deux papes précédents. On se mit alors à préparer le Concile Général de Constance, qui devait mettre fin au schisme. — La bibliographie est sélective et privilégie les trente dernières années. Elle est suivie par des listes d'archives (26 p.) et une liste des sources éditées et des travaux (37 p.). Un bon index facilite les recherches. On ne peut que souhaiter des prolongements à ce travail, de manière à couvrir l'ensemble de la Belgique durant cette période cruciale qui a ébranlé l'autorité papale. — B. CLAROT S. J.

## LANGUES ET LITTÉRATURES ANTIQUES

V. ORIOLES (éd.), *Dal 'Paradigma' alla parola. Riflessioni sul meta-linguaggio della linguistica*. Atti del Convegno Udine-Gorizia, 10-11 febbraio 1999 (Lingue, Linguaggi, Metalinguaggio, 2), Roma, Il Calamo, 2001, 17 x 24 + 420 p., br. EUR 25.82, ISBN 88-88039-18-X.

Il volume, che raccoglie gli atti di un congresso svoltosi nel 1999 ad Udine e a Gorizia su organizzazione dell'Università di Udine, costituisce il secondo di una serie intitolata *Lingue, Linguaggi, Metalinguaggio*, che accoglie ricerche, contributi, iniziative e atti di convegni inseriti nel quadro di un progetto di ricerca promosso da varie sedi universitarie con il cofinanziamento del Ministero italiano dell'Università e della Ricerca Scientifica. Tale progetto di ricerca che guida la scelta del titolo del volume e l'organizzazione dei lavori in esso contenuti mira alla costituzione di un « Dizionario generale plurilingue del lessico metalinguistico » dall'antichità ad oggi evidenziando la necessità della riflessione sulla terminologia metalinguistica non solo come percorso che mette in risalto i metodi e le tappe salienti della storia della linguistica, ma anche la collocazione, lo statuto e l'identità della disciplina nell'ambito delle scienze sia umanistiche sia tecnico-naturalistiche. Il metalinguaggio è, altresì, notoriamente una componente e una funzione della lingua stessa, in cui si rispecchiano le competenze e il livello di sensibilità dei parlanti nei confronti (delle varietà) del codice. Nel volume, dunque, come nella serie nella quale esso si inserisce, le due istanze del metalinguaggio, quella esercitata dai parlanti a qualsiasi livello e quella

utilizzata da chi si occupa delle scienze del linguaggio, sono giustamente compresenti in modo costante ed indissolubile. « Paradigma » e « parola » rappresentano le due parole chiave in cui si iscrive la raccolta di questi saggi come specchio delle categorie empiriche della lingua che sono presenti ai parlanti di qualsiasi livello e competenza, nel « convincimento che ogni scelta nomenclatoria non sia mai neutra, ma correlata ed interdependente rispetto al 'paradigma' che l'ha ispirata » (dall'introduzione al volume di V. Orioles). I lavori del convegno di cui il volume raccoglie gli atti intende, altresì, inserirsi nel solco di recenti prese di posizione sullo statuto delle discipline (meta)linguistiche e aspira a dare, a suo modo, una risposta al giudizio per cui la linguistica apparterrebbe alla categoria delle discipline « caratterizzate da strutture formali fragili e molli » denotate in prima istanza da una terminologia talvolta non tecnica, variabile e spesso equivoca. I diversi contributi, tutti di livello molto elevato, sono opportunamente raggruppati in sezioni tematiche : (1) *principi generali e aspetti metodologici*, dove si prendono in considerazione sotto diverse angolazioni condizioni di ambiguità, di polisemia, di polivalenza di uno stesso termine o di uno stesso strumento diacritico o, viceversa casi di termini diversi per designare la stessa entità concettuale. Qui si segnalano una rassegna sulla *storia e lo statuto dei termini indogermanico e indoeuropeo* (G. Bolognesi), riflessioni sulla diversa funzione dell'asterisco *dalla linguistica storica alla linguistica descrittiva* (G. Graffi), la disamina di cause ed inconvenienti determinate da contesti di traduzione e di adattamenti a teorie diverse che possono aver dato luogo ad *ambiguità terminologiche* (R. Gusmani), considerazioni su aspetti e riflessi della costruzione del linguaggio scientifico tra Seicento e Settecento (F. Chiuseroli, M. Mamiani), una lucida sintesi critica che coglie le salienti ricadute terminologiche che contrassegnano i principali momenti della storia della linguistica moderna, appunto le 'rivoluzioni scientifiche' della disciplina (C. Vallini). La sezione (2) *Tipi terminologici del dominio del plurilinguismo e dell'interferenza* accoglie contributi tematici sulle tipologie terminologiche degli *adattamenti interlinguistici*, per definire, cioè, la complessa casistica dell'integrazione e dell'acclimatamento in situazioni di prestito (R. Bombi), sondaggi sulla terminologia relativa ai processi di acquisizione di L2 (M. Chini), riflessioni autocritiche sull'approccio relativistico e sulla sua genesi (Ž. Muljačić), la considerazione dei termini *polimorfia* e *polimorfismo* come categorie della linguistica variazionale, cioè l'analisi delle varianti sincroniche di un diasistema (E. Radke), l'analisi critica del *valore del monolinguisimo e disvalore della pluridialeltalità nella riflessione metalinguistica dell'Umanesimo italiano*, con particolare riferimento alla figura principe di Lorenzo Valla (C. Consani), l'attenzione, di più diretto interesse per la filologia classica, per la *lingua medica latina come lingua speciale* (S. Sconocchia). La sezione (3) riservata ai *Livelli di analisi e ambiti di interesse* comprende disamine sulla *diatesi nella terminologia antica e moderna* (M. Benedetti), sulla nozione di *composto sintetico e i composti VN* (A. Bisetto), su fenomeni di *interferenza metalinguistica nella descrizione fonologica* (A. De Dominicis), sulle *categorie e costrutti dell'onomastica* (C. Marcato). Nella sezione 4 sono compresi contributi relativi alle *provenienze* di termini e concetti metalinguistici, affrontati da specialisti di singoli ambiti. Agli influssi e ai modelli recepiti dalle tradizioni camito-semite è devoluto il saggio di G. Cifoletti (*Nota su alcuni termini linguistici di tradizione camito-semite*), ai modelli terminologici irradiati dalla cultura antico-indiana (nel cui ambito la straordinaria competenza di D. Maggi sofferma l'attenzione sui percorsi della nozione di *dividere la lingua : dal Rigveda ai più antichi trattati indiani di fonetica*), importante per le ricadute terminologiche e concettuali agli albori del moderno metodo comparativo-ricostruttivo, mentre L. Honti si cimenta sulla rivisitazione dell'appropriatezza dei termini tecnici di « prefisso verbale » e di « coniugazione oggettiva » in uso nella linguistica ugrofinnica. La sezione (5) identificata sotto il titolo di *Unità di analisi, costrutti* raccoglie contributi dedicati sia a specifici percorsi terminologici (e relative applicazioni) trasversali tra discipline diverse, come quello di F. Fusco, relativo all'uso del termine *contaminazione* dalla filologia classica alla linguistica, quello di A. Landi sul tecnicismo *ammirativo* nelle grammatiche della lingua albanese, quello di L. Melazzo che nel solco di una serie di suoi lavori dedicati alla

linguistica di Aristotele si sofferma sulla nozione fondamentale nel pensiero linguistico ellenico di « elemento » (στοιχείον) in particolare come designazione della voce e come « parte della voce composta », quello di C. Milani, riservata alla storia della definizione antica e moderna di *ablativus absolutus*. Il volume si chiude con un bilancio conclusivo di D. Silvestri (*Risultanze terminologiche da « lavori in corso »*), nel quale, dopo un legittimo richiamo alla concretezza dell'oggetto di analisi linguistica, si mette giustamente in guardia dall'imprigionamento entro le gabbie terminologiche che ostacolano la comunicazione nell'ambito della disciplina e si propone di « valutare la legittimità di una terminologia metalinguistica... al vaglio del doppio criterio del più ampio “varco” e del minimo “ingombro” » che deve, in primo luogo, ispirarsi samente al criterio della semplicità, esemplificando come modelli di « varco » (cioè della massima « comprensione anche nel mutare del paradigma epistemologico ») le formulazioni e le proposte terminologiche maturate nell'arco di progetti, percorsi ed esperienze personali di diverso impianto. La varietà degli approcci e delle angolazioni metodologiche, coniugate con l'elevata qualità scientifica dei contributi, e la sapiente opera di ricucitura rendono il volume apprezzabile e godibile anche ad un pubblico non specialista e di proficua lettura anche per i cultori di filologia classica, ai cui rapporti storici con la linguistica, per quanto attiene la genesi della comune terminologia, viene dedicato ampio spazio. – P. POCETTI.

J. N. ADAMS, M. JANSE & S. SWAIN (éd.), *Bilingualism in Ancient Society. Language Contact and the Written Word*, Oxford, University Press, 2002, 15 x 22.5, X + 483 p., rel. £ 65, ISBN 0-19-924506-1.

Ces dernières années ont été marquées par la publication de plusieurs travaux relatifs au bilinguisme dans le monde gréco-romain. Cet intérêt croissant pour les relations linguistiques dans le monde ancien va de pair avec le développement, depuis les années quatre-vingt, des recherches consacrées au bilinguisme en général. Ce volume témoigne de cette vitalité. Il est issu d'une rencontre tenue à l'Université de Reading, en 1998, à laquelle ont pris part des spécialistes de divers domaines, abordant le phénomène du bilinguisme sous des angles différents. Les ramifications du bilinguisme sont en effet très étendues et touchent pour ainsi dire tous les aspects de la vie : la littérature, la loi, la médecine, la magie, la religion, l'administration, l'armée, le commerce... En outre, le cadre linguistique dépasse largement le domaine gréco-latin, puisqu'il s'étend à des langues aussi diverses que le lycien, le phrygien, le gotique, l'hébreu, le turc, le vieux perse, le moyen perse, le parthe, l'arabe, le gaulois, l'étrusque, le vénète, le moyen anglais, le dialecte sumérien eme-sal, le démotique et le copte en Égypte ainsi que l'araméen et ses dialectes, y compris le palmyrénien et le syriaque. Après une introduction générale, due à J. N. Adams et S. Swain, qui reprend les principaux thèmes évoqués dans le volume, les quatorze contributions sont réparties en quatre sections. Les deux premières constituent une introduction méthodologique. D. R. Langslow (« Approaching Bilingualism in Corpus Languages ») aborde les principaux thèmes qui caractérisent la recherche récente sur le bilinguisme et donne quelques exemples montrant le potentiel qui existe dans ces travaux en vue d'une collaboration entre les linguistes et les spécialistes du monde antique. Kees Versteegh (« Dead or Alive? The Status of the Standard Language ») propose une réflexion méthodologique sur la relation entre le texte écrit et la langue standard. Les changements linguistiques marquants n'interviennent que lorsqu'il y a une césure dans le processus de l'acquisition de la langue comme les ruptures qui ont entraîné l'acquisition du grec et du latin durant l'hellénisation de l'Est et la romanisation de l'Ouest. Les populations des territoires soumis à l'autorité de la Grèce ou de Rome ont appris le grec ou le latin imparfaitement. Les variétés simplifiées ont stimulé l'acquisition de la première langue par les générations suivantes. Le résultat fut une structure linguistique modifiée en profondeur comparable au type de variété qui a son origine dans un processus de « créolisation ». Selon ce modèle, l'état présent du grec moderne, les langues romanes et les dialectes arabes sont le résultat d'un processus

étendu de 'décréolisation' sous l'influence de la langue standard. Les quatre études suivantes sont consacrées au bilinguisme gréco-latin. Frédérique Biville (« The Graeco-Romans and Graeco-Latin: A Terminological Framework for Cases of Bilingualism ») s'attache à établir une charpente typologique et terminologique pour les contacts linguistiques qui ont pour origine l'usage des deux langues et pour les effets que produit le bilinguisme sur chaque langue. Soixante et un passages d'auteurs latins sont rassemblés et commentés. Plusieurs points sont abordés : bilinguisme gréco-latin comme phénomène collectif et individuel, dualité de code et dénomination, bilingues et monolingues, langue et culture : l'acculturation et la perte de l'identité culturelle, une culture et deux langues, le grec romain : l'appropriation de la seconde langue, l'hellénisation du latin, une troisième langue ? J. N. Adams (« Bilingualism at Delos ») étudie le bilinguisme caractéristique de l'île de Délos au II<sup>e</sup> s. av. J.-C., où des trafiquants italiens et grecs pouvaient se rencontrer. Les *negotiatores* italiens de Délos ont fait graver, durant les derniers siècles de la République, des inscriptions en latin, en grec et dans les deux langues. À Délos, les *negotiatores* avaient une perception de leur identité distinctive comme *Italici* entièrement intégrés dans un monde grec. Cette identité mixte est exprimée dans les inscriptions par des stratégies linguistiques qui comportent l'insertion délibérée de structures grecques en latin. S. Swain (« Bilingualism in Cicero? The Evidence of Code-Switching ») replace les choix linguistiques de Cicéron dans le contexte général de son temps et les situe par rapport à la fonction du bilinguisme caractéristique de son époque. L'emploi du grec par Cicéron n'est jamais un acte neutre. La fréquence élevée du *code-switching* dans les lettres à Atticus est due à trois raisons : l'identité grecque d'Atticus lui-même, le rapport émotionnel qui unit les deux hommes, la « solidarité masculine » (les lettres à Térentia et à Tullia sont exemptes de grec). M. Leiwo (« From Contact to Mixture : Bilingual Inscriptions from Italy »), qui propose une typologie des faits de contact à la lumière de l'épigraphie, étudie le contact latin-grec en Italie à travers la langue transmise par les communautés chrétiennes et juives du III<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> s., avec une attention particulière pour les inscriptions funéraires de Venouse, où l'on rencontre du latin, du grec et de l'hébreu. Il aborde les problèmes spécifiques propres à l'étude du bilinguisme par le biais de textes écrits, distincts du discours. Le genre de l'inscription est un élément déterminant pour le choix de la langue. La relation entre les versions peut varier considérablement, de l'équivalence à la différence complète en passant par le recouvrement partiel. Viennent ensuite six contributions portant sur les contacts du grec avec d'autres langues. Ces relations sont plus nombreuses que dans le cas du latin, puisque, dans le Proche Orient, le grec est une langue qui apparaît tardivement dans un monde multilingue. I. Rutherford (« Interference or Translationese ? Some Patterns in Lycian-Greek Bilingualism ») étudie ce que les inscriptions bilingues (ou quasi-bilingues) gréco-lyciennes (20 exemples) peuvent apporter à la connaissance de la situation des langues en Lycie (V<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> s.). Penelope Fewster (« Bilingualism in Roman Egypt ») se penche sur les relations entre le grec et l'égyptien en Égypte. C'est parmi les fonctionnaires de niveau moyen que l'on rencontre le plus grand nombre de bilingues équilibrés. C'est en effet à ce niveau que les fonctionnaires devaient être capables de communiquer à la fois avec les collègues indigènes et étrangers – donc hellénophones. Cl. Brixe (« Interactions between Greek and Phrygian under the Roman Empire ») traite des interactions entre le grec et le néo-phrygien. Le grec « phrygianisé » ne constitue pas le seul grec en usage en Phrygie. L'utilisation de cette langue va de pair avec certaines positions dans la hiérarchie sociale. Z. Rubin (« *Res Gestae Diui Saporis* : Greek and Middle Iranian in a Document of Sasanian Anti-Roman Propaganda ») s'intéresse aux *Res Gestae Diui Saporis*, récit des hauts faits de roi sassanide Sapor I (240-272) transmis en trois langues (moyen perse/parthe/grec). Il tente de déterminer la raison d'être de la version grecque – qui est une traduction. Le grec n'est pas la langue maternelle du traducteur. En appendice : le problème de la genèse du texte grec. D. G. K. Taylor (« Bilingualism and Diglossia in Late Antique Syria and Mesopotamia ») traite du contact grec-araméen en Syrie et en Mésopotamie de la fin de l'Antiquité. Dans la Syrie du Nord, le grec semble avoir été associé au christianisme, tandis que l'araméen était réservé aux pratiques religieuses païennes. A

Palmyre, le grec est lié aux activités publiques, tandis que les inscriptions funéraires sont en araméen, sans doute parce que cette langue permettait de sauvegarder la véritable identité des citoyens de la ville. M. Janse (« Aspects of Bilingualism in the History of Greek Language ») met en contraste deux variétés de grec, l'une ancienne l'autre moderne, opposées à tout point de vue : le grec de la Septante et le dialecte grec de Cappadoce, utilisé en Asie Mineure centrale jusqu'à l'échange de populations entre la Grèce et la Turquie consécutif au Traité de Lausanne de 1923. Les deux derniers travaux sont consacrés aux contacts du latin avec d'autres langues – le gotique et la langue des Francs. Ph. Burton (« Assessing Latin-Gothic Interaction ») examine les traductions en gotique des Écritures d'après le *Codex Argenteus* (VI<sup>e</sup> s.), remontant peut-être à l'évêque de Mésie Wulfila (IV<sup>e</sup> s.), tandis que P. Flobert (« Latin-Frankish Bilingualism in Sixth-Century Gaul : The Latin of Clovis ») s'interroge sur les relations linguistiques entre les Gallo-Romains et leurs conquérants francs. Cet ouvrage, qui ouvre de larges perspectives et brasse une matière étendue tant dans l'espace que dans le temps, intéressera les philologues classiques autant que les orientalistes. Les réflexions qu'il contient serviront à coup sûr de point de départ pour des recherches futures. Bibliographie. Index. – Br. ROCHETTE.

F. R. ADRADOS, *Historia de la lengua griega*, Madrid, Gredos, 1999, 319 p.

Ce nouvel ouvrage du professeur Adrados était attendu depuis son annonce dans le vol. V du *Diccionario Griego Español* (cf. p. XIV) deux ans auparavant. La structure et le contenu sont très classiques ; le livre se divise en deux parties : de l'indo-européen à l'attique et de la κοινή à nos jours. Pour le dire avec les mots du Περὶ ὕψους, l'ouvrage est le « fruit d'une longue expérience » de la linguistique grecque : il suffit de considérer les références bibliographiques à l'auteur lui-même (près de 70 au total, même si certaines se répètent, comme c'est le cas de Adrados 1984a ou 1988a) ; à ces publications, on peut ajouter le fasc. 2 de *Tempus : La dialectología griega hoy*, publié en 1998, où l'A. s'est attaché à compléter, réviser et éclairer ses positions à la lumière de la bibliographie ultérieure. C'est la première fois qu'un savant espagnol entreprend la tâche de rédiger, d'un trait, toute une « Histoire de la langue grecque ». L'unique précédent jusqu'à ce jour était la traduction espagnole de l'ouvrage classique *Geschichte der griechischen Sprache* de Hoffman - Debrunner - Scherer, dont s'était chargé A. Moralejo en 1973. Il convient donc de féliciter l'A. pour ce panorama complet de l'histoire de la langue grecque, une matière pour laquelle les manuels de synthèse n'abondent pas : Meillet (1913, 1975<sup>8</sup>), Hoffmann - Debrunner - Scherer (à partir de 1911, jusqu'aux 4<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> éd. de chacun des deux tomes publiés en 1969), Pisani (1960, *Manuale...* ; 1973<sup>2</sup>), Hiersche (1970), Palmer (1980), Horrocks (1997) et Strunk-Browning (1997). Comme il est naturel, le professeur Adrados profite de l'occasion pour réaffirmer certaines de ses idées personnelles sur l'indo-européen, sur le grec du second millénaire et sur les dialectes du premier. Par ex., au § 74, il défend une conception du mycénien comme un *dialecto de Creta, que luego fue llevado al Continente como lengua de la administración* et aux § 90-91, il plaide pour laisser une place aux dialectes paramycéniens. Pour la thèse d'Adrados sur l'origine de la langue homérique, voir les § 86-88 ; cependant, l'A. n'a pas clairement déterminé la *tercera lengua literaria* qui, aux § 162-174, serait la langue de la lyrique chorale et qui, au § 187, paraît se confondre avec l'ionien de la poésie iambique. Dans la bibliographie, on notera l'absence des citations correspondantes de Rodríguez Somolinos (cf. § 152), du livre de J. A. Martín García (cf. § 165) et de l'année de publication de la *Sintaxis* de Bers (1984). — D'un intérêt non moindre est la seconde partie de l'ouvrage, consacrée à la κοινή (formation et contacts avec d'autres langues), au grec byzantin et à l'influence qu'a exercée le grec sur les langues d'Europe. Adrados souligne à bon droit les hellénismes entrés dans le latin jusqu'au XII<sup>e</sup> s., mais peut-être aurait-il pu prendre en considération plus d'aspects sociologiques (par ex. l'influence du grec dans les langues romanes : notons, pour le catalan, l'étude de J. Coromines, « Les nostres

relacions amb Grècia reflectides en el nostre vocabulari », *Entre dos llenguatges*, vol. III, Barcelona, 1977, p. 178-230, publiée pour la première fois en 1936 [*Homenatge a Antoni Rubió i Lluch*] ou approfondir l'étude des toponymes qui reflètent l'influence durable des colonies grecques. Au total, le livre du professeur Adrados marque une étape importante, aussi bien pour l'exposé de ses vues propres que pour la sélection (ou l'omission) de celles d'autrui, ce qui en fait une référence incontournable.

Ramón TORNÉ TEIXIDÓ.

P. GATTI, *Un glossario bernense (Bern, Bürgerbibliothek, A. 91 [18])*. *Edizione e commento* (Labirinti, 55), Trento, Università degli Studi di Trento, 2001, 15.5 x 21.5, 80 p., br. EUR.11,36, ISBN 88-8443-012-7.

Il s'agit de l'édition d'un glossaire latin transmis sur six folios de parchemin, in 12°, du IX<sup>e</sup> s., conservés aujourd'hui à Berne (Bürgerbibliothek, A. 91 [18]). Ce sont les vestiges d'un ou de deux glossaires latins qui étaient probablement à l'état de compilation non encore terminée. Écrits sur deux colonnes, ces folios (ff 2r-7v) présentent, à gauche, les lemmes et, sur la colonne de droite, les interprétations correspondantes. Deux indices permettent de dire que le ou les glossaires sont restés inachevés : (1) de nombreux lemmes sont restés sans interprétation ; (2) une main du siècle suivant a ajouté, dans les marges et dans l'espace encore libre, une autre série de gloses, pour enrichir la teneur de ce qui était déjà écrit (ff. 1v-7v). Les deux séries de gloses que l'on obtient ainsi sont désignées par I et II. La première présente deux cent cinquante-neuf gloses (dont trente-cinq sans interprétation), la seconde cent quatre-vingt-six. Les six folios sont précédés d'un autre folio qui contient un fragment d'un glossaire bilingue, grec-latin, et recopié à la même période. L'édition est critique (apparat positif) et pourvue d'un commentaire (sources et parallèles) et d'un index des vocables expliqués. Jusqu'à présent inédit, le texte constitue un exemple de la façon dont on est passé d'un glossaire primitif à un exemplaire plus riche et plus développé à la suite d'ajouts successifs. La bibliographie, très sommaire, ne mentionne pas les travaux récents dans le domaine de la glossographie antique (notamment ceux de J. Kramer pour les glossaires bilingues). – Br. ROCHETTE.

Alison SHARROCK & Rhiannon ASH, *Fifty Key Classical Authors* (Routledge Key Guides), London - New York, Routledge, 2002, 14 x 21.5, XXI + 421 p., br., ISBN 0-415-16511-3, rel., ISBN 0-415-16510-5.

Ouvrage intéressant par les perspectives qu'il ouvre dans le domaine de l'histoire littéraire. Complétant la série des « guides-clés » publiés par la maison d'édition *Routledge*, il propose une présentation, brève mais non superficielle, de cinquante auteurs classiques jugés indispensables pour la compréhension de la littérature occidentale post-antique. Il ne vise donc pas à l'exhaustivité et certains choix (p. ex. Lysias ou Sulpicia) ou certaines omissions (p. ex. Isocrate ou Epictète, sans compter les écrivains judéo-chrétiens) ne laisseront pas d'étonner, en dépit des raisons invoquées dans l'introduction, tout comme la décision de fixer le nombre des entrées à 50, un nombre qui semble n'avoir rien de canonique, sinon au regard des normes imposées par la collection. Toutefois, le décloisonnement entraîné par l'adoption de l'ordre chronologique entremêle de façon heureuse Grecs et Romains, œuvres littéraires et œuvres philosophiques, de même que les genres littéraires, ce qui a pour mérite de mieux mettre en évidence le phénomène de l'intertextualité. Destiné aux étudiants de toutes les disciplines, le livre constitue ainsi un excellent viatique de culture générale, tout en incitant à lire les textes dans les éditions disponibles dans le monde anglophone. Chaque auteur considéré bénéficie, en effet, de la connaissance du dernier état de la science à son sujet, et l'ouvrage se termine par une table de correspondances chronologiques entre les événements littéraires et les événements historiques et politiques, ainsi que par un index général. En voici le sommaire : (1) Pour commencer :

Homère, Hésiode, Archiloque, Sappho. (2) Hégémonie athénienne : Eschyle, Pindare, Sophocle, Hérodote, Euripide, Thucydide, Aristophane. (3) Quatrième siècle : Lysias, Xénophon, Platon, Démosthène, Aristote. (4) Époque hellénistique : Ménandre, Callimaque, Apollonios de Rhodes, Théocrite. (5) Début de la période romaine : Ennius, Plaute, Polybe, Térence. (6) Fin de la République : Cicéron, Jules César, Lucrèce, Catulle, Salluste. (7) Époque augustéenne : Virgile, Horace, Tite-Live, Properce, Ovide, Sulpicia. (8) Époque de Néron et des Flaviens : Sénèque, Pétrone, Quintilien, Lucain, Martial, Stace. (9) Époque de Trajan et d'Hadrien : Plutarque, Tacite, Pline le Jeune, Suétone, Juvénal. (10) Pour finir : Lucien, Apulée, Longus, Dion Cassius. – J. BOULOGNE.

E. SPENTZOU & D. FOWLER (éd.), *Cultivating the Muse. Struggles for Power and Inspiration in Classical Literature*, Oxford, University Press, 2002, 15 x 22, 312 p., rel. £ 45, ISBN 0-19-924004-3.

Cette collection de douze essais explore le concept d'inspiration poétique dans l'Antiquité classique à travers l'image des Muses. Cette image, comme le fait remarquer l'éditrice, est des plus imprécises, parce que fort peu de récits mythologiques concernent les Muses et que la plupart des textes poétiques fournissent peu de détails à leur sujet. Tous les contributeurs ont donc cherché à dévoiler des aspects méconnus de ces divinités et du concept d'inspiration poétique. Ils se sont aussi tout spécialement attardés au caractère féminin des Muses et au rôle qu'il joue dans le développement de l'inspiration pour les poètes. La plupart des essais concernent donc la création poétique perçue comme une lutte de pouvoir entre une entité féminine responsable de l'inspiration et une entité masculine responsable de sa réalisation. Cette opposition binaire peut toutefois paraître quelque peu inadéquate, étant donné que les textes antiques ne présentent pas vraiment la création et l'inspiration poétique dans ces termes. P. Murray et A. Cavarero étudient, avec des conclusions très différentes, la place réservée aux Muses dans les dialogues de Platon, tout particulièrement dans le *Phédon*, le *Symposium* et la *République*. I. Lada-Richards analyse le rôle des Muses dans la tragédie et la comédie du V<sup>e</sup> s. av. J.-C., moment où leur personnalité traditionnelle fit place à une existence métaphorique. Selon elle, les attributs traditionnels des Muses ont toutefois été préservés, et particulièrement leur féminité, ce qui du même coup a conservé le caractère à la fois féminin et masculin de la création poétique. E. Spentzou propose une nouvelle interprétation du livre III des *Argonautica* d'Apollonios de Rhodes : selon elle, Médée est perçue dans cette œuvre comme une Muse humaine. D. Fowler examine le passage de la masculinité à la féminité que permet la poésie : selon lui, l'inspiration donnée par les Muses était perçue par les poètes comme ayant le pouvoir de les féminiser. Les autres articles portent sur le statut ontologique des Muses dans l'épopée (A. Laird), les Muses de Sappho et de Catulle telles que les décrit Horace (R. Ancona), le personnage d'Acanthis chez Properce IV 5 (M. Janan), les luttes pour l'inspiration entre le poète et sa Muse dans les *Métamorphoses* d'Ovide (A. Sharrock) et dans les *Silvae* de Statius (G. Rosati). Enfin, l'essai de J. Henderson se distingue par ses singulières qualités littéraires : le chercheur tente de mettre en avant l'extraordinaire vivacité du poème latin anonyme connu sous le titre de *Copa*. – Marie-Claire BEAULIEU.

L. PERNOT, *La Rhétorique dans l'Antiquité*. (Références. Série « Antiquité », 553), Paris, Le Livre de Poche, 2000, 11 x 18, 351 p., br. FRF 46, ISBN 2-253-90553-4.

L'A. est professeur de grec à l'Université de Strasbourg-II, où il dirige le *Centre d'analyses des rituelles religieuses de l'Antiquité*. C'est une publication du *Livre de Poche* : bonne initiative, qu'il s'impose de saluer, car il convient d'admettre que l'Antiquité classique ne pourra plus transmettre ses richesses par les mêmes canaux,

même si la recherche reste vivante, et cela... par vice de société : car notre société « cultivée » n'est plus celle de naguère ! L'éditeur en précise d'ailleurs bien l'actualité. Il évoque « l'énigme de la persuasion », qui a créé la rhétorique, « art qui vise à comprendre, à produire et à réguler la persuasion », et « qui donne les clefs indispensables pour aborder les problèmes actuels de la théorie littéraire, de la communication et du débat politique ou judiciaire ». Certes, le projet est ambitieux de tenter de présenter un sujet aussi étendu dans sa totalité pratique et théorique, à travers toute l'Antiquité grecque et latine, une rhétorique au sens plein du mot, telle que la concevaient les Anciens, et d'y ajouter encore les prolongements d'héritage jusqu'à nos jours ! Et cela en un livre de trois cent cinquante et une pages, ce qui entraîne nécessairement une part d'élémentaire. Mais il émane de quelqu'un qui a publié de nombreux ouvrages et articles sur la rhétorique antique. — L. Pernot a raison d'expliquer d'emblée dans un *Excursus* (p. 10-12) que le concept de « rhétorique » a été super-élargi ces derniers temps : abusivement ? Remarquons qu'il en est bien pire des contenus de « culture » et « humanisme » ! Il fait bien de partir d'un chapitre *La rhétorique avant la rhétorique*, donc d'Homère lui-même. Il ne s'agit évidemment pas de « plaquer » une rhétorique sur la poésie épique homérique, mais le fait de l'importance des discours s'impose. Et aussi l'existence indéniable des divisions amorcées de divers types de discours qui feront le bonheur de la grande éloquence, comme nous l'avons suggéré dès 1952 dans un modeste article de la partie scolaire de cette même revue « Comment parlent les héros d'Homère » (*LEC XX* [1952], p. 80-92). L'A. examine ensuite successivement : la révolution sophistique ; le moment athénien ; la globalisation hellénistique ; Rome, Romanité, Romanisation ; l'empire ou l'innovation dans la tradition ; l'héritage de la rhétorique gréco-latine ; le système de la rhétorique. L'ouvrage porte jusqu'à l'héritage actuel (« la rhétorique gréco-romaine aujourd'hui »). On trouve des repères chronologiques précieux et divers index (noms propres, sujets et notions, mots grecs, mots latins). La bibliographie est nécessairement éclectique et quelque peu disparate, ce qui peut s'expliquer par l'étendue concentrée d'un vaste sujet. Le livre réussit en tout cas à embrasser un champ énorme, bien maîtrisé par l'A. qui, tout en se mettant à la portée d'un grand nombre, ne tombe jamais dans le piège de la superficialité. — M. DELAUNOIS.

E. HEITSCH, *Gesammelte Schriften I. Zum frühgriechischen Epos* (Beiträge zur Altertumskunde, 152), München - Leipzig, K. G. Saur Verlag, 2001, 16.5 x 24, 190 p., rel. EUR 94, ISBN 3-598-77701-9.

Dans ce premier tome de ses œuvres complètes, Ernst Heitsch (ancien professeur à l'université de Ratisbonne), un des hellénistes les plus connus d'Allemagne, rassemble divers articles (1967-2000) sur l'épopée grecque archaïque. La même entreprise est également envisagée pour la philosophie grecque et la littérature grecque, jusqu'aux premiers pères de l'Église. Outre trois comptes rendus sur des articles de Hainsworth, Latacz et West, le tome comprend les articles suivants : « ‚Homer‘ eine Frage der Definition » (2000) ; « Der Anfang unserer Ilias und Homer » (1980) ; « Der Ausbruch der Troer in unserer Ilias » (2000) ; « Die Welt als Schauspiel. Bemerkungen zu einer Theologie der Ilias » (1993) ; « Erfolg als Gabe oder Leistung » (1985) ; « Ilias B 557/8 » (1969) ; « Eine junge epische Formel » (1969) ; « Der Delische Apollonhymnos und unsere Ilias » (1978) ; « Der Zorn des Paris. Zur Deutungsgeschichte eines homerischen Zetemas » (1967) ; « Homerische Dreigespanne » (1990) ; « Die epische Schicksalswaage » (1992). Dans la philologie homérique allemande, il y a certainement peu de travaux qui soient plus lucides que les articles de Heitsch. Grâce à une analyse approfondie et une argumentation soigneusement élaborée, il aboutit à des résultats très importants sur la genèse et la façon dont l'épopée homérique fut composée. Ces résultats mettent en garde contre un recours précipité à la théorie de la poésie orale, selon laquelle les traits communs remontent toujours à un fond oral commun. Selon un mot de Wolfgang Kullmann, par exemple, la priorité du sujet de l'Éthiopide est mise en évidence dans l'article

exemplaire « Homerische Dreigespanne ». De même, d'une façon très convaincante, Heitsch dégage dans la synthèse plus vaste « ‚Homer‘ eine Frage der Definition » trois conceptions successives de l'*Iliade*, dont la dernière, rédigée vers 600, est la version qui nous a été transmise. C'est au temps de la fixation écrite au milieu du VII<sup>e</sup> s. que l'on aurait intégré dans le poème la problématisation du modèle héroïque, représenté par le personnage d'Achille. Autre nouveauté de cette version : ce héros-ci viole à la fin de l'*Iliade* des normes sanctionnées par le dieu de Delphes, comme l'a fait Agamemnon au début de l'épopée. C'est pourquoi Heitsch appelle cette version « delphique ». Poursuivant la ligne religieuse, Heitsch dresse le plan d'une théologie homérique dans l'article « Die Welt als Schauspiel » (sur terre, les dieux mettent en scène un spectacle pour s'en amuser). Ignorant les tendances en vogue de la recherche homérique actuelle, les travaux de Heitsch sont, il faut l'admettre, traditionalistes, ce qui n'est pas forcément un inconvénient. Mais il est douteux que la majorité des chercheurs, dont le nombre anglophone va augmentant, y prenne intérêt. On peut regretter que le tome présente les articles de toute évidence sous leur forme originale sans aucun remaniement. Une note (16) de la page 29, par exemple, fait référence à un autre article de Heitsch sans que, pour l'édition présente, on ait ajouté un renvoi aux pages qui donnent ce même article dans le recueil. Les caractères d'un article (« Erfolg als Gabe oder Leistung ») sont si minuscules que même un œil très jeune éprouvera de la peine à les déchiffrer. Les possibilités techniques d'aujourd'hui auraient bien, sans trop de peine, permis d'ajouter des index. – G. WÖHRLE.

Maureen ALDEN, *Homer Beside Himself. Para-Narratives in the Iliad*, Oxford, University Press, 2000, 14.5 x 22.5, VIII + 384 p., rel. £ 50, ISBN 0-19-815285-X.

On pourrait parler de digressions. M. Alden préfère le terme « paranarratif » pour désigner les passages de l'*Iliade* qui ne sont pas indispensables au déroulement de « l'histoire » qui nous est contée. Après avoir défini le concept et posé en thèse la valeur paradigmatique du procédé (« 1. Introduction » [p. 1-12] ; « 2. Para-Narratives » [13-47]), l'A. traite son sujet en se fondant soit sur des passages particuliers soit sur l'intervention de divers héros : « 3. The Shield of Achilles » (p. 48-73) ; « 4. Nestor : Paradigms from Personal Experience » (p. 74-111) ; « 5. Diomedé : Debate in Para-Narrative » (p. 112-152) ; « 6. Genealogy as Paradigm » (p. 153-178) ; « 7. The Paradigm of Meleager : Application and Implication » (p. 179-290). Après la reproduction du poème de M. Longley, *Ceasefire*, extrait de *Ghost Irchid*, nous avons droit à cinq appendices : « A. Approaches to Homer's Narratives » (p. 292-296) ; « B. The Nature of Homer's Text » (p. 297-304) ; « C. The Meaning of the Exchange of Armour » (p. 305-308) ; « D. The Hero's Death by Destruction of a Live-Token » (p. 309-310) ; « E. The Motivation Ascribed to Wives Entreating Husbands » (p. 311-318). L'ouvrage nous donne parfois l'image d'un pêle-mêle. Cependant nous pouvons y détecter le fil conducteur suivant : mise en valeur de la fonction référentielle des épisodes secondaires et des digressions : aucun d'entre eux n'est hors de propos ; tous, au contraire, selon M. Alden, exercent une réfraction sur la signification du substrat narratif et agissent comme un guide dans l'interprétation. Si l'exposé d'ensemble est parfois difficile à suivre, l'ouvrage éclaire, à coup sûr, d'une lumière nouvelle plusieurs passages particuliers. – D. DONNET.

D. BOUVIER, *Le sceptre et la lyre. L'Iliade ou le héros de la mémoire* (Horos), Grenoble, Jérôme Millon, 2002, 16 x 24, 511 p., br. EUR 38, ISBN 2-84137-122-0.

Issu d'une thèse soutenue en 1998, ce gros livre, que quatre indices et une table des matières très détaillée rendent facile à utiliser, propose une relecture captivante de l'*Iliade*. Constatant la prégnance du motif de la mémoire, l'A. unifie ses analyses

autour de l'idée qu'il est le moteur organisateur de tout le poème, aussi bien dans sa thématique que dans sa facture. Fort de cette hypothèse de travail et conjuguant continuellement les approches littéraire, linguistique et anthropologique, il part du souci héroïque de survivre en bien dans la mémoire de la postérité pour passer, dans un deuxième temps, à l'étude de la langue homérique comme invention destinée à défier l'usure du temps, avant de montrer comment la mémoire de l'aède doit être infaillible, afin de perpétuer un patrimoine en constante transformation, puis d'expliquer que le scénario imaginé par le poète d'un Achille qui, d'abord sous l'empire de la colère, rejette l'autorité de la tradition et ensuite est sauvé de l'inhumain par Patrocle, qui le réconcilie avec l'histoire de ses pères, vise à donner une culture commune et identitaire à un monde hellénique que le phénomène de la colonisation fait essaimer aux quatre coins de la terre habitée. Ce parcours amène, sur de nombreuses questions importantes et souvent complexes, des mises au point claires et décisives, comme sur l'occultation du destinataire, sur le rapport entre la langue, les formules et la métrique, la part de l'écriture dans la fixation du poème, la relation entre l'*Iliade* et la geste de Memnon, ou les raisons du prolongement du poème après le chant 19, où pourtant la crise du chant 1 trouve sa résolution. Chaque fois, ce sont des dossiers lourds d'érudition (les 37 pages de la bibliographie en témoignent) qui sont ouverts. Mais, parfaitement maîtrisés, ils nous font aller de surprise en surprise. C'est ainsi, par exemple, que nous découvrons que la langue d'Homère n'a rien d'artificiel, que l'hexamètre permet autant l'innovation que la mémorisation et que la fixation du poème doit moins à sa rédaction qu'on l'a pensé. Cette somme ne comblera pas seulement les homéristes. Les amateurs de mythes y trouveront également leur compte, avec d'excellentes synthèses proposées sur des personnages, tels, entre autres, Pélée, Phénix et Patrocle. Un seul regret, mais qui n'enlève rien aux qualités de l'ouvrage : pas un mot, ou presque, sur la notion de pitié, elle aussi omni-présente, du début à la fin de l'épopée, et tout particulièrement dans le discours de Phénix ; or elle constitue un élément important du système axiologique que veulent transmettre et diffuser les aèdes, car tout invite à penser que l'oubli de cette valeur par Agamemnon, puis par Achille, provoque l'arrivée et l'aggravation des malheurs, jusqu'à ce que la démarche de Priam aide le héros à réintégrer la sphère de la pitié et par là même de l'humanité.

J. BOULOGNE.

L. CECCARELLI, *L'eroe e il suo limite. Responsabilità personale e valutazione etica nell'Iliade* (Quaderni di « Invigilata Lucernis », 10), Bari, Edipuglia, 2001, 17 x 24, 108 p., ITL 25000, ISBN 88-7228-266-7.

L. Ceccarelli circonscrit sa recherche à un seul aspect de la morale des héros de l'*Iliade* : les limites de leur action et les critères d'évaluation de leur comportement. Son but est de montrer que souvent ces comportements ne sont pas déterminés par des principes d'éthique généraux garantis par une autorité supérieure, avec sanctions possibles à l'appui. Les limites à l'action des héros tiennent parfois à leurs capacités d'action et à leurs relations humaines. Dépasser ses limites, c'est alors se rendre incapable d'en dominer les conséquences. Mais il s'agit là d'une simple erreur d'évaluation et non d'une faute morale. Les conséquences de cette erreur apparaissent comme une restauration de l'équilibre perturbé et non comme une punition. L'A. ne nie pas l'existence dans l'*Iliade* d'autres conceptions plus moralisatrices, mais il tient à souligner un point de vue qui se juxtapose à d'autres. Sa courte étude s'attache à vérifier sa thèse sur les trois plus grands héros de l'*Iliade* : Agamemnon, Achille et Hector qui font fi de certains avertissements pouvant leur éviter des erreurs désastreuses. Ce fait indique bien leur responsabilité. La bibliographie s'en tient aux auteurs qui traitent de l'aspect moral dans l'*Iliade*. Mais, en voulant ne voir que des erreurs dans les fautes de ces héros, L. C. n'oublie-t-il pas quelque peu de considérer les sources de ces erreurs, qui, elles, peuvent relever de l'éthique ? À côté d'une morale juridique ou légaliste, il existe aussi une morale naturelle découlant de la nature

des choses et des situations, sanctionnée par notre conscience et par un justice immanente, sans qu'il soit besoin de le préciser à chaque fois. – B. C.

C. RIEDWEG, *Pythagoras. Leben. Lehre. Nachwirkung. Eine Einführung*, München, Beck, 2002, 14 x 22, 206 p., br. EUR 20,50, ISBN 3-406-48714-9.

Après une préface (p. 9), l'A. nous propose un chapitre sur la « réception » ancienne de Pythagore, un autre (p. 61) sur le P. « historique » (jusque là, on était donc dans le domaine des « légendes »), le « cercle secret » (*der pythagoreische Geheimbund*) (p. 129), le « phénomène pythagoricien » (l'expression *im Bannkreis des Pythagoras* ne se traduit pas), jusqu'à l'époque pour nous contemporaine. Parmi les instruments de travail donnés *in fine* figure une bibliographie (p. 187-198) bien étoffée et soutenue bien les thèses exposées dans le livre. On aurait souhaité qu'y figure le volume *Le pythagorisme en milieu romain* que j'ai publié en 1998. P. exerce une certaine fascination : mathématicien, philosophe, moraliste (je n'aime guère le mot « gourou » que l'A. lui applique p. 84 et s.), pédagogue, l'homme échappe pourtant à la plupart des investigations. — Parce qu'il a écrit plusieurs poèmes qu'il a *ipsa manu* appelés pythagoriciens, Ausone rentre dans les débats qui sont développés dans ce livre. Au terme de longues investigations, j'ai conclu qu'il y a certes certaines structures fondamentales, le tout-venant d'un pythagorisme diffus dans toute l'Antiquité, alors que les attaches avec le pyrrhonisme sont plus topiques. Voilà le débat ouvert ! Peu de témoignages de l'époque où P. vécut (570 - 480) ; surabondance à mesure que l'on s'éloigne de ces dates, ce qui est déjà une indication précieuse. P. semble n'avoir pas souhaité qu'on divulguât ses « dits ». Implanté à Crotona, en position donc périphérique (malgré les nombreux athlètes envoyés à Olympie), il les réservait peut-être à une sorte de fraternité plus ou moins secrète. De toutes façons, les étiquettes que nous lui attribuons sont modernes et ne correspondent pas à des catégories antiques. On l'admire comme créateur de mots : κόσμος et φιλοσοφία surtout, en antithèse à « art » (cf. l'anecdote d'Héraclide narrée ici p. 121 et s.), en tant qu'activité lucrative. Le mot peut donc être une provocation et évoquer un milieu intellectuel jugé iconoclaste si, avec Anaxagore, il soutenait que le soleil n'était qu'une masse de matière en fusion, nullement un dieu. Même genre de remarques pour θεωρία (p. 126). — Les faits probables quant à la biographie de P. sont chez Xénophane de Colophon (p. 68), Héraclide d'Ephèse (p. 70), Ion de Chios (p. 72), Empédocle d'Agrigente (p. 75), Hérodote (p. 76), Démocrite d'Abdère, quelques monnaies explicites, quelques bustes (incertitude quant celui de la villa des papyri d'Herculanum). — P. était un « enseignant », un pédagogue, donc ou bien ridicule ou vénéré (p. 84). Il semble s'être occupé de politique (en Grande Grèce), ce qui signifiait qu'avec l'accord des autorités locales, il proposait des programmes éducationnels censés élever toute la population vers une « harmonie » (ancêtre de la *concordia ordinum* de Cicéron), il est vrai bien abritée derrière de solides remparts et soutenue par un réseau d'alliances entre cités. Nous savons qu'il y a une part de rêve dans ce tableau et que c'est pour ne pas avoir su le transformer en réalité que toutes les théories politiques grecques se sont révélées finalement inopérantes. Il convient de s'interroger sur le sens de cette ἀρμονία ; si elle va de pair avec le concept de la métempycose et celui d'une sorte de parenté de tous les êtres vivants, n'est-elle pas (cf. p. 87) déjà en contradiction avec elle-même ? ; bref, n'y a-t-il pas une rupture entre différents cercles, depuis l'intimité de l'être personnel jusqu'à l'univers, en passant par la cité, sise à mi-chemin ? Ou est-ce P. qui établit le lien entre ces *patterns of circles* ? Ce serait (enfin) le dépassement de l'ancienne antinomie entre μῦθος et λόγος (p. 99). — On s'interroge sur la théorie des nombres ; depuis longtemps nous subissons les flux et reflux du « panbabylonisme » (cf. mon compte rendu du traité de Franz Cumont, *Astrologie et Religion*, édité par Isabelle Tassignon, cf. *LEC 70* [2002], p. 292) qui font croire (ou interdisent de croire) que tout vient des Chaldéens. À l'époque d'Aristote, ces problèmes ne se posaient plus, mais on se demandait si certains nombres ne pouvaient pas être le code

de « faits », d'« actes », de « passions ». De telles considérations mènent inévitablement à une cosmogonie (p. 113). — Un rapide chapitre terminal (p. 157 et s.) évoque les « falsifications » hellénistiques (le terme me semble excessif, surtout sans solide évocation de l'arrière-fonds historique : dans un univers en expansion, se créent inévitablement des visions globalisatrices ; ce n'est qu'avec Augustin qu'on retrouvera, mais de façon paradigmatique, la cité comme lieu de l'interaction des forces actives) et le néopythagorisme que Rome pratiquera. Excellent livre, plein de renseignements précis, peut-être trop puriste à l'égard des prolongements (nombreux) que le pythagorisme trouva, dans la « sagesse » de tous les siècles. Ce n'est pas le moindre mérite de cet homme dont nous ne savons presque rien. — Ch. M. TERNES.

J. BEVERSLUIS, *Cross-Examining Socrates. A Defense of the Interlocutors in Plato's Early Dialogues*, Cambridge, University Press, 2000, 16 x 23.5, XII + 416 p., rel. £ 45 US \$ 69.95, ISBN 0-521-55058-0.

In this study, Beversluis explicitly challenges “the standard view” of Socrates' interlocutors in the early dialogues, which contends that they are “theoretically and morally bankrupt” and “not committed inquirers, as is evidenced by their stubborn refusal to acknowledge the cogency of Socrates' criticisms and by their perverse tendency to return to the workaday world unchanged and ready to go about their business as if these confrontations had never taken place” (1-2). Beversluis believes that both Plato and his interpreters greatly overestimate the strength of Socrates' arguments, and the weakness of his interlocutors' objections and arguments (13). Thus, this study is a defense of the interlocutors' views, and a critique of Socrates' argumentative practices in the early dialogues. Beversluis reconsiders Socrates' conversations with sixteen interlocutors, and concludes that Socrates often employs fallacious arguments, and questionable tactics, such as misrepresenting their arguments and bullying them into accepting beliefs and propositions they do not actually endorse. From this examination, Beversluis culls a “phenomenology of philosophical disputation as it manifests itself in the early dialogues” (ix). He argues that there is shift, between the early and middle dialogues, in the kind of interlocutor Socrates engages, because Plato “had come to believe that there was something radically wrong : not only with the Socratic elenchus, but with the whole Socratic conception of philosophy” (379). Appealing to the *Republic* as evidence for Plato's critique of Socratic philosophy, Beversluis contends that Plato came to see Socratic elenchus as grounded in an “inadequate moral psychology,” and as a activity suited only for those who have been adequately prepared for its benefits. Thus, “the radical difference between the interlocutors of the early dialogues and those of the middle and late ones is traceable to the radical difference between the Socratic and Platonic conceptions of philosophy, how best to pursue it, and with whom” (379). — M. E. KENNEY.

*Aeschines*. Against Timarchos. Introduction, Translation and Commentary by N. FISHER (Clarendon Ancient History Series), Oxford, Clarendon Press, 2001, 13.5 x 21.5, XV + 397 p., br. £ 19.99, ISBN 0-19-924156-2, rel. £ 50, ISBN 0-19-814902-6.

La présente édition du *Contre Timarque* d'Eschine et l'abondant commentaire ici développé allient l'originalité à l'importance. En effet, le procès crucial de -346/345 se révèle capital pour cette période où Athènes était d'accord pour faire la paix avec Philippe mais se montrait divisée sur la sagesse de cette décision et les mobiles de ceux qui avaient plaidé le plus vigoureusement en sa faveur. D'autre part, l'attaque qui se développe ici contre l'homosexualité de Timarque n'a jamais fait l'objet d'un commentaire explicite. — Timarque était légalement inéligible à toute activité publique par suite de sa conduite passée : relations homosexuelles et dilapidation de sa

succession dans la débauche. Ce discours reste notre source la plus précieuse concernant les sanctions légales et l'attitude morale des Athéniens concernant l'homosexualité, et a été le centre d'intenses débats sur la nature de la sexualité grecque et les rapports entre sexe, politique et vie culturelle. Il éclaire la politique à l'époque où Athènes menait la lutte pour l'indépendance face à Philippe. C'est aussi une pièce rhétorique maîtresse de présentation tendancieuse des faits, qui persuada le jury de condamner Timarque malgré le fait qu'Eschine ne fournissait aucune preuve de ses méfaits. — Nous trouvons ici une *introduction* détaillée (p. 1 à 68), portant sur le fondement de la cause, la date, la carrière d'Eschine, celle de Timarque, la stratégie de défense de Démosthène, et surtout les relations homosexuelles dans l'Athènes classique, la stratégie d'Eschine et son succès, le texte et sa transmission. Le *commentaire* (p. 118 à 356), qui suit la *traduction* (p. 71 à 117) est largement documenté, s'attachant à la stratégie rhétorique, aux aspects importants du langage utilisé, en particulier en relation avec la dénonciation morale des mauvaises pratiques sexuelles et autres de Timarque, à l'explication de toutes les références aux événements historiques et aux personnes. — Les jugements des classiques précédents avaient été déterminés par la question de l'homosexualité et l'idée que Démosthène était à la fois meilleur orateur et plus noble et brave défenseur de la paix athénienne. Négligeant les détails, ils avaient tendu à condamner Eschine et à défendre la véracité des accusations, selon la thèse de Ferdinand DE CASTETS (*Eschine l'orateur*, Paris, 1872). Depuis 1960, la révolution sexuelle et le féminisme ont suscité un intérêt massif pour les normes sexuelles grecques et les comportements, avec une franchise que l'A. juge « totale » et « bienvenue ». M. Fisher fait l'éloge de Sir Kenneth Dover (liste des œuvres p. 367, surtout *Greek Homosexuality*, 1978) au cœur d'une *bibliographie* abondante (p. 363-383) et surtout récente. — Relevons le plan proposé pour le discours (p. 118). On peut regretter son schématisme et la logique rigide, restée coutumière dans les éditions. Comme nous l'avons relevé dans *Le plan rhétorique dans l'éloquence grecque* (Bruxelles, 1959, p. 68-72), Eschine reste certainement, dans la structure du discours, plus clair (apparemment), plus régulier, moins tourmenté, plus logique que son rival Démosthène. Mais un certain désordre (?), en particulier dans les considérations étirées sur les ancêtres et les citations de poètes, pourrait être davantage mis en relief, au point de vue utilité, dans la ligne de la liberté oratoire qui a gagné l'époque : en effet, M. Martin (voir M. MARTIN & G. DE BUDÉ, *Eschine, Discours, Contre Timarque*, 1927, édition signalée par N. Fisher) a pu les considérer comme des additions postérieures en vue de la publication. En fait, il se manifeste, à côté de la logique, une tendance psychologique dont il faut tenir compte. — Ce beau travail est de nature à faire progresser les études de rhétorique et la compréhension de l'esprit athénien. — M. DELAUNOIS.

*Menander. The Plays and Fragments.* Translated with Explanatory Notes by M. BALME. With an Introduction by P. BROWN, Oxford, University Press, 2001, 14 x 22, XXXIV + 312 p., rel. £ 50, ISBN 0-19-815270-1.

Ce produit oxonien n'est pas destiné aux philologues, mais au *general reader* (p. XXXI) : il ne contient aucun renvoi formel aux *reliquiae* grecques de Ménandre. Au départ, P. Brown (*Introduction*, p. IX-XXIX) évoque le paradoxe de la tradition ménandrienne : sur cent et huit titres, et malgré la notoriété du comique, on n'en a guère gardé qu'une pièce à peu près entière, avec la date : le *Dyskolos*. M. Brown explique les conditions matérielles des représentations théâtrales dans la Grèce de la fin du IV<sup>e</sup> s. av J.-C., seul domaine où Athènes se distinguait encore. Il définit ensuite la poétique de l'auteur (art de lancer l'intrigue, d'animer l'expression et les échanges, de jouer de la surprise) ; quant aux types conventionnels, les soldats chez Ménandre sont plutôt sympathiques, et les esclaves dévoués. — M. Balme propose alors « son » Ménandre (*Translator's Note*, p. XXXI-XXXIV). L'économie du projet est déterminée par l'état actuel du texte originel, les pièces étant rangées ici quantitativement, c'est-à-dire d'après la masse utile conservée. Les éditions de référence sont celles de

F. H. Sandbach (*Oxford Classical Text*, 1990<sup>2</sup>) et W. G. Arnott (Loeb 132<sup>2</sup>, 1979, et 459, 1996 ; le vol. III, n°460, de 2000 n'est pas sorti à temps). Dans la traduction, des vers blancs correspondent aux trimètres iambiques, et des trochées anglais aux parties trochaïques ; M. Balme dit son intention de suivre au plus près le texte grec [absent], sauf dans les évocations des divinités, rendues uniformément par *My God !* [réduction arbitraire : une pincée d'explications eût permis à l'*English reader* d'aujourd'hui d'appréhender par là le polythéisme vulgaire]. M. Balme offre ainsi (p. 1-293) une version anglaise de dix-neuf pièces de Ménandre (dont une acéphale) : un commentaire général (intrigue, jeux de scène, hypothèses diverses sur la composition) est joint à chaque comédie ; ont été ajoutés vingt-six fragments provenant de quinze autres pièces, plus sept fragments de papyri à l'identification douteuse, et deux autres repris, avec réserves, à l'éd. Sandbach. Des notes explicatives (noms propres, expressions) éclairent la traduction (*Explanatory Notes*, p. 294-312). — Ont été écartés les *Adelphes*, l'*Andrienne* et l'*H(e)autontimoroumenos*, plus l'*Androgyne* et les *Synaristosai* : certes, ce que l'on sait de ces cinq comédies repose quasi exclusivement sur les adaptations de Térence (avec quelques notes de Donat) pour les premières, et de Caecilius (puis... de Guillaume de Blois, XII<sup>e</sup> s.) pour l'*Androgyne* ; quant aux miettes de la dernière, comment les extraire de la *Cistellaria* de Plaute, elle-même tristement mutilée ? Mais pouvait-on bannir ces titres « classiques » d'une synthèse d'intention non philologique (cf., pour les curieux d'expression française, le *Ménandre* d'A. Blanchard, paru dans le *Livre de poche* : voir *LEC* 69 [2001], p. 324 et s.) ? Des notices sur les pièces omises n'auraient point paru abusives. Quant à la forme, et pour autant que nous en puissions juger, M. Balme a rendu les éléments subsistants dans une langue fluide (phrases courtes, ponctuation équilibrée, dialogues alertes) : elle est troublée parfois, nous semble-t-il, par le bricolage des trochées, risque dont l'A. avait prévenu (voir p. XXXII). — P. HAMBLENNE.

Th. D. PAPANGHELIS & A. RENGAKOS (éd.), *A Companion to Apollonius Rhodius* (Mnemosyne. Supplementa, 217), Leiden - Boston - Köln, Brill, 2001, 16.5 x 24.5, XIII + 362 p., rel. EUR 128, ISBN 90-04-11752-0.

Cet ouvrage collectif vise à faire le tour des sujets majeurs auxquels Apollonios de Rhodes donne lieu actuellement chez les spécialistes. Sans avoir la prétention de l'exhaustivité, il s'efforce de couvrir les principaux champs de la recherche depuis les tendances de la bibliographie contemporaine, l'histoire du texte et la biographie du poète jusqu'aux questions de la réception aussi bien dans l'Antiquité qu'aux époques suivantes, en passant par des aspects de la technique poétique propres à cet auteur. Il réunit ainsi quatorze contributions dont voici trop sommairement la teneur, chacune méritant à elle seule un traitement spécial. Reinhold F. Glei (« Outlines of Apollonius Scholarship 1955-1999 », p. 1-26) prolonge les bibliographies de Herter en mettant en évidence les différents secteurs d'investigation (éditions, commentaires, traductions, esthétique, héroïsme ; technique épique : personnages, narration, comparaisons, philologie, chronologie, *realia*) et en attirant l'attention sur les domaines encore relativement peu explorés comme la place d'A. R. dans l'histoire culturelle antique et la réception de son épique aux époques modernes. Gerson Schade et Paolo Eleuteri (« The Textual Tradition of the *Argonautica* », p. 27-49) retracent l'un l'histoire du texte dans l'Antiquité en étudiant les papyri du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. au IX<sup>e</sup> s. apr. J.-C., et l'autre la tradition médiévale en établissant le stemma de cinquante-cinq mss datant de la période qui s'étend du X<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> s. Mary Rosenthal Lefkowitz (« Myth and History in the Biography of Apollonius », p. 51-71) dénonce les mythes d'après lesquels Apollonios se serait exilé à Rhodes et se serait querellé avec Callimaque. Adolf Köhnken (« Hellenistic Chronology : Theocritus, Callimachus, and Apollonius Rhodius », p. 73-92), tenant compte des données historiques qui situent Théocrite avant Callimaque et Apollonios et n'établissent aucun contact entre Théocrite et les deux autres poètes, observe l'influence de Callimaque sur le quatrième chant des *Argonautiques*, ainsi que les dettes et de Callimaque et d'Apollonios envers Théocrite,

et invite à éviter tant les clichés (Callimaque serait un moderniste et Apollonios un traditionaliste) que les jugements subjectifs (Théocrite serait supérieur à Apollonios et devrait donc lui être postérieur). Richard Hunter (« The Poetics of Narrative in the *Argonautica* », p. 93-125) montre en quoi l'on a affaire à un poème cyclique, qui fait certes écho aux poèmes homériques, mais en observant les critères alexandrins du beau, partagés par Callimaque. Massimo Fusillo (« Apollonius Rhodius as *Inventor of the Interior Monologue* », p. 127-146) explique qu'A. R., en prêtant à Médée des propos non prononcés et désobéissant au principe logique de non contradiction pour révéler une vie intérieure déchirée, invente une technique de récit où se mêlent le point de vue du narrateur et celui de ses personnages, avec une focalisation interne grâce à laquelle le poète entre en sympathie avec ses héros et se confond avec eux. Bernd Effe (« The Similes of Apollonius Rhodius. Intertextuality and Epic Innovation », p. 147-169) éclaire la tension qui existe entre la tradition et l'innovation en raison de la prise de conscience qu'il n'est plus possible d'écrire selon la manière ancienne, une tension manifeste dans l'incorporation de comparaisons homériques subverties, ce qui revient à introduire une distanciation innovante par rapport à l'autorité du modèle. Il découle de l'étude de Marco Fantuzzi (« *Homeric Formularity in the Argonautica of Apollonius Rhodius* », p. 171-192) que les formules, d'ailleurs moins nombreuses selon Zénodote et Aristarque dans le texte original d'Homère que dans celui de la vulgate, tendent vite à perdre leur fonction primitive d'aide à l'improvisation et à la mémorisation pour relever de l'esthétique, et qu'à l'époque des *Argonautiques* elles fonctionnent comme un code propre à l'auteur, loin de seulement renvoyer à Homère. Il ressort de l'article d'Antonios Rengakos (« Apollonius as a Homeric Scholar », p. 193-216) qu'à la manière de Callimaque dans ses *Aitia* Apollonios opère une fusion entre la poésie et la philologie, les *Argonautiques* résultant d'un travail à la fois sur le vocabulaire et le texte des poèmes homériques. Doris Meyer (« Apollonius as a Hellenistic Geographer », p. 217-235) établit que le périple des Argonautes, de la Colchide à la Thessalie par la Méditerranée occidentale repose moins sur la science grecque de l'époque ou même sur une géographie empirique que sur une carte imaginaire où les poètes et les historiens antérieurs ont laissé leurs marques. Damien P. Nellis (« Apollonius and Virgil », p. 237-259), signalant que l'histoire de la réception des *Argonautiques* à Rome reste à écrire, dégage la profondeur de l'influence de ce poème sur l'*Énéide*, aussi bien pour la thématique (le nostos d'Énée synthétise le nostos d'Ulysse et celui de Jason) que pour le style (Virgile reconstruit son propre style homérique après avoir examiné comment Apollonios déconstruit le paradigme homérique) et le dessein idéologique (Virgile ne réussit son épopée homérique de la romanité augustéenne que parce qu'il est le meilleur lecteur qu'aient jamais eu avant lui les *Argonautiques*, un poème où le passé est évoqué pour expliquer le présent par la continuité et le renouveau à la fois, et pour redéfinir les idées sur l'histoire, l'identité, la grécité, le pouvoir et la tradition). Avec Edward J. Kenney (« *Est deus in nobis... : Medea meets her Maker* », p. 261-283), nous voyons comment Ovide poursuit l'histoire de Médée là où Apollonios l'a laissée en s'inspirant d'Euripide et de Virgile, et comment son exploitation des possibilités de l'intertextualité lui permet de dépasser ce que ses prédécesseurs ont imaginé. Francis Vian (« Echoes and Imitations of Apollonius Rhodius in Late Greek Epic », p. 285-308) s'intéresse à l'impact d'Apollonios sur les trois poètes épiques majeurs de la période impériale que sont Quintus de Smyrne, Triphiodorus et Nonnos de Panopolis, et fait apparaître que, si les deux premiers pratiquent l'imitation en fonction de leur conception de l'épopée, le troisième, loin d'écrire un simple « à la manière de », innove doublement, et parce qu'il ne cache pas ses emprunts et parce que, prenant Apollonios à la fois comme modèle et comme rival, il cherche à renouveler le genre épique en remodelant l'intrigue elle-même de la narration grâce à des emprunts à d'autres poètes. Enfin, John Kevin Newman (« The Golden Fleece. Imperial Dream », p. 309-340) mesure tout le succès qu'a connu, dès l'époque d'Homère et d'Hésiode jusqu'à nos jours sans discontinuer dans toutes les parties du monde occidental, ce mythe de conquête de l'Orient, où la quête d'une toison d'or symbolise l'aspiration au pouvoir impérial. Une bibliographie de près de vingt pages suivie d'un index général

de deux pages complète ce tableau de l'état présent de l'érudition sur A. R. et achève de faire de cet outil de travail un excellent aiguillon pour de nouvelles explorations.

J. BOULOGNE.

Ch. CUSSET, *Les Bacchantes de Théocrite*. Texte, corps et morceaux. Édition, traduction et commentaires de l'*Idylle 26* (Études grecques), Paris, L'Harmattan, 2001, 13.5 x 21.5, 155 p., br., ISBN 2-7475-1227-4.

Après avoir présenté les antécédents littéraires et mythologiques, et ciblé l'importance du mythe de Penthée et du culte dionysiaque à l'époque des Lagides (p. 9-18), Chr. Cusset fait état des caractères littéraires de la composition (p. 18-25) : composition circulaire unifianse, appuyée par des correspondances sémantiques et phonologiques, cohérence générale du texte au point de vue métrique. Il s'interroge ensuite sur la portée du texte (p. 23-29) : l'intention politique, qui lui paraît difficile à établir, la valeur rituelle, à propos de laquelle il adopte une position nuancée : « Théocrite... fait des allusions au cérémoniel dionysiaque... joue sans doute avec certaines pratiques et formules... mais en maintenant un écart suffisant pour signifier au lecteur attentif que justement ce texte n'est pas un texte liturgique... » (p. 27) ; enfin il traite de la valeur critique et métalittéraire. Si la date de composition reste incertaine, on peut, par contre, trancher favorablement la question de l'authenticité (p. 29-31) ; Chr. Cusset en explique les raisons, fondées surtout sur les découvertes en papyrologie. Ceci l'amène à crayonner rapidement l'histoire de la transmission du texte (p. 31-33). L'édition et la traduction (p. 43-50) sont suivies d'un commentaire qui escorte le texte vers après vers (p. 51-129). Quatre annexes fournissent successivement la généalogie de la famille de Cadmos, les traductions de l'idylle que l'A. a consultées, le texte de Philostrate, *Imag.*, I, 18, ayant pour thème les bacchantes, deux index (citations et thèmes abordés). Cette présentation des *Bacchantes* va au fond des choses et donne lieu à des thèses originales. On est convié à suivre « une multiplicité de réseaux de signification qui s'éclairent mutuellement et concourent simultanément à la construction générale du sens du texte » (p. 27), et à comprendre ce texte à partir de son propre contexte interprétatif. Le *commentaire*, bien que constitué d'annotations qui suivent le fil de la lecture, évite l'écueil, habituel en pareil cas, d'être une collecte d'éléments extérieurs et de paillettes d'érudition. Bien au contraire, il fait émerger l'immanence du texte, dont il dégage, à maintes reprises, les organisations phoniques, les facteurs stylistiques, le symbolisme latent... et notre énumération est bien incomplète pour rendre compte de la qualité du travail qui nous est livré. – D. DONNET.

J. BOUQUET, *Le songe dans l'épopée latine d'Ennius à Claudien* (Collection Latomus, 260), Bruxelles, Latomus. Revue d'Études Latines, 2001, 16 x 24, 204 p., br., ISBN 2-87031-201-6.

En analysant la façon dont les poètes épiques latins usent du songe dans leurs œuvres, l'A. vise non seulement à déterminer comment chacun d'eux, selon sa personnalité, perçoit ce procédé érigé en topos depuis la tradition homérique et, suivant ses propres intentions littéraires, l'adapte à la trame de son sujet, mais également à évaluer dans quelle mesure, sur ce point précis du rêve, ils font preuve d'originalité en regard de leurs modèles grecs ainsi qu'entre eux-mêmes. Cette analyse se fonde sur l'examen approfondi de tous les songes utilisés par les auteurs, lesquels sont, du reste, abordés par ordre chronologique, et c'est sur la base de commentaires (con)textuels aussi riches que rigoureux que sont formulées des conclusions éclairantes. La perception du rêve comme topos ? Il est manifeste, puisque deux tiers des passages recensés relèvent de ce type, que l'épopée latine fait grand usage du songe épique traditionnel, soit le rêve externe qui voit se manifester un dieu ou un mort, mais, si fidélité il y a ainsi à la tradition, cela n'empêche pas l'innovation, notamment par la

contamination de figures divines et mortelles ou l'introduction d'éléments allégoriques, mais aussi par la fréquente utilisation de l'apparition humaine qui ouvre une large voie à l'analyse psychologique. Autre originalité, le recours aux songes réalistes et allégoriques, aux contours souvent très proches, qui portent à nouveau l'accent sur la psychologie du rêveur ou sur la nature symbolique ou dramatique du récit. Quant à l'insertion du songe dans la trame des œuvres, l'A. établit qu'elle est rarement artificielle et que le rêve peut ainsi soit directement contribuer à l'évolution de l'action, de même que souligner sa portée symbolique, soit mettre en relief l'aspect tragique et pathétique ou merveilleux et romanesque d'un épisode, soit encore se faire l'instrument d'une analyse psychologique qui, parfois, confine aux thèses freudiennes. Ces différentes observations permettent précisément à l'A. de cerner combien les épiques latins se démarquent des archétypes grecs, dont ils s'inspirent à l'évidence, sans cependant les calquer servilement, une autre influence s'étant ici d'ailleurs exercée, celle de la tragédie, particulièrement perceptible dans les songes allégorico-réalistes. À la question de son originalité, cristallisée sur ce seul sujet du rêve, la réponse est donc sans ambiguïté : la poésie latine est une véritable re-création où la sensibilité romaine s'exprime selon son génie propre. Enfin, entre eux-mêmes, les auteurs latins se révèlent créatifs et, s'ils se plaisent également à s'imiter, ils se renouvellent tout autant. Mythologiques ou historiques, leurs épopées utilisent le songe comme un procédé polymorphe qui échappe à tout stéréotype figé, chaque œuvre lui conférant sa tonalité particulière, révélatrice d'options littéraires et de convictions spirituelles ou politiques. De telles perspectives éclairent la richesse et la force novatrice de la poésie romaine. C'est là certainement l'un des mérites majeurs de ce travail de qualité dont l'aspect technique, dans une écriture toujours claire et plaisante, s'harmonise heureusement avec le propos des plus littéraires. De quoi donc vivement intéresser les spécialistes du songe comme tous les amateurs (au sens étymologique du terme) de littérature latine. – L. MARCHAL.

K. FREUDENBURG, *Satires of Rome. Threatening Poses from Lucilius to Juvenal*, Cambridge, University Press, 2001, 15.5 x 22.5, XVIII + 289 p., br. £ 17.95, ISBN 0-521-80357-8.

L'A., qui a déjà écrit plusieurs études sur la satire et sur Horace, insiste sur l'évolution considérable du genre, de Lucilius à Juvénal, en passant par Horace et Perse. Ennius n'est envisagé qu'occasionnellement, car ses « restes » sont trop maigres. Il est donc attentif aux changements, mis en rapport avec la liberté d'expression à Rome. Son attention va plus loin que les emprunts faits aux prédécesseurs ou à un courant philosophique (aspects qui restent importants) : elle va aux changements politiques et sociaux qui se répercutent, même implicitement, dans les satires. D'où le titre : *satires de Rome*. L'aspect littéraire (au sens large) est déterminé par les soucis politiques et sociaux. Pour ce faire, l'A. examine successivement les différentes pièces ou groupes de pièces, d'Horace, puis de Perse et enfin de Juvénal ; les études ont un ton parfois très personnel. Les citations latines sont traduites en anglais. Il n'y a pas de conclusions, partielles ou générales. Une chronologie et un glossaire expliquent des noms et des termes comme *Actium*, *Chrysispe*, *ensor*, *neoteric* (ce dernier incomplètement : manque la référence à l'alexandrinisme). – B. STENUIT.

*Marcus Terentius Varro. Gespräche über die Landwirtschaft. Buch 3.* Herausgegeben, übersetzt und erläutert von D. FLACH (Texte zur Forschung, 67), Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2002, 14 x 21.5, IX + 340 p. + 12 pl., rel. EUR 59,90, ISBN 3-534-11649-6.

Erfreulicherweise ist nun auch der dritte Band von Dieter Flachs kritischer zweisprachiger kommentierter Edition von Varros *De re rustica* erschienen. Die erste deutsch-lateinische Ausgabe dieses Werkes ist somit komplett und wird von Anfängern

wie Kennern sicherlich dankbar aufgenommen werden. Die ausführliche Einleitung, die der Ausgabe vorangestellt ist, beginnt mit einer Einführung über Varros persönlichen Bezug zum Buchthema, der *pastio villatica*, und über die gesellschaftlichen Implikationen dieses Bereiches der Landwirtschaft (S. 3ff ; vielleicht nimmt Flach S. 6-11 die frugal-altrömische Hausvater-Attitüde Varros etwas zu ernst und harmonisiert ein wenig zu voreilig die offensichtlichen Widersprüche zwischen seiner nach außen propagierten biederen Moralität und seinem kunstvoll kaschierten Profitstreben, Widersprüche, die, wie ich demnächst zu zeigen hoffe, ein bezeichnendes Licht auf Varros Mentalität, die Standesmoral seiner Gesellschaftsschicht und die Funktion der Gattung Agrarhandbuch werfen). Es folgt ein Abriss über Quellenbenutzung und Eigenleistung des Reatinischen Polyhistor (S. 12ff ; hier äußert er sehr berechtigte Skepsis an einer Benutzung von Scrofas Agrarhandbuch) und zum Inhalt der Schrift, wobei vor allem auf verfassungs-, kultur- und wirtschaftsgeschichtlich interessante Detailinformationen hingewiesen wird (S. 15ff). Ein eigenes Kapitel gilt dem 3,4,9ff beschriebenen Vogelhaus Varros und den Versuchen seiner Rekonstruktion (S. 18ff), ergänzt durch Abbildungen im Anhang des Bandes. Der folgende Abschnitt über die literarische Form liefert einen überzeugenden Ansatz zur Fixierung des dramatischen Datums des Dialogs (Sommer 50 statt, wie bisher mehrheitlich angenommen, 54 v. Chr.), stellt aber auch die gelegentlichen Anachronismen zusammen ; skizziert werden Varros « Altherrenhumor » sowie knapp Aufbau und Gestaltung des Dialogs (S. 28ff). Sodann wird die Entstehung und Geschichte der Handschriften beschrieben und für alle drei Bücher eine Liste ihrer charakteristischen Bindefehler gegeben (S. 39ff). Der Einleitungsteil schließt mit einem chronologischen Überblick über die früheren Ausgaben und ihre Problematiken (S. 75ff). Textausgabe und Übersetzung werden nicht synoptisch, sondern getrennt voneinander gegeben, und zwar ohne Kapitelangaben im Kopftext, was die Orientierung im Text leider etwas erschwert. Der lateinische Text wird begleitet von einem sehr ausführlichen kritischen Apparat, der anscheinend alle Lesarten bis hin zu graphischen Varianten wie *ab inicio* (3,3,5) minutiös verzeichnet, Ergebnis einer offensichtlich sehr gründlichen erneuten Sichtung des handschriftlichen Befundes. Wie eine Stichprobe zeigt, konnte der Text an einigen Stellen gegenüber den bisherigen Ausgaben deutlich verbessert werden, besonders in 3,1,4 (Aufnahme von Gemolls Konjektur *a<l>le<va>bantur*) ; 3,5,13 (Verzicht auf *<videri>* ; das Zeugma ist zwar hart, entspricht aber Varros Stil) ; 3,7,6 (*<patres> matresque*) ; 3,9,18 (*in triclinium ganeonum* ; eine *coniectura palmaris!*) ; 3,12,6 (*Aeolis Boeotum*) ; 3,16,31 (*adferunt alvum ... prope adposita*) ; 3,16,32 (Heilung der *cruce*). An anderen (wenigen) Stellen neige ich dazu, die Lesarten der bisherigen Editionen beizubehalten, z. B. 3,2,16 (statt der Konjektur *et<iamsi>* die überlieferungsnähere Lösung einer Transposition des *non* hinter *si*). Die Übersetzung vermittelt einen Eindruck vom kantigen archaisierenden Sprachduktus des Originals, bleibt aber dennoch gut lesbar. Besonders hervorzuheben ist der ausführliche Kommentar, der außer Erläuterungen zu einigen sprachlichen und textkritischen Problemen vor allem einen reichen, aber dennoch übersichtlich präsentierten Schatz an historischen und prosopographischen Hintergrundinformationen zur Verfügung stellt, die dem Werk seine geschichtliche Tiefendimension verleihen. Eine ausführliche Bibliographie rundet den Band ab ; zahlreiche aktuelle Literaturhinweise finden sich darüberhinaus in den Kommentaren zur jeweiligen Stelle (zu 3,16,1f hätte man noch hinweisen können auf den bedenkenswerten Interpretationsansatz von W. J. Tatum, CQ 42 [1992], 190-200). Alles in allem wird diese wichtige Ausgabe sicherlich nicht nur die erste Anlaufstelle für den sein, der Varros *De re rustica* kennenlernen möchte, sondern sie stellt auch eine reichhaltige Materialquelle für jeden dar, der sich mit diesem faszinierenden Werk eingehender beschäftigt. – Silke DIEDERICH.

*Cicero. Letters to friends. Volume I-III.* Edited and translated by D. R. SHACKLETON BAILEY (Loeb Classical Library, 205, 216, 230), Cambridge (Mass.) - London, Harvard University Press, 2001, 11.5 x 17,

497 + 477 + 475 p. + cartes, rel. £ 14.50 (le vol.), ISBN 0-674-99588-0, 0-674-99589-9, 0-674-99590-2.

*Cicero. Letters to Quintus and Brutus. Letter fragments. Letter to Octavian. Invectives. Handbook of Electioneering.* Edited and Translated by D. R. SHACKLETON BAILEY (Loeb Classical Library 462), Cambridge (Mass.) - London, Harvard University Press, 2002, 11.5 x 17, VIII + 483 p., rel. £ 14.50, ISBN 0-674-99599-6.

D. R. Shackleton Bailey's, *Epistulae ad Familiares* were published in 1977 by the Cambridge University Press. A translation followed in the next year in the Penguin Classics Series. Sadly this succumbed to market forces and is no longer available. Now the revised text and translation are united in the Loeb series in an edition intended to replace that of W. Glynn Williams. The *Letters to Quintus* etc. was originally the work of three hands, Glynn Williams, M. Cary and M. I. Henderson. Glynn Williams translated the letters to Quintus, Cary the letters to Brutus and Henderson the *Handbook* as well as the *Letter to Octavian*. In the present edition Henderson's translation of the *Handbook* is retained. The rest are translated by Shackleton Bailey and to them he adds pseudo - Sallust, *Invective against Cicero* and pseudo-Cicero, *Invective against Sallust*. - A. KEAVENEY.

H. P. SYNDIKUS, *Catull. Eine Interpretation. Erste Teil : Die kleinen Gedichte* (1-60). *Zweiter Teil : Die großen Gedichte* (61-68). *Dritter Teil : Die Epigramme* (69-116), Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2001, 13.5 x 21.5, VIII + 293 + IX + 299 + VI + 179 p., br. DEM 128 (les 3 vol.), ISBN 3-534-15069-4.

Les trois volumes du commentaire de Catulle par H. P. Syndikus étaient parus séparément en 1984, 1994 (vol. I), 1990 (vol. II), 1987 (vol. III). Les voici aujourd'hui réunis - et comment ne pas s'en réjouir ? - dans une édition augmentée d'une copieuse et précieuse mise à jour bibliographique. L'éloge de ce beau travail n'est plus à faire. Le jugement est pondéré, les analyses toujours fouillées, souvent éclairantes, parfois brillantes (p. ex. sur c. 7, c. 34, c. 49, c. 51, c. 61, c. 62, c. 83, etc.), les sources dûment répertoriées, beaucoup d'échos bien signalés, et l'oreille obtient sa part à travers de nombreuses et fines observations regardant tant les effets métriques que le musicisme d'une poésie époustouflante de virtuosité. Concernant l'arrangement du *Libellus*, l'A. en attribue la responsabilité à Catulle lui-même, ce qui constitue une avancée par rapport à l'ancienne critique (encore qu'il y ait eu des exceptions), mais il échoue malheureusement à trouver un autre principe d'organisation que celui, trop facile, de la *variatio*. Par ailleurs, même s'il continue à prendre à la lettre la vieille équation Lesbia - Clodia, il met utilement en garde contre l'illusion biographique que peut produire la lecture du *Libellus*, et brise de justes lances avec les disciples retardés de Herder, trop prompts à décrier comme inauthentique la poésie dite « savante », au nom d'une poésie qui viendrait directement du cœur. De même applaudira-t-on lorsqu'il souligne, en dépit de ce que l'on entend ici ou là, que l'obsécrite catullienne n'est point le but, mais le masque ; ou encore lorsqu'il souligne l'importance de la dimension symbolique de la poésie catullienne. En bref, ce commentaire est une mine où l'on puisera des trésors qui bien souvent ne se trouvent qu'ici. Le texte suivi est à peu de chose près celui de Mynors, et naturellement pourrait-on contester certains choix comme le *potissimi* en c. 29, 23, peut-être moins bon que le *piissimi* conjecturé par Haupt (cf., *si licet*, mon *Catulle ou l'anti-César*) ; quant à c. 110 et c. 116, les efforts déployés par l'A. pour amender un texte proprement inamendable sont certes méritoires, mais il aurait aussi bien pu se les épargner en se posant la pure et simple question de l'authenticité de ces deux pièces. Or cette question, il ne se la pose pas, ignorant même apparemment qu'elle se puisse poser. De la même façon ignore-t-il

tout de la problématique moderne qui a tant fait progresser nos études : conditions d'énonciation (tout n'oppose-t-il pas le locuteur de *c.* 5 et celui de *c.* 7, par exemple?) ; polarités : peut-on réellement mettre sur le même plan les menaces poétiques de *c.* 14 (envoi de mauvais poèmes) ou *c.* 36 (envoi de iambes) et celles préférées en 50 (*caue* retriplé, Némésis convoquée) et surtout 116 (*tela*, incompatibles avec *carmina* : cf. Vg., *Ecl.* IX, 11 et s.) ? ; focalisation et style indirect libre (p. ex. le fameux *nugae* du *c.* 1 représente-t-il le jugement de Catulle ou celui de l'excellent Cornelius Nepos ?) ; inter- et intratextualité (l'A. se contente trop souvent d'enregistrer les échos sans en tirer profit : p. ex. le rapport entre *c.* 27 et *c.* 5, qui devrait nous éclairer sur le locuteur, mais ne fait ici que nous ancrer dans l'erreur : I, p. 174 ; de même pour l'écho entre *parua... monumenta*, *c.* 95, 9 et *Caesaris... monumenta magni*, *c.* 11, 10, qui aurait beaucoup à nous dire sur le ton de *c.* 11 envers César, comme sur la véritable identité d'un certain Volusius), noms parlants (*Marrucine* en 12, *Victor* en 80), masques et hétéronymes (n'est-il donc pas identifiable, cet homme au long nez du *c.* 112, ce « Politiker, den alle fürchten » ? et pourquoi diable l'Auffillena de *c.* 100 ne serait-elle pas la même que celle de *c.* 111, avec tout ce qui en découlerait concernant Quintius ?) ; jeux de construction syntaxique (*Quintiliae* en *c.* 96 est-il génitif ou datif ? de quel droit éliminer une des deux possibilités sans même l'envisager ?) ; jeux de chiffres, et effets de couplages ou de regroupements, dont H. Dettmer a pu faire un livre entier (*Love by the Numbers*, 1997) ; anagrammes, mais voilà un mot maudit, et ce ne peut être que le hasard ou quelque démon qui aura dissimulé – en situation – le nom de César sous *c.* 80, 1 (*quare rosea*) ou *c.* 86, 2 (*recta est haec*), etc. D'ailleurs, ne fallait-il pas être fou pour s'en prendre à César ? L'A. approuve Quintilien sur ce point (cf. III, p. 80) ; ou alors il s'efforce de relativiser la violence des invectives anticésariennes en les rattachant à la mode du temps (p. ex. I, p. 276). Cela s'appelle, en langage catullien, *putare hircos*, et c'est hélas presque à chaque *carmen* que se renouvelle cette douloureuse opération. Toutefois ne faisons pas un faux procès à l'A., dans la mesure où c'est par une décision délibérée qu'il a choisi de nous livrer son commentaire tel quel et en l'état, c'est-à-dire préservé de toute interférence avec les résultats de la recherche récente. D'aucuns y verront une occasion unique de mesurer le chemin parcouru ces dernières années par la critique catullienne. Le monument que nous offre H. P. Syndikus n'en est sans doute que plus daté, mais il reste un monument qui compte, et que l'on aura toujours intérêt à visiter et revisiter. – J.-Y. MALEUVRE.

Ph. HARDIE (éd.), *The Cambridge Companion to Ovid*, Cambridge, University Press, 2002, 15 x 23, XVI + 408 p., br. US \$ 23, ISBN 0-521-77528-0.

Après le *Brill's Companion to Ovid* (Leyde, 2002), voici le *Cambridge Companion to Ovid*, dont le but est de situer l'œuvre d'Ovide dans le cadre culturel et littéraire dans lequel elle a vu le jour et d'illustrer quelques-unes des nombreuses façons dont son texte a été utilisé par des auteurs et des artistes postérieurs. Les vingt contributions sont réparties en trois sections : le contexte, les thèmes et les œuvres, la réception. Après une introduction, due à Ph. Hardie, R. Tarrant définit la place d'Ovide dans l'histoire littéraire antique, tandis que Ph. Hardie la situe dans le cadre de la littérature du Haut-Empire. Th. Habinek s'intéresse au contexte politique. A. Schiesaro, réfléchissant sur Ovide et les discours professionnels sur la science, la religion et la rhétorique, tente une réhabilitation de la rhétorique d'Ovide. Pour ouvrir la deuxième section, St. Harrison traite du changement dans la continuité dans la carrière élysiaque d'Ovide. A. Sharrock poursuit avec les élégies amoureuses à la première personne (*Amores*) et les poèmes didactiques parodiques (*Ars amatoria* et *Remedia*). F. Graf se penche sur Ovide et le mythe. St. Hinds s'intéresse à la place des paysages dans les *Métamorphoses* et à leur survie. A. Sharrock étudie Ovide et les discours de l'amour. A. Feldherr et A. Barchiesi traitent des *Métamorphoses*, C. Newlands des *Fastes*, D. F. Kennedy des *Héroïdes* et G. Williams des poésies de

l'exil : *Tristia*, *Epistulae ex Ponto* et *Ibis*. Dans la dernière partie, R. Lyne aborde Ovide en traduction anglaise, J. Dimmick Ovide au Moyen Âge, R. Lyne l'amour et l'exil après Ovide, C. Burrow Ovide à la Renaissance et D. F. Kennedy les réceptions récentes d'Ovide. Pour terminer, C. Allen fait quelques coups de sonde dans l'histoire très riche de l'influence d'Ovide dans les arts plastiques. Chaque contribution est suivie par des indications bibliographiques. Dix-huit illustrations. Chronologie jusqu'à la mort d'Ovide en 17/18. Principales dates de la réception d'Ovide, depuis Andreas Capellanus (1185) jusqu'à Ted Hughes, *Tales from Ovid* (1997). Bibliographie. Index (noms propres et notions). – Br. ROCHETTE.

Ph. HARDIE, *Ovid's Poetics of Illusion*, Cambridge, University Press, 2002, 16 x 23.5, VII + 365 p., rel. £ 45, ISBN 0-521-80087-0.

Quand un connaisseur aussi averti de la poésie augustéenne que l'est P. Hardie se propose de nous introduire aux subtilités d'Ovide, grande est naturellement notre attente, d'autant que la page de garde annonce une analyse du sujet *from the points of view of poetics and rhetoric, aesthetics, the psychology of desire, philosophy, religion and politics*. L'ouvrage est non moins ambitieux par la matière embrassée, puisqu'il touche à l'ensemble du corpus ovidien, tout en s'offrant des incursions à travers Pétrarque, la poésie anglaise et le roman moderne (chap. 10 consacré à David Malouf et Christoph Ransmayr), sans oublier un passage par le sculpteur et peintre français Jean-Léon Gérôme, dont plusieurs œuvres sont reproduites en illustration. La culture de l'A. est vaste, son érudition admirable, et l'on ne peut que saluer sa réussite sur ce point précis qu'est l'étude des procédés par lesquels Ovide arrive, ou n'arrive pas, à rendre « présente l'absence », pour reprendre une expression récurrente de l'ouvrage. Certes, l'entreprise ne va pas sans un formalisme parfois pesant, et risquerait même en définitive, sous une plume moins fine, de ravalier l'art du poète au niveau d'un illusionnisme en confondant Orphée avec Morphée (p. 282). Mais notre déception se situe ailleurs, c'est que, à tort ou à raison, le titre du livre nous avait fait attendre un examen approfondi de certain art, fort salutaire à certaines époques, de cacher sa véritable pensée sous de fausses apparences, par exemple par un système secret d'affrontement entre locuteurs (cf., *si licet*, notre *Jeux de masques dans l'épigramme latine*). Or, de cette illusion-là, l'A. apparaît ici comme la première victime, avec toutes les conséquences qui en découlent, ne serait-ce que de traiter le Perroquet d'*Amor*. II, 6 comme un simple volatile : *quid* donc, en particulier, de l'acrostiche P. V. M. des v. 33-35 ? C'est pourtant ce même P. Hardie qui, naguère encore (*CQ* 40, 1990, p. 229), évoquait si pertinemment à propos de l'*Énéide* la possibilité que celle-ci renferme en ses flancs une « anti-*Énéide* », autrement dit *the text at war with itself*. Vipsanius Agrippa appelait cela *cacozelia latens*, un sport dont le présent essai aurait sans doute gagné à montrer qu'Ovide était lui aussi un brillant adepte.

J.-Y. MALEUVRE.

W. E. WYCISLO, *Seneca's Epistolary Responsum. The De Ira as Parody* (Studien zur klassischen Philologie, 124), Bern, Peter Lang, 2001, 15 x 21, 207 p., br. EUR 33, ISBN 3-631-36213-7.

La tradition a classé le *De ira* de Sénèque parmi les dialogues philosophiques, ce que conteste W. E. Wycislo, professeur-assistant à Muncie (Indiana). Pour lui, l'œuvre est à classer parmi les lettres comme parodie de consultation juridique. Conscient des résistances qu'il va rencontrer, mais fort de ses preuves, il espère convaincre les sceptiques. Apparemment le *De ira* répond à une demande du frère du philosophe pour recevoir des conseils sur les moyens de dominer la colère. Mal vu de Caligula, exilé par Claude et suspect à Néron qui le condamnera à mort, Sénèque était bien placé pour savoir que la critique des tyrans et de leurs lois ne peut pas s'avancer à visage découvert et exige un subtil double langage facile à désavouer en cas de

suspicion. Les moralistes d'alors considéraient la colère comme une passion très pernicieuse, opposée à la maîtrise de soi prêtée aux grands Romains du passé. Sénèque répond donc à son frère sur un ton désinvolte mais sérieux imitant une réponse juridique, sans les caractéristiques des dialogues philosophiques. Les objections sont rares, courtes et anonymes, tout juste bonnes à relancer l'attention. L'intention véritable est si bien enveloppée que, jusqu'ici, tout le monde s'y est laissé prendre. Il fallait et il faut encore être une personne avertie pour déceler sous les apparences épistolaires une parodie du genre littéraire des « réponses juridiques ». En fait, il s'agirait d'une diatribe qui, à travers des digressions excessives, des anecdotes, des conseils aux juges portés à la colère, exige la suppression de toute colère chez toute personne chargée de rendre la justice et montre que la loi sur les insultes engendre les maux auxquels elle prétend remédier. Un Appendice fournit le vocabulaire légal de l'ouvrage avec sa traduction en termes juridiques et les références dans le texte. Bien documenté, cet essai fera douter ou tout au moins réfléchir les spécialistes du grand auteur cordouan.

B. C.

*Apuleius Rhetorical Works.* Translated and annotated by S. J. HARRISON, J. L. HILTON & V. J. C. HUNINK, Oxford, University Press, 14.5 x 22.5, IX + 225 p., rel. £ 40, ISBN 0-19-815292-2.

Ce livre comble une lacune : les A. se sont en effet proposé de traduire en anglais les œuvres rhétoriques d'Apulée, ce qui n'avait plus été fait depuis 1909. La traduction de l'*Apologie* est due à Vincent Hunink et celle des *Florides* à John Hilton. Ce dernier s'est également chargé de la « fausse préface » du *De Deo Socratis*, opuscule philosophique qui est lui-même traité par Stephen Harrison, l'éditeur scientifique de l'ensemble. Le texte anglais est éclairé de nombreuses notes qui explicitent passages obscurs et détails contextuels ; elles signalent également les endroits où les traducteurs s'écartent des éditions de référence. Celles-ci sont celles de V. Hunink (Amsterdam, 1997) pour l'*Apologie*, de Paul Vallette (CUF, Paris, 1971) pour les *Florides* et de Claudio Moreschini (BT, Stuttgart-Leipzig, 1991) pour le *De Deo Socratis*. Chaque texte est précédé d'une introduction rédigée par son traducteur, mis à part celle de la « fausse préface », où c'est St. Harrison qui précise, dans un état de la question d'une grande clarté, le statut de ces paragraphes controversés. Ces introductions sont destinées à mettre l'œuvre en contexte tout en traitant quelques remarques de critique textuelle. En quelques pages préliminaires, St. Harrison présente la vie et l'œuvre d'Apulée ; il y reprend dans une large mesure les informations publiées dans son livre, *Apuleius, a Latin Sophist* (Oxford, 2000). Une bibliographie, sommaire mais pratique, et un index terminent le livre. Édité par l'un des meilleurs spécialistes d'Apulée, cet ouvrage se recommande par la netteté et l'actualité de son information. — Notons que la Collection des Universités de France offre un accès aisé aux traductions françaises de ces textes – par Jean Beaujeu (Paris, 1973) pour le *De Deo Socratis* et par P. Vallette pour les *Florides* et l'*Apologie* ; cette dernière vient de connaître une réédition aux Belles Lettres dans la collection « Classiques en Poche » (Paris, 2001), avec une introduction et des notes de Jackie Pigeaud. – Fr. FOUBERT.

St. FRANGOULIDIS, *Roles and Performances in Apuleius' Metamorphoses* (Drama. Beiträge zum antiken Drama und seiner Rezeption, 16), Stuttgart - Weimar, J. B. Metzler, 2001, 15 x 21, VIII + 197 p., br., ISBN 3-476-45284-0.

Dans une bibliographie aussi abondante que diverse, cet ouvrage a sa place, malgré de modestes dimensions. Cela, en raison de sa spécificité même, qu'il doit à la volonté de son auteur, dont le but avoué est de proposer une lecture nouvelle des *Métamorphoses*. Celle-ci résulte du recours à une théorie moderne de sémantique structurale, celle de A. J. Greimas, ainsi résumée : *The syntactical arrangement of*

*narrative is based on a structure constituted by a model of interrelating actants* (p. 3). Au terme d'une simplification volontaire, les actants deviennent des acteurs remplissant des rôles (roles), définis comme leurs traits distinctifs (p. 5-7) et exécutant des représentations (performances), c'est à dire les actions entreprises (p. 7-8). L'application de cette théorie au texte d'Apulée présuppose la certitude de son unité d'ensemble, conçue comme une suite de transformations d'un même élément de base. L'A. a choisi d'appuyer son propos par une analyse limitée aux récits (à l'exception de celui de Psyché, déjà pris en compte ailleurs) inclus dans la trame du roman. Les développements spécifiquement consacrés à chacun d'eux sont regroupés en fonction d'un critère unique : l'issue des représentations et classés en cinq chapitres (*Unwittingly Successful Performances - Fatally Successful Performances - Unsuccessful Performances - Man and Animal - Successful Performances : Lucius' Spiritual Journey*). Tous reposent sur une étude précise et détaillée des textes sélectionnés, que la perspective initialement retenue exige de mener sans référence externe. Elle peut conduire à des interprétations nouvelles de passages divers ou de détails précis. Ont été, à ce propos, surtout appréciés, à la lecture, d'une part les parallèles établis (p. 54, 60) entre certains personnages secondaires et la figure centrale de Lucius d'autre part, les pages traitant des derniers épisodes précédant le retour du héros à la forme humaine (p. 147-162) ou celles qui résument son « voyage spirituel » (p. 163-176). Le postulat de l'intertextualité permet, en particulier, par les recoupements qu'il impose et la recherche de motifs récurrents, de souligner les rapports existant entre des textes en apparences disparates et, plus encore, de mettre en lumière les liens, généralement sous-estimés, voire niés, qui unissent aux autres le dernier livre. Il faut savoir gré à l'A. d'y être parvenu. La méthode, pourtant, rend toute synthèse difficile. Et le point de vue adopté laisse dans l'ombre plusieurs faces du roman : son aspect proprement littéraire, sa signification philosophique et religieuse, son insertion dans tout un contexte culturel. Nécessairement réducteur, il peut aussi, par une application universelle, devenir artificiel. D'où des analyses parfois obscures : pourquoi la qualification, justifiée, du récit (*Met.*, X, 2) comme tragédie serait-elle le signe d'un manque de contrôle sur la narration (p. 127), sinon parce qu'elle ne s'intègre pas dans la théorie qui sert de cadre ? D'où, aussi, des rapprochements contestables ou forcés. Est-il évident, par exemple, que la fête du rire relatée au second livre puisse permettre de comprendre l'intégration finale de Lucius parmi les dévots isiaques (p. 14), que le récit d'Aristomène (p. 35) ou le jugement de Paris mis en scène dans le spectacle de pantomime décrit au dixième livre préfigurent l'intervention d'Isis (p. 13,149), que Jupiter et Paris, dans le dit spectacle, interviennent dans l'action, de la même façon que la déesse, au livre suivant, et dans une « structure actancielle » identique (p. 155,165) ? Quand bien même serait-ce le cas, l'analogie n'aurait, pas plus que d'autres (ainsi celle qui rapproche deux moments de l'épisode de la mort de Thrasyleon, p. 144), ni grande portée ni grande utilité. On peut être tenté de faire les mêmes réserves sur la démarche fondatrice de l'ouvrage. Ne serait-il pas préférable d'étudier pour elle-même une œuvre singulièrement complexe et d'une richesse quasi inépuisable ? Il est juste, cependant, passant, malgré la présence d'une malencontreuse erreur sur la page même de titre, sur quelques coquilles, au total peu nombreuses, et une limitation bibliographique presque exclusive aux études les plus récentes, de reconnaître à cet ouvrage le mérite de proposer, par l'application de catégories modernes, une méthode de lecture nouvelle, pour les *Métamorphoses* d'Apulée, ou d'autres œuvres antiques. Il est possible de ne pas y adhérer. Elle existe néanmoins. - N. MÉTHY.

*Sesto Empirico. Contro gli Astrologi*, a cura di E. SPINELLI (Elenchos. Collana di testi e studi sul pensiero antico, XXXII), s.l., Bibliopolis, C.N.R., Centro di Studio del pensiero antico, 2000, 15 x 22.5, 222 p. + 4 pl., br. ITL 70.000, ISBN 88-7088-396-5.

Emidio Spinelli, philosophe de formation, à qui l'on doit déjà une édition du *Contro gli etici* de Sextus Empiricus (Naples, 1995), propose ici l'édition (basée sur l'essentiel sur celle de Mau, en 1961, pour la Teubner) et la traduction italienne du traité qui entend mettre à nu les errements de la discipline astrologique ; le tout est accompagné de notes de lecture qui ne visent pas à l'exhaustivité, mais veulent aider le lecteur à comprendre les aspects techniques de l'exposé et à souligner la spécificité de la position de Sextus Empiricus. Cette publication est le fruit d'un travail de recherche effectué en Allemagne sous l'égide de la Fondation Alexander von Humboldt, dont on ne louera jamais assez les mérites scientifiques. L'A. a naturellement soin, dans une longue et riche introduction, de contextualiser le texte qu'il publie. Il s'agit de comprendre le rôle, le statut et la place de l'astrologie dans le monde antique – Sextus Empiricus vécut aux II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s. apr. J.-C. – et le pourquoi des prises de position anti-astrologiques, avant même que les Pères de l'Église ne « règlent son compte » à cette discipline au passé lointain et prestigieux, qui implique notamment un filon oriental, plus précisément « chaldéen ». La « science du ciel » avait une méthode d'investigation spécifique – en substance l'observation des sept planètes et des influences directes qu'elles exercent sur la vie des hommes – que Sextus commence par exposer en détail (§ 5-42) pour mieux en démonter les contradictions et pour formuler ses critiques et objections (§ 43-102). Zodiaques et horoscopes sont au centre de sa contestation d'une méthode qu'il considère comme pseudo-scientifique. Sextus ne se contente toutefois pas des objections un peu grossières de ses prédécesseurs : il argumente sa position par une série de *logoi* philosophiques ou scientifiques dont l'A. fait bien ressortir toute l'originalité. Sextus entend nier l'omnipotence du *Fatum* astrologique et réaffirmer la liberté d'action de l'homme. Face au déterminisme astrologique, il manifeste un profond scepticisme qui l'engage à chercher une voie alternative dans la pratique d'une *forma raffinata di empirismo medico*. Le volume d'E. Spinelli est d'excellente qualité et fournit au lecteur tous les instruments nécessaires pour apprécier le texte de Sextus Empiricus dans toutes ses implications culturelles.

Corinne BONNET.

U. GANTZ, Chrêsis, *Die Methode der Kirchenväter im Umgang mit der antiken Kultur, Band VI: Gregor von Nyssa. Oratio consolatoria in Pulcheriam*, Basel, Schwabe & CO AG, 1999, 17 x 24, 315 p., rel. CHF 50, DEM 58, öS 450, ISBN 3-7965-1101-5.

La *chrêsis*, qui a donné son nom à la série dont cette étude fait partie, est une manière de faire spécifique des Pères de l'Église, leur permettant de trouver un équilibre dans leurs relations avec la culture païenne qui les entourait : essayer d'en faire « bon usage ». Les deux premiers volumes, rédigés par l'éditeur de la série, Christian Gnlika, expliquent en détail l'histoire, les caractéristiques et les objectifs de cette pratique. Un troisième volume, en préparation, la confrontera avec la philosophie antique pour approfondir encore la compréhension de cette méthode compliquée. Les volumes suivants en donnent quelques exemples provenant de plusieurs domaines de la littérature grecque et latine : la philosophie (vol. IV, par M. Becker), la poésie épique (vol. V, par M. Mazzega), et les sciences naturelles (vol. VII, par R. Henke). Le huitième tome, en préparation, sera consacré à la poésie lyrique. Le présent volume, le sixième de la série, veut apporter sa contribution dans le domaine de l'éloge funèbre. L'exemple choisi par l'A. est un discours du théologien grec Grégoire de Nysse (335-394), prononcé à Constantinople vers 385 à l'occasion du décès de la fille de l'empereur Théodose I<sup>er</sup>, Pulchérie. L'introduction, détaillée, nous explique de nouveau la méthode de la *chrêsis*, et nous en présente le discours choisi comme un exemple parfait. Les circonstances et la datation de l'œuvre sont examinées, ainsi que la possibilité de classer le discours dans le schéma de Ménandre. Ensuite, le texte grec, emprunté à l'édition de Spira, est présenté avec une traduction allemande. Cette oraison funèbre chrétienne conserve plusieurs caractéristiques de la *consolatio* païenne. On a toujours interprété ce phénomène comme une simple imitation de la

rhétorique antique par Grégoire. Cette étude révèle cependant combien il a en fait adapté et intégré chacun de ces éléments païens au contexte chrétien, en utilisant précisément la méthode de la *chrêsis*. Pour montrer cela, l'A., dans un commentaire détaillé et minutieux, analyse chaque partie du discours, le comparant régulièrement à d'autres oraisons funèbres, lettres de condoléances et épitaphes provenant de la tradition antique et chrétienne. – Sarah PROVÉ.

## HISTOIRE

R. MORTLEY, *The Idea of Universal History from Hellenistic Philosophy to Early Christian Historiography* (Texts and Studies in Religion, 67), Lewinston - Queenston - Lampeter, The Edwin Mellen Press, 15 x 23, 233 p., rel. US \$ 89.95.

Le chap. 1, destiné à établir l'influence d'Aristote sur les histoires universelles, comporte deux parties principales : une réfutation de l'opinion selon laquelle l'« histoire tragique » serait d'origine péripatéticienne ; une réflexion sur l'organisation adoptée par Éphore pour son histoire. Le chap. 2 s'attache au mot *praxis*, représentatif du langage historique hellénistique et auquel il associe un type d'histoire, illustrée par Théopompe, où l'accent est porté sur les actes, les vies et les coutumes. Le chap. 3 met en évidence l'existence, chez divers auteurs, de la conception selon laquelle il y aurait une culture commune aux différents peuples, ce dont on trouve une manifestation chez Diodore, qui prône une histoire assimilationniste et universelle, laissant une place aux mythes et faisant d'Héraklès le symbole d'un impérialisme culturel à l'échelle mondiale ; quant à Flavius Josèphe, il est le représentant d'une approche universaliste du judaïsme. Le chap. 4 montre comment, une fois acceptée l'idée d'une culture commune, s'impose la nécessité de déterminer le peuple qui a la primauté ; dans ce contexte, et dans une perspective chrétienne, la personnalité de Moïse joue un rôle central (cf. Hippolyte et, surtout, Clément d'Alexandrie) ; cette voie n'est cependant pas celle qu'adoptent les adeptes de la gnose, qui sont hostiles à la notion de temps et n'accordent pas la même attention à Moïse. Le chap. 5 est réservé à Eusèbe de Césarée, présenté comme arien en termes de culture chrétienne, hellénistique en termes de culture historique ; c'est avec lui que culmine une certaine tradition de l'œcuménisme qui trouve son origine chez Aristote. Cette étude brasse une matière ample selon un plan bien maîtrisé, privilégiant toutefois l'histoire des idées et ne prenant pas trop en considération les contextes historiques et politiques (l'influence de l'idéologie impériale, notamment, aurait pu être soulignée) ; alors que la bibliographie la plus récente s'attache surtout aux différentes manifestations de la proximité entre histoire et littérature (rhétorique, tragédie), elle rappelle opportunément le lien qui unit l'historiographie à la philosophie. La bibliographie s'arrête en 1992 ; un index général. – O. DEVILLERS.

G. CAJANI & D. LANZA (éd.), *L'antico degli antichi* (Letteratura classica, 23), Palermo, G. B. Palumbo, 2001, 14 x 22, 181 p., br. EUR 15.49, ISBN 88-8020-434-3.

Ce livre, dans sa première partie en tout cas, est un pendant du volume publié par C. Darbo-Peschanski, recensé p. 313, sur les modalités du temps dans le monde grec ancien. Ici l'enquête prend en compte aussi le monde romain et élargit l'investigation à la manière dont les anciens grecs et romains envisageaient leur propre passé, d'où le joli titre *L'antico degli antichi*. Mais le titre n'est certes pas le seul mérite de ce livre collectif issu d'un Colloque, qui s'est déroulé à Pavie en 1999. Diego Lanza introduit très élégamment les discussions en rappelant que le puits du passé est profond, voire insondable et que souvent plus on s'y plonge, moins on y voit clair. Comment donc les

Grecs et les Romains enregistraient-ils, pensaient-ils leur passé, leur mémoire historique : telle est l'interrogation centrale, dont on comprend l'immense portée pour nos études. Car notre propre écriture du passé grec et romain est substantiellement dépendante des témoignages des contemporains sur leur passé, récent ou lointain : bref les historiens antiques sont devenus les sources des historiens d'aujourd'hui. Mais il est bon, à cet égard, de ne pas nourrir les équivoques selon lesquelles Thucydide, grand historien s'il en est, aurait déjà travaillé comme nous, aurait été en somme « un collègue ». Entre l'histoire académique telle que nous la pratiquons et la démarche de Thucydide, il y a un monde : c'est ce que rappelle utilement Diego Lanza. Le volume comprend quatre sections : *pensare il tempo, gli antichi rivisitati, antiquiores et recentiores et memoria delle immagini*. On ne s'étonnera pas de retrouver C. Darbo-Peschanski dans ce volume, sur les catégories grecques de l'historicité, ainsi que D. Bouvier, avec une très riche enquête sur *memoria epica e memoria storica in Grecia antica* (où Homère et Platon sont les « vedettes »). Homère est encore au cœur de l'enquête linguistique de F. Bertolini, tandis que F. Gregorio s'intéresse à Aristote et au rôle de l'histoire dans les *Politiques*. Le rapport de certains auteurs aux antiques est au centre de la deuxième section : Galien pour M. Vegetti, Lucien pour G. Raina et l'auteur (Longin ?) du traité *Du Sublime* pour G. Cajani. La dialectique entre « antiques » et « modernes » est traitée dans la troisième section par E. Romano, G. Mazzoli et F. Gasti : il y est question de cette opposition à la fin de la République, de la conception de la préhistoire chez Catulle et Lucrèce, enfin des *auctoritates* invoquées par Isidore de Séville dans ses *Étymologies*, car l'invocation de l'autorité des auteurs du passé était un mode majeur d'appréhension du savoir et le restera durant tout le Moyen Âge au moins. Deux contributions forment la quatrième section sur les images, avec une intéressante étude de M. Harari sur les Pygmées en Grèce (partie intégrante d'un imaginaire anthropologique stratifié dans le temps) et celle d'E. Calandra sur un portrait de Galien lu comme un palimpseste dans lequel se superposent divers modèles iconographiques, tous porteurs d'un message idéologique assez clair. Le volume se lit avec plaisir et profit, sur un thème vraiment digne d'intérêt. Avec le volume mentionné en commençant, il constitue un dyptique peu banal que je me permets de signaler à l'attention des antiquisants. – Corinne BONNET.

R. G. KHOURY (éd.), *Urkunden und Urkundenformulare im klassischen Altertum und in den orientalischen Kulturen*. (Bibliothek der klassischen Altertumswissenschaften. NF 2, 104), Heidelberg, Universitätsverlag C. Winter, 1999, 15.5 x 23.5, 228 p., br. ATS 569, CHF 69, ISBN 3-8253-0895-2.

Ce volume est le fruit d'une collaboration scientifique et interdisciplinaire entre les Universités d'Heidelberg et de Strasbourg, ce qui explique qu'il soit dédié à la mémoire du grand savant que fut Edmond Frézouls. Dix-sept contributions abordent le thème des *Urkunden*, sources diplomatiques en somme, et du recours à des formulaires dans leur rédaction. L'originalité du volume réside sans aucun doute dans le fait qu'il couvre un arc chronologique très ample, de l'Ebla proto-dynastique du III<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. au Moyen Âge islamique. Deux contributions concernent l'Orient ancien : celle de Pettinato sur la bureaucratie éblaïte et celle de Deller sur le droit médio-assyrien du II<sup>e</sup> millénaire. Quatre contributions (Gschnitzer, Chaniotis, Jacquemin, Bommelaer) traitent ensuite du monde grec, bien entendu de la documentation épigraphique (de Delphes à Magnésie du Méandre), mais aussi de l'inévitable témoignage de Pausanias (sur les inscriptions delphiques). La contribution de Siebert sur Délos conduit vers le monde romain, puisqu'il y est question de culture bilingue. Deux études (Chauvot et David) s'attachent à la question des formulaires dans les documents latins, le *De Rebus bellicis*, l'*Epitomia rei militaris*, mais aussi les procès-verbaux des *iudicia publica* de la fin de la République. Huit contributions, enfin, envisagent le thème retenu dans le monde islamique (et byzantin pour le premier) : Diethart, Khoury, Diem, Leder, Barbot, Gilliot, Arazi et Najmabadi. Il en

ressort à l'évidence que tous les documents publics, les *Urkunden*, en raison même de leur nature intrinsèque, recourent à des formules qui évoluent avec le temps. Ces formules constituent à la fois un secours pour la connaissance historique et un obstacle à celle-ci : secours dans le cas où elles facilitent les restitutions de documents lacunaires et fournissent des points de repère chronologiques, obstacle parce qu'elles recouvrent les faits, la réalité quotidienne d'un vernis officiel qui peut dénaturer, simplifier, plier aux exigences de la bureaucratie la complexité de l'histoire vécue. – Corinne BONNET.

P. SCHÄFER, *The History of the Jews in the Greco-Roman World. The Jews of Palestine from Alexander the Great to the Arab Conquest*, London - New York, Routledge, 2003, 15.5 x 23.5, XXI + 231 p. + tabl., ISBN 0-415-30587-X.

Près de vingt ans après la publication de l'original allemand (*Geschichte der Juden in der Antike. Die Juden Palästinas von Alexander dem Grossen bis zur arabischen Eroberung*, Stuttgart, 1983 [cf. *OLZ* 82 [1987], p. 37-38]) et huit ans après sa traduction en anglais (*The History of the Jews in Antiquity*, 1995), voici une version *paperback* de cet ouvrage désormais classique, présenté sous un titre légèrement modifié. Seules, quelques corrections de forme ont été apportées. Le tableau chronologique placé en fin d'étude, qui manquait dans la traduction, a été réintroduit. L'ouvrage examine le judaïsme en Palestine depuis la conquête d'Alexandre le Grand, en 334, jusqu'à la prise de Jérusalem par les Arabes en 636. Durant cette longue période où s'est exercée tour à tour l'influence grecque, romaine puis chrétienne, le judaïsme s'est développé en s'écartant de ses origines bibliques pour prendre une forme qui influencera l'histoire européenne depuis le Moyen Âge jusqu'à aujourd'hui. Le livre, qui adopte une démarche chronologique, en dix étapes, se concentre surtout sur les aspects sociaux, économiques et religieux et envisage le statut politique des Juifs à la fois comme auteurs actifs et comme victimes passives de l'histoire. Bibliographie par chapitre. Index. – Br. ROCHETTE.

J. R. BARTLETT (éd.), *Jews in the Hellenistic and Roman Cities*, London - New York, Routledge, 2002, 16 x 24, XI+ 249 p., br. £ 50, ISBN 0-415-18638-2.

Présentés en 1997 lors d'une conférence organisée sous les auspices du *Consultative Committee for the Bible and the Ancient Near East* à l'Académie royale d'Irlande, les douze travaux réunis ici constituent une contribution à l'étude de la diaspora juive dans le monde ancien. Pour commencer, en guise d'introduction, Sean Freyne (« Studying the Jewish Diaspora in Antiquity ») s'interroge sur les raisons pour lesquelles l'étude de la diaspora juive dans l'antiquité a été négligée : la relative rareté des sources littéraires autres que celles provenant d'Égypte, l'idée que la diaspora représente une expérience pénible pour les Juifs des siècles suivants... Lester L. Grabbe (« The Hellenistic City of Jerusalem ») envisage la ville hellénistique juive par excellence, Jérusalem, et propose une relecture des deux livres des Maccabées, qui racontent l'histoire des Juifs depuis l'avènement d'Antiochus Épiphane (175 av. J.-C.) jusqu'à la mort de Simon Maccabée (134 av. J.-C.). Tessa Rajak (« Synagogue and Community in the Graeco-Roman Diaspora ») étudie la synagogue comme centre de la vie des Juifs dans la diaspora. C'est autour d'elle que s'organise la vie religieuse et judiciaire des Juifs. Lieu de lecture de la Loi, de prière et de rassemblement, l'édifice est désigné de plusieurs façons. Fearghus Ó Fearghail (« The Jews in the Hellenistic Cities of Acts ») s'intéresse à la présentation des Juifs dans les cités hellénistiques telle que la fait Luc dans les *Actes*, à leur attitude face à la prédication des Apôtres du Christ, spécialement à celle de Paul, et à leur relation avec les non Juifs dans ces cités. Anne Fitzpatrick-McKinley (« Synagogue Communities in the Graeco-Roman Cities ») montre que les Juifs ont tenté de maintenir leur identité en se groupant autour

de la synagogue, une institution qui, dans sa forme et sa fonction, emprunte beaucoup aux institutions de la cité gréco-romaine. Si la synagogue a été modelée sur la πόλις gréco-romaine, les Juifs semblent s'être abstenus de la participation aux cultes des dieux grecs et romains des cités. En outre, l'impôt payé au Temple et le pèlerinage à Jérusalem firent que cette ville demeura un point central pour tous les Juifs, malgré la variété des identités locales que l'on perçoit clairement dans l'architecture des synagogues. Brian McGing (« Population and Proselytism : How many Jews were there in the ancient World ? ») tente de rétablir la vérité sur un sujet qui a donné lieu à des estimations exagérées par le passé : l'importance de la population juive dans le monde ancien. Sacha Stern (« Jewish Calendar reckoning in the Graeco-Roman cities ») s'intéresse au calendrier juif, non pour présenter une analyse détaillée des vestiges de calendriers juifs ou une étude sur leur exactitude. Le calendrier juif est étudié comme élément contribuant à la distinction des Juifs dans le monde gréco-romain. John Dillon (« The Essenes in Greek Sources : some Reflections ») aborde un sujet délicat : la secte des Esséniens vue par les sources grecques, à savoir Philon et Josèphe. Après avoir étudié l'arrière-plan personnel de ces deux auteurs qui aurait pu avoir une influence sur leur objectivité, l'A. considère les différents aspects de leur récit pour établir les divergences entre eux et les différences entre leurs récits et les documents de Qumran. John Barclay (« Apologetics in the Jewish Diaspora ») étudie le problème de l'apologétique juive. Jonathan Dyck (« Philo, Alexandria and Empire : the Politics of allegorical Interpretation ») réfléchit sur la façon dont l'interprétation allégorique telle que la pratique Philon est imbriquée dans la politique culturelle d'Alexandrie d'une part et dans la politique impériale de Rome de l'autre. Gideon Bohak (« Ethnic Continuity in the Jewish Diaspora in Antiquity ») montre, en prenant surtout comme exemple les Juifs de la *chora* égyptienne, que la continuité ethnique dans la diaspora ne doit pas être considérée comme allant de soi et que, dans certains cas, elle est l'exception, non la règle. Un appendice présente un tableau chronologique des individus identifiés comme Juifs dans les papyrus et les inscriptions de l'époque ptolémaïque (330-30 av. J.-C.). À ce sujet, il faudrait tenir compte de l'étude de M. H. WILLIAMS, « The Meaning and Function of Ioudaios in Graeco-Roman Inscriptions », *ZPE* 116 (1997), p. 249-262, qui montre que Ἰουδαῖος n'est pas utilisé comme nom de personne, mais pour désigner des gens qui sont nés Juifs ou qui sont passés au judaïsme. Selon le contexte socio-culturel, le concept a servi comme signe d'intégration ou, au contraire, comme moyen de séparation. Pour finir, Eric M. Meyers (« Aspects of everyday Life in Roman Palestine with special Reference to private Domiciles and ritual Baths ») présente des aspects de la vie quotidienne juive en Palestine romaine. Dix-sept figures dans le texte. Bibliographie. Index général. – Ce recueil, qui pose des questions fondamentales à propos de la diaspora juive dans le monde méditerranéen (identité sociale, vie quotidienne, pratique religieuse, importance de la population juive...), pourra être mis en relation avec l'ouvrage d'E. S. GRUEN, *Diaspora. Jews amidst Greeks and Romans*, Princeton, 2002. – Br. ROCHETTE.

E. BALTRUSCH, *Die Juden und das Römische Reich. Geschichte einer konfliktreichen Beziehung*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2002, 14,5 x 22, 223 p., rel. EUR 34,90, ISBN 3-534-15585-8.

On est frappé par le nombre et l'intensité des conflits qui ont mis aux prises les Romains et les Juifs au cours du I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C. En moins de cent ans, quatre crises ou révoltes majeures ont éclaté entre les deux peuples : la crise à Alexandrie à l'époque de Caligula (38), la guerre juive sous le règne de Néron (66-70), la révolte de la Diaspora juive au temps de Trajan (115-117) et la révolte de Bar-Kochba sous Hadrien (132-135). Il ne manque pas d'explications pour comprendre la genèse de ces conflits, mais, le plus souvent, on a considéré chaque crise pour elle-même en recherchant les causes de façon isolée. Dans cet ouvrage, ces conflits sont replacés dans un cadre chronologique très large remontant jusqu'à la fin du VIII<sup>e</sup> s. av. J.-C., au moment où se sont développées les bases de la religion juive. L'enquête est articulée

autour de six questions : (1) le développement de la religion juive comme phénomène politique du VIII<sup>e</sup> au IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. ; (2) les « lois ancestrales » juives et l'hellénisme ; (3) la République romaine comme puissance mondiale ; (4) les Juifs comme « alliés et amis » dans l'avant-cour de l'Empire romain entre 164 et 63 av. J.-C. ; (5) les lois de tolérance en relation avec la Rome républicaine et la Diaspora juive ; (6) l'établissement de la domination romaine sur la Judée et les causes de son échec (63-55 av. J.-C.). La recherche débouche sur deux conclusions. D'abord, la religion juive fut, dès le début, un phénomène politique. Son développement est moins une « affaire interne » des Juifs que le moyen pour eux de garantir et de rendre légitimes leur autonomie et leur autodétermination à une époque de menace venant de l'extérieur et de domination étrangère. Ensuite, la politique de domination menée par les Romains, malgré la liberté religieuse, mettait précisément en question le caractère politique de la religion juive. La politique romaine dépassait même celle qui avait été menée à l'époque hellénistique en ce qui concerne la dévalorisation de la religion pour son facteur politique. La conséquence fut que les conflits entre Rome et les Juifs dépassèrent la mesure connue jusque-là. Bibliographie. *Index nominum et rerum*. La pagination donnée dans le sommaire est en partie erronée. - Br. ROCHETTE.

H. J. NISSEN, *Geschichte Altvorderasiens* (Oldenbourg Grundriss der Geschichte, 25), München, R. Oldenbourg, 1999, 15.5 x 23.5, XVIII + 276 p., br. DEM 38, ISBN 3 486 56373 4.

Le but assigné à ce livre est, certes, louable et tracer l'histoire de l'Asie antérieure ancienne en cent soixante-dix-huit pages (le reste de l'ouvrage étant réservé essentiellement à de la bibliographie), même à l'aide d'un texte serré, constitue un défi relevé en grande partie avec brio par H. J. Nissen, professeur à l'Université de Berlin. Mais traiter d'un sujet aussi vaste, dans lequel les découvertes sont incessantes et les corrections constantes, en un nombre de pages réduit contient un piège, à savoir le passage sous silence de faits souvent importants. En effet, du point de vue historique la qualité du texte présenté dans l'ouvrage est affaiblie par les omissions et les raccourcis malheureux, en particulier dans le monde syro-anatolien. Ainsi, nulle part, il n'est question des Louvites, peuple cousin des Hittites, dont la mise en place constitue un des faits majeurs de l'histoire du Proche-Orient ancien et de la recherche récente. Peut-on réduire l'histoire d'un souverain hittite aussi important que Muršili II à deux lignes? Nulle part il n'est question de l'écriture hiéroglyphique hittite dont les témoignages s'étalent du XVI<sup>e</sup> s. av. J.-C. jusqu'au début du VII<sup>e</sup> s. av. J.-C. à travers tout le monde syro-anatolien. De même, la ville d'Emar, foyer culturel important, mérite mieux qu'une simple mention à la p. 76. Des lacunes semblables se constatent dans la bibliographie, bien que celle-ci soit abondante. Il n'existe aucune trace des travaux importants publiés dans les collections *Studi Micenei ed Egeo-anatolici*, *Studien zu den Bogazköy-Texten*, *Hethitica*, dans les revues telles que *Anatolian Studies*, *Le Muséon*, *Revue hittite et asiatique*. On s'étonnera, à juste titre, de voir ignorés des spécialistes de réputation mondiale tels que F. Imparati, E. Laroche, E. Neu, ou J. Puhvel et bien d'autres ; comment parler des Hourrites sans évoquer précisément les travaux décisifs des regrettés collègues E. Laroche et E. Neu ? De même, il est dommage de ne trouver aucune mention du dictionnaire étymologique de J. PUHVEL, *Hittite Etymological Dictionary*, 5 vol. (A-L) parus à ce jour. Ce livre, aux qualités indéniables, laisse cependant un goût d'insatisfaction, et les utilisateurs, en particulier les étudiants, doivent faire preuve de circonspection et veiller à élargir leur information. - R. LEBRUN.

R. G. HOYLAND, *Arabia and the Arabs from the Bronze Age to the coming of Islam*, London - New York, Routledge, 2001, 14 x 21.5, XII + 324 p., br., ISBN 0-415-19535-7.

D'entrée de jeu R. Hoyland nous avertit qu'il est difficile d'écrire une histoire de l'Arabie préislamique par suite de la pauvreté des sources. Deux historiens l'ont tenté en 1937 et 1963, mais ils sont dépassés à cause des récentes découvertes. Des sources écrites datent de notre premier millénaire mais sont rares ou bien peu objectives dans le cas des écrivains musulmans qui n'aiment guère revenir sur ce passé. Ce livre remonte autant que possible à l'époque préhistorique et limite la péninsule arabique au Sinaï, au désert de Syrie et à l'Euphrate, avec une étendue équivalente à celle de l'Europe. De -8000 à -4000 l'Arabie était bien arrosée et un pays riche. On en trouve des traces dans les terrains devenus secs : plantes, animaux, sites préhistoriques, dessins rupestres. La sécheresse s'abat ensuite sur le N. et le centre, moins à l'E. et au S. Au troisième millénaire des contacts commerciaux avec la Mésopotamie font apparaître deux cultures différentes dans l'E. et le S.E. On exporte du cuivre et divers minerais, on trouve des élevages d'animaux, des manufactures d'objets en métal et en pierre. Au premier millénaire apparaissent enfin des traces écrites et notre histoire commence vraiment là. Les trois premiers chapitres présentent une ébauche d'histoire à partir de -2500 pour l'E. et de -900 pour le N. et le S. jusqu'à Mahomet. Hoyland divise chaque région en périodes : âge du bronze pour le seul E. (-3200 à -1300), âge du fer (-1300 à -330), période sassanide/byzantine (-240 à 630 apr. J.-C.), ou la période gréco-romaine pour le S. et le N. (-330 à 240 apr. J.-C.) avant la période byzantine/sassanide. Les cinq chapitres suivants procèdent par thèmes à cause de l'interaction des cultures et des échanges, et soulignent les similitudes et les différences entre régions au sujet de l'économie, la société, la religion, l'art et la littérature. Le neuvième chapitre traite enfin du peuple devenu le plus fameux, les Arabes et sa domination progressive sur les autres peuples jusqu'à les arabiser. L'A. fait remarquer que ce pouvoir d'assimilation continue dans l'islam qui impose la langue arabe et au moins une visite à la Mecque pour tous les croyants. Ayant bien conscience de présenter une synthèse fort subjective avec les maigres données dont il dispose, Hoyland a le souci de citer beaucoup de ses sources et de fournir pas mal d'illustrations pour que chacun puisse se faire sa petite idée sur l'histoire de ce pays immense. Pour l'avenir, on attend de réels progrès car l'Arabie ouvre de plus en plus son territoire aux chercheurs et archéologues. Tel quel, ce petit livre d'histoire offre un excellent point de départ pour les futurs historiens. La bibliographie est classée selon les matières des chapitres pour faciliter des recherches sur des points particuliers. – B. CLAROT, s. j.

S. HORNBLLOWER, *The Greek World 479-323 BC. Third edition* (Routledge History of the Ancient World), London - New York, Routledge, 2002, 15.5 x 23.5, XIX + 396 p., br. £ 15.99, ISBN 0-415-15344-1.

That this work should now have reached its third edition is a testimony to its utility as a textbook. A number of alterations have been made since the previous edition. Perhaps the most interesting of these is a chapter on Argos. I say interesting for two reasons. Firstly, it paints for us a picture of a city which the student, understandably, might be tempted to overlook. It is interesting, too, because it illustrates the limitations of such an exercise. Paucity of information means that the treatment of places such as Argos must, essentially, be sketches. For better or worse the history of Greece must remain the history of the better documented states. In his preface the author remarks that one of his aims is to give a clear account of the fourth century. Having used the book over a number of years I can testify he succeeds admirably. Students are often dazzled by the false glitter of the fifth century and the fourth can, in consequence, seem a bewildering jumble. But what appears in some presentations as confusion is set forth by Hornblower as clear and coherent. In one area there is no change where change might be desirable. Hornblower seems infatuated with the bracket and scarcely a page passes without one of the things appearing. Some of us, at least, would wish for a little judicious pruning. It has also been noted that this book,

in 1983, inaugurated a series edited by Fergus Millar. To date this series has not been completed. – A. KEAVENEY.

Zofia H. ARCHIBALD, J. DAVIES, V. GABRIELSEN & G. J. OLIVER (éd.), *Hellenistic Economies*, London - New York, Routledge, 2001, 14.5 x 22, XVI + 400 p., rel., ISBN 0-415-23466-2.

Les treize contributions réunies dans ce volume sont issues d'un colloque tenu à Liverpool en 1998. Il est heureux et révélateur que leur titre général soit formulé au pluriel, car « l'économie hellénistique » se composait en réalité, comme on le voit en filigrane tout au long du livre, d'activités multiformes qui se situaient à différents niveaux : les unes à grande échelle en liaison avec les pouvoirs des rois, d'autres dans les cadres plus restreints des temples et des sanctuaires, d'autres encore dans les communautés traditionnelles du Proche-Orient et de l'Égypte, d'autres enfin dans le monde des cités grecques, anciennes et nouvelles. Saisir la diversité de ces activités, leurs évolutions et leurs interactions était le but de la rencontre, comme Z. Archibald l'indique en introduction. Il semble même que les organisateurs aient voulu franchir une nouvelle étape par rapport aux ouvrages fondamentaux de M. Rostovtzeff et de M. I. Finley, auxquels ils se réfèrent constamment. Cette ambition apparaît surtout dans le premier chapitre, riche et stimulant, de J. K. Davies. Sous le titre « Hellenistic economies in the post-Finley era », celui-ci présente tout un programme, qui prend tour à tour la forme d'un bilan, de questions, de mises en garde et de pistes de recherche. En fait, comme on sait, Finley ne s'est jamais intéressé à la période hellénistique pour elle-même et c'est la somme de Rostovtzeff qui constitue le véritable défi. On le constate encore dans les pages de conclusion (chapitre 13) de Z. Archibald qui, en dépit de son titre (« Away from Rostovtzeff »), analyse surtout l'apport et la méthode du grand savant. Or la documentation s'est considérablement enrichie depuis plus d'un demi-siècle dans de nombreux domaines et n'est encore que partiellement explorée. Refaire Rostovtzeff aujourd'hui, entreprise gigantesque, est-il seulement possible ? Les onze articles qui forment le cœur du volume ne permettent guère d'y croire, malgré les évidentes qualités de beaucoup d'entre eux, car la plupart étudient des questions précises. En voici un aperçu. Deux articles seulement abordent des questions relativement générales : tandis que M. Aperghis (chapitre 2) tente de saisir certaines interactions de l'économie séleucide en Mésopotamie en confrontant des chiffres, très hypothétiques en vérité, concernant la population, la production, la taxation et le monnayage, K. Bringmann (chapitre 7) s'intéresse lui aussi aux activités royales en rappelant que les dons et les subventions des rois aux cités grecques servaient souvent à financer des constructions publiques et se faisaient fréquemment en nature (grain et bois notamment). Trois articles proposent des études de cas : V. Gabrielsen (chapitre 8) explique de manière neuve et stimulante le rôle politique, social et économique des multiples associations rhodiennes : celles-ci servaient de moyen d'intégration pour de nombreux étrangers, de source de main-d'œuvre pour la flotte et d'outil de patronage pour des citoyens nantis, qui en étaient souvent les fondateurs ; D. Gibbins (chapitre 10) analyse avec beaucoup de soin les naufrages de navires en Méditerranée et montre les enseignements qu'on peut en tirer concernant la production et le commerce ; K. Panagopoulou (chapitre 11), partant de l'analyse de tétradrachmes émis sous Antigonos Gonatas, esquisse les traits de la politique monétaire des rois de Macédoine. Toutes les autres contributions proposent des études régionales : sur la ville de Maresha en Israël, bien connue par l'archéologie (A. Kloner, chapitre 3), sur la région de Rhamonte en Attique et ses problèmes d'approvisionnement en grain au temps de la guerre de Chrémonidès, essentiellement à partir du décret pour le stratège Épicharès (G. Oliver, chapitre 4), sur l'Asie Mineure occidentale et les problèmes de son découpage régional (Z. Archibald, chapitre 9), sur des régions plus excentriques comme Rome (J. Paterson, chapitre 12) et le sud-est de l'Espagne avec le commerce du sel (B. Lowe, chapitre 6) et même sur l'Arabie, vaste pays qui n'avait avec le monde hellénistique que des liens assez

lointains (K. Kitchen, chapitre 5). On voit que les regroupements que j'effectue ici ne sont pas ceux du volume. J'avoue en effet n'avoir pas découvert la logique qui a guidé les éditeurs dans la distribution de l'ensemble. Certes plusieurs titres et regroupements me paraissent adéquats : le premier (« Setting the scene », avec l'introduction de Z. Archibald et les réflexions de J. K. Davies), le troisième (« Geographies and place : regional economies », avec les études sur Rhamnonte, l'Arabie et l'Espagne) et le quatrième (« Economic relationships », avec les enquêtes sur les dons royaux, les associations de Rhodes et l'Asie Mineure), encore que les deux derniers titres auraient pu convenir aux autres études. Mais je me demande ce que signifient *Structures* pour regrouper les analyses sur la Mésopotamie séleucide et le site de Maresha, *Movements and markers* pour coiffer les enquêtes sur les naufrages et le monnayage antigonide et *Destinations* pour introduire à la fois le cas de Rome et les réflexions terminales de Z. Archibald sur Rostovtzeff. Il semble que les éditeurs, eux-mêmes dérouteés par la disparité des contributions, aient eu de la difficulté à les ordonner. Celles-ci, on l'a constaté, m'ont paru de qualité inégale, mais tout lecteur pourra sans doute y trouver son bien. Chacune est accompagnée d'une bibliographie. Soulignons que le volume est présenté avec le plus grand soin. Il est pourvu de nombreux tableaux, figures et cartes et se termine par un index des sources et un index général. – L. MIGEOTTE.

F. PRAYON & W. RÖLLIG (éd.), *Akten des Kolloquiums zum Thema « Der Orient und Etrurien ». Zum Phänomen des « Orientalisierens » im westlichen Mittelmeerraum* (10.-6. Jh. v. Chr.). Tübingen, 12.-13. Juni 1997 (Istituto Nazionale di Studi Etruschi ed Italici. Biblioteca di « Studi Etruschi », 35), Pisa - Roma, Istituti Editoriali e Poligrafici Internazionali, 2000, 19 x 27,5, 331 p., br. ITL, ISBN 88-8147-213-9.

La prestigieuse *Biblioteca di studi etruschi* propose ici un gros volume sur le phénomène de l'interaction entre Orient et monde étrusque, donc sur le phénomène de l'orientalisant en Méditerranée occidentale entre le X<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> s. av. J.-C. Il s'agit des *Actes* d'un colloque organisé à Tübingen en 1997 à l'initiative de l'étruscologue Prayon et de l'orientaliste Röllig, auquel participèrent les meilleurs spécialistes de ces questions. Les principaux aspects de la problématique sont regroupés en quatre sections : « A. Geschichte und Handel », avec des contributions de Frey, Briquel, De Simone, Mathäus, Höckmann, Gran-Aymerich ; « B. Kunst und Handwerk », avec des études de Prayon, Gauer, von Hase, Camporeale, Simon, Bubenheimer, Geppert et Gaultier ; « C. Gesellschaft und Selbstdarstellung », avec des textes de Naso, Ridgway, Caruso, Maggiani, Weber-Lehmann, Aigner-Foresti, Bonghi-Jovino ; « D. Mythologie und Religion », avec des communications de Röllig, Marchesini, Krauskopf et Niemeyer, vingt-cinq contributions donc, de très haut niveau, pour un thème qui tourne autour des questions d'acculturation et des dynamiques de contact au sein de la Méditerranée. Il y est logiquement question des deux pôles principaux, Étrurie et Proche-Orient, mais aussi d'une série de peuples et de régions impliqués dans ces échanges économiques (portant sur les matières premières et sur les produits finis de l'artisanat de luxe) et culturels à la fois, donc par exemple les Pélasges, Chypre, la Sardaigne, la Campanie. On voit se dessiner un cadre articulé, mais évidemment partiel d'échanges de produits, de modèles, de techniques, de savoirs, d'images, de pratiques rituelles, d'idéologies (en rapport notamment avec la royauté et son appareil rituel et cérémoniel) entre l'aire étrusque et un Proche-Orient essentiellement phénicien et araméen qui fréquente régulièrement les côtes tyrrhéniennes. Le volume est richement illustré et élégamment réalisé, mais au-delà de la forme, c'est bien le contenu qui mérite toute notre attention dans la mesure où les occasions de dialogue entre orientalistes et « occidentalistes » sont encore trop rares. Dans le même filon, on signalera le volume paru l'année passée à Rome sur *La questione delle influenze orientali sulla religione greca* qui montre, avec celui-ci, à quel point, si l'on laisse de côté les excès opposés du miracle grec et de la phénicomanie, l'interaction

culturelle entre Orient et Occident a été profonde, constante et complexe, et a suscité une série de phénomènes d'adaptation et de résémentation extrêmement intéressants. L'Orient, en effet, propose des modèles, souvent prestigieux (la royauté est censée descendre du ciel directement en Mésopotamie) que les aristocraties étrusques adoptent volontiers, comme « marqueurs » d'un statut social élevé, mais qu'ils repensent nécessairement et remodelent en fonction de leurs propres exigences et de la convergence d'influences grecques qui laissent aussi une marque très profonde dans leur culture. Un volume incontournable sur une question essentielle. – Corinne BONNET.

G. M. FACCHETTI, *Frammenti di diritto privato etrusco* (Biblioteca dell' « Archivum Romanicum », Serie II : Linguistica, 50), Firenze, L. S. Olschki, 2000, 17 x 24, 114 p., br. ITL 39.000, ISBN 88-222-4922-4.

Il volume raccoglie quattro documenti epigrafici etruschi, il cui contenuto è riconducibile ad un contesto giuridico di ambito privato, disposti in ordine di lunghezza : il Cippo di Perugia, la Tavola di Cortona, la lamina bronzea di Tarquinia e la lamina plumbea di Pech Maho. A tali documenti corrispondono altrettanti capitoli che, con una presentazione ed una conclusione, esauriscono l'intera monografia. All'interno di ciascun capitolo il contenuto è scandito dalle sezioni e dalle clausole che l'autore riconosce entro ciascuno dei testi ; di queste è riportata la trascrizione sotto forma di *editio minor* (in tondo le lettere incerte, tra parentesi quadre le integrazioni) ed un'ipotesi di traduzione con relativo commento linguistico. L'autore si propone infatti di fornire l'interpretazione dei testi, ricavando informazioni sulla tradizione alla quale essi sono conformati, alla luce del confronto con i sistemi giuridici meglio noti del mondo greco e soprattutto romano. Per questo scopo egli si avvale di un'incrollabile fede nel metodo bilinguistico, arrivando a confrontare fra loro numerose formule di rito ed interi passi giuridici, con risultati a volte molto interessanti, ma perlopiù non verificabili sul piano combinatorio. Riguardo alla lettura dei testi G.F. si affida perlopiù agli autori che lo hanno preceduto nella loro edizione, mentre ciò che più lo impegna è la distinzione delle clausole e l'isolamento delle singole frasi e dei nuclei concettuali utili all'interpretazione. Per quasi tutte le unità o i gruppi lessicali è proposta una traduzione, spesso con riconosciuta incertezza, ma comunque da considerare con molta cautela (senz'altro da accogliere, però, p.es. l'identificazione di *zi-*, « diritto, *ius* », da cui *zilaq* < *zi-il-aq*, p. 28). La novità ed utilità dell'opera di G.F. sta soprattutto nell'aver messo a disposizione degli storici e linguisti etruscologi la sua competenza sul diritto romano (riguardo alla quale chi scrive non esprime un giudizio) ed un'ampia raccolta di possibili confronti tra i testi giuridici latini, o occasionalmente greci, ed i brani più o meno frammentari dell'epigrafia etrusca riferibili a contratti, disposizioni, compromessi : insomma a elementi di quel « diritto privato etrusco » che dobbiamo immaginare fortemente permeato di riferimenti alla *disciplina* rivelata per intervento divino. Dal punto di vista editoriale si sente la mancanza di un indice lessicale e forse di uno analitico per argomenti. – D. MARAS.

J.-P. MARTIN, A. CHAUVOT & Mireille CÉBEILLAC-GERVASONI, *Histoire Romaine* (U Histoire), Paris, Armand Colin, 2001, 16 x 24, 464 p., br., ISBN 2-200-25228-5.

L'évolution rapide de la recherche en histoire romaine rend nécessaire la publication de synthèses qui rendent compte des progrès et de la perception neuve des faits. C'est le but poursuivi par les trois auteurs de cette *Histoire romaine*, destinée aux étudiants des deux premiers cycles, qui devrait remplacer le *Précis d'histoire romaine* de Marcel Bordet (Paris, 1969). Conscients de l'impossibilité de traiter une matière aussi vaste en un seul livre, les A. ont concentré leur attention sur un choix d'événements, de faits politiques, sociaux, économiques et culturels, afin de cerner les

pensées qui ont guidé les Romains, de saisir leur mentalité et de comprendre les réalités spécifiques de Rome. L'histoire de Rome est en effet unique : une cité parmi d'autres qui, peu à peu, réussit à vaincre les difficultés pour parvenir à dominer le bassin méditerranéen pendant plusieurs siècles. Cet itinéraire complexe et fécond est retracé en trois étapes. Mireille Cébeillac-Gervasoni s'est chargée de *La royauté et la République*, des origines à 31 : la Rome royale, l'avènement de la République et le V<sup>e</sup> s. jusqu'à la prise de Véies (396), de la prise de Véies à la fin de la première guerre punique (391-241), des lendemains de la première guerre punique à la prise de Numance (241-133), la fin de la République (133-31). Jean-Pierre Martin traite du *Haut-Empire*, d'abord d'Auguste à Sévère Alexandre (27 av. J.-C. – 235 apr. J.-C.), puis la grande crise de l'Empire (235-284). Alain Chauvot, enfin, étudie *L'Antiquité tardive*, c'est-à-dire les IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> s. en Occident et en Orient. Même si le mode de présentation et le style peuvent paraître dissemblables, chaque auteure a eu soin de présenter les faits selon un schéma identique en mentionnant les sources, tant anciennes que modernes. Des cadres mettent en exergue des aspects importants. Chaque partie se termine par une bibliographie. Après une bibliographie générale, une table des matières détaillée conclut l'ouvrage. Il n'y a malheureusement pas d'index, qui eût facilité la consultation. – Br. ROCHETTE.

C. BRIAND-PONSART & F. HURLET, *L'Empire romain d'Auguste à Domitien (31 av. J.-C. - 96 ap. J.-C.)* (Campus Histoire), Paris, Armand Colin, 2001, 15 x 22, 192 p., br. FRF 89, ISBN 2-200-25259-5.

Cet excellent manuel universitaire, concis, allant à l'essentiel, riche en résumés, remplace le manuel de P. Petit datant de 1968. Il intègre les progrès de la recherche et une nouvelle bibliographie sélectionnée. Il suppose connus les grands événements de cette période (-31 à 96). L'ouvrage est centré sur l'évolution du régime impérial et sur le gouvernement des Provinces : administration, cités, économie et religions. Auguste fit prudemment évoluer le gouvernement vers l'Empire en associant peu à peu sa famille au pouvoir et créa un type de gouvernement qui, malgré de terribles secousses, dura quatre siècles. La *Pax romana* et un semblant de gouvernement attachèrent beaucoup de personnes à l'État. Les cités provinciales prirent de l'importance et gagnèrent une certaine autonomie politique. L'activité économique s'accrut, avec une meilleure gestion et des progrès techniques. Auguste restaura la religion civique et la compléta par le culte impérial pour renforcer le loyalisme envers Rome et l'Empereur. De l'Orient arrivèrent des cultes nouveaux sans qu'il y eût incompatibilité avec les dieux de la cité, sauf pour le judaïsme et le christianisme monothéistes. – B.C.

Agnès BÉRANGER-BADEL, *Rome, ville et capitale. De César à la fin des Antonins* (Crescendo, 26), Paris, Hachette, 2001, 15 x 21, 191 p., br., ISBN 2-01-145508-1.

Principalement destiné aux étudiants qui préparent les concours de l'Éducation Nationale, ce manuel est un outil d'entraînement aux différentes épreuves, écrites et orales, du CAPES et de l'Agrégation (dissertation, commentaire de texte ou de documents, leçon). Après une introduction où sont rappelés les principes généraux d'une préparation méthodique, nous trouvons neuf chapitres, successivement consacrés à l'espace urbain, à la population, à l'approvisionnement, à la structuration du pouvoir, à la vie politique, à l'organisation sociale, à la vie quotidienne, à l'économie et à la vie intellectuelle. Autant de thèmes qui permettent de faire le tour des principaux aspects de cette mégapole de plus de 800.000 habitants. Chacun de ces chapitres commence par un memento et, outre des plans détaillés, comprend des cartes ainsi que des encadrés méthodologiques et bibliographiques. Un index des noms cités et un autre, des lieux cités, couronnent utilement le tout. – J. BOULOGNE.

R. ALSTON, *Aspects of Roman History AD 14-117*, Londres - New York, Routledge, 1998, 14 x 21.5, XX + 342 p., br.

Richard Alston ouvre sa préface par ces mots : *This book has been written very quickly and with very modest aims*. D'emblée, le lecteur est averti qu'il s'agit d'un ouvrage sans prétentions : accessible à un large public, il s'adresse tout spécialement aux étudiants n'ayant pas une longue expérience de l'étude de l'histoire ancienne. Les notes infra-paginales sont par conséquent quasi absentes et la bibliographie, sélective, comporte exclusivement des titres en langue anglaise. Les limites chronologiques du sujet sont clairement définies : depuis la mort d'Auguste et l'accession à l'empire de Tibère (14 apr. J.-C.) jusqu'à la mort de Trajan (117 apr. J.-C.). Dans son introduction, l'A. avertit les étudiants qui consulteront son livre de ce que celui-ci n'a pas été conçu comme un récit linéaire mais requiert de la part du lecteur qu'il saute constamment d'un chapitre à l'autre, démarche dans laquelle il sera aidé par un système de renvois. Une première partie, qui envisage les principaux faits politiques et militaires de la période traitée, est conçue selon un plan chronologique, chaque chapitre correspondant au règne d'un ou plusieurs empereurs. Les événements marquants de l'époque julio-claudienne et des années 69-70 sont résumés dans des tableaux chronologiques fort utiles. On comprend mal pourquoi de tels outils sont absents pour la période allant de Vespasien à Trajan. La deuxième partie de l'ouvrage est quant à elle thématique : chacun de ses chapitres traite d'un sujet -la société (les ordres, les esclaves, le clientélisme), l'économie, l'administration (rôles respectifs de l'empereur et de sa Maison, des sénateurs et des chevaliers, les provinces), l'armée et la stratégie militaire, les femmes, la culture (romanisation et hellénisation dans les provinces), la religion (le culte impérial, christianisme et paganisme) - à travers l'ensemble de la période envisagée. Outre qu'elle donne un aperçu de la période augustéenne et s'attache à expliquer le passage de la « constitution » républicaine au régime impérial, l'introduction présente en une dizaine de pages - et c'est sans doute là un des apports intéressants du livre - les « problèmes et méthodes » relatifs aux sources anciennes disponibles pour l'étude de l'époque en question : sources littéraires (historiens, biographes, poètes, romanciers, épistoliers...), à l'égard desquelles Richard Alston adopte une attitude relativement optimiste et refuse de s'enfermer dans l'hypercritique ; mais également sources « documentaires » (papyri, inscriptions), que l'A. se garde au contraire d'idéaliser et dont il souligne les lacunes et imperfections. Intelligemment conçu et d'un usage pratique, le livre de Richard Alston, qui est *lecturer in Roman History at Royal Holloway, University of London*, s'ouvre par une série de cartes et plans et se clôture par un index des noms propres et des sujets traités. - Odile DE BRUYN.

H. MOURITSEN, *Plebs and Politics in the Late Roman Republic*, Cambridge, University Press, 2001, 16 x 23.5, VI + 164 p., rel. £ 37.50, ISBN 0-521-79100-6.

I problemi che l'evoluzione politica pone alle società contemporanee si riflettono nel rinnovato interesse per le forme costituzionali antiche. Roma è tornata improvvisamente al centro del dibattito in virtù di una serie di saggi di Fergus Millar e, infine, di un libro di sintesi, *The Crowd in Rome in the Late Republic* (Ann Arbor 1988 ; cfr. anche A. Jakobson, *Elections and Electioneering in Rome. A Study in the Political System of the Late Republic*, Stuttgart 1999). Secondo lo storico inglese in età repubblicana ci fu a Roma una piena partecipazione del popolo, che aveva la possibilità di opporsi al volere del senato, cosa che rende legittimo parlare della sua costituzione come pienamente democratica. Il libro di Mouritsen, se da una parte si può considerare una risposta alle tesi di Millar, dall'altra, come altri usciti in questi ultimi anni, rappresenta un tentativo di riflettere su come le realtà economiche e le relazioni sociali condizionassero i rapporti politici (cfr. *Die Demokratie in Rom? Die Rolle des Volkes in der Politik der römischen Politik*, hrsg. v. M. Jehne, Stuttgart, 1995, A. Marcone,

*Democrazie antiche*, Roma 2002). A un'introduzione dedicata al rapporto tra ideologia e prassi nella vita politica romana seguono quattro capitoli espositivi in cui, come è comprensibile, lo spazio maggiore è dedicato alle assemblee legislative e alle elezioni (meritano di essere segnalate le pagine 120-121 sulla campagna elettorale di Cicerone e le osservazioni su quanto si dice nell'*ep. I, 1,2 ad Att.* a proposito dell'importanza della Gallia Cisalpina nel gioco elettorale). Un capitolo è specificamente dedicato alla *contio*, la peculiare assemblea che recentemente ha attirato l'attenzione degli studiosi (cfr. F. Pina Polo, *Contra arma verbis. Der Redner vor dem Volk in der späten römischen Republik*, Stuttgart 1996). Poiché era l'occasione in cui il popolo poteva essere interpellato prima del voto nelle assemblee è qui allora che, secondo Millar, il « deficit » di democrazia esistente nel sistema politico romano sarebbe stato recuperato. Mouritsen, in un'analisi convincente anche sotto il profilo politologico, dimostra come in realtà si trattasse di manifestazioni organizzate in modo unilaterale, fatte passare per un'assemblea del popolo romano. In generale (p. 52-53) le *contiones* appaiono più vicine a manifestazioni politiche di parte che non a un dibattito pubblico. Nell'ultimo capitolo (*Plebs and politics*) Mouritsen sottolinea come in età tardorepubblicana la società romana si fosse notevolmente allargata con il conseguente ampliarsi del solco che separava l'élite dai ceti inferiori. Questa situazione rende impossibile parlare per quest'epoca di Roma come di una comunità integrata, come risulta anche dalla crescente separatezza delle dimore dei *nobiles* rispetto a quelle del resto della popolazione. Si capisce dunque come Mouritsen, sulla base della considerazione dei forti contrasti sociali che contrapponevano un'élite ristretta, ma enormemente ricca, che controllava tutte le cariche politiche e l'autorità religiosa, alle classi inferiori impoverite sottolinei i vincoli strutturali che siffatta disuguaglianza imponeva alla partecipazione popolare. Contro la visione decontestualizzata dell'interpretazione « democratica » della costituzione romana è giusto ribadire che i diritti politici, anche nel mondo antico, non potevano sussistere nel vuoto. — A. MARCONE.

Annette NÜNNERICH-ASMUS (éd.), *Traian. Ein Kaiser der Superlative am Beginn einer Umbruchzeit ?* (Zaberns Bildbände zur Archäologie, Sonderbände der Antiken Welt), Mainz am Rhein, Philipp von Zabern, 2002, 21.5 x 30.5, 184 p., rel. EUR 41, ISBN 3-8053-2780-3.

1998, l'année commémorative de l'accès de Trajan « au trône », a inauguré une « renaissance trajane » dont il convient — à bien des égards — de se féliciter. L'orientation générale est « critique », c'est-à-dire qu'à la thèse de l'*optimus princeps* on s'escrime à opposer autre chose qu'un optimisme qui ne paraît pas de saison. Soutenant depuis longtemps qu'il ne saurait être question d'« empire » comme régime nouveau avant Trajan, je suis concerné par ces réflexions auxquelles vient se joindre la présente qui utilise — en principe — l'image comme vecteur d'un message globalisateur. Je fais fi de toutes les considérations génériques sur l'image comme telle, je n'ignore pas qu'Auguste n'est pas entièrement dans l'*Ara Pacis*, mais cela n'exclut pas qu'il faille prendre au sérieux l'expression délibérée qu'un règne veut donner de lui-même dans un monde où l'image triomphe (c'est-à-dire agit en profondeur), bien plus qu'aujourd'hui. Disons d'emblée que les illustrations de cet album sont parfaites. — Werner Eck (« Traian, der Weg zum Kaisertum », p. 7 et s.) met en situation (à Itatica/Santiponce, en Bétique, près de Séville) le personnage qui fut empereur au bout d'une « belle carrière », « bien qu'il fut originaire d'une province » ou « parce que ». L'alternative est quelque peu facile, puisque (p. 10), T. n'a peut-être jamais vécu dans le sud de l'Espagne ; l'examen de la carrière paternelle fait plutôt de lui un Romain à Rome, même si l'assise économique de la famille restait en Bétique et que T. n'eut jamais aucune raison de renier ses origines. Il y a une rupture dans le cursus de T., vers 86/87 ; au lieu d'accéder au consulat, il est nommé commandeur de la *VII Gemina* à León, puis, avec elle, est envoyé sur le Rhin où Saturninus venait de se mutiner contre Domitien. Même si T. (tout comme Domitien lui-même, à la tête de la

garde prétorienne) vint trop tard (A. Bucius Lappius avait défait Saturninus), nul doute, il était tout soumis aux ordres de l'empereur. La récompense ne se fit pas attendre. L'assassinat de Domitien le 18 septembre 96 propulsa Nerva à l'empire et l'adoption (et la co-régence) préparèrent la voie à T., en 97 gouverneur de Germanie Supérieure, « pour se faire la main »... si l'on accepte l'interprétation audacieuse que l'on nous propose ici. — Wilhelm A. Speidel (« *Bellicosissimus Princeps* », p. 23 et s.) prend la balle au bond : c'est aux faveurs des soldats que T. doit d'être accepté comme futur empereur, Nerva convenant peu aux officiers soucieux de carrières plus rapides et aux soldats cupides d'avantages auxquels ont les avait déjà habitués. Cornelius Nigrinus fit les frais de l'opération. Nul doute, fascinés que nous sommes par l'imagerie de l'arc de Bénévent (dont je ne partage que très partiellement l'analyse p. 26 et s.), nous oublions le nombre de guerres soutenues, les distances parcourues, les projets (trop) grandioses mis en scène (sur la Colonne). Si l'on en croit Cassius Dion (livre 68), il s'agissait non pas de faire des conquêtes, mais de défendre les frontières. Nous sommes particulièrement bien « équipés » pour apprécier de tels sophismes. Pline serait-il le seul à les avoir gobés ? — Mario Becker, Egon Schallmayer (« Traian und die Militärgrenzen des Römischen Reiches », p. 41 et s.) recourent largement les contributions précédentes. — « *Urbanitas gleich Romanitas* » (Michael Zahrnt, p. 51 et s.) étudie le rôle de T. comme fondateur de villes, en Germanie (Ladenburg ; Xanten) et en Afrique Proconsulaire (Lepcis Magna, Timgad). T. était fier « d'avoir pris soin des provinciaux ». Les doter d'une *urbanitas amoena* est, certes, un moyen judicieux de les « soigner ». — Luitgarde Vandenput et Christof Berns (« Private Freigebigkeit und die Verschönerung von Stadtbildern. Die Städte Kleinasiens in traianischer Zeit », p. 73 et s.). Splendides photos d'Ephèse, rapidement commentées. — Henner von Hersberg (« Die Bautätigkeit Traians in Italien », p. 85 et s.) rappelle que l'intérêt de T. ne se limitait pas aux contrées lointaines. La *Via Traiana*, l'aménagement du sanctuaire de Terracina, l'arc de Bénévent, ceux de Canosa et d'Ancona, l'aboutissement de la *Via Appia* figurent à cette rubrique ; l'aménagement du port de Civitavecchia aussi. — Annette Nünnerich-Asmus (« Er baute für das Volk ?! Die stadtrömischen Bauten des Traian », p. 97 et s.) porte un regard fort critique sur le forum de Trajan ; comme dans tant d'autres cas, l'on s'interroge sur la valeur autre que de représentation de ces vastes ensembles que les pioches fascistes n'ont pas entièrement détruits. Leur finalité économique était pourtant aussi visible que leur fonction psychologique... à laquelle les foules sont toujours fort sensibles. — La logique du volume donne ensuite la parole à Tonio Hölscher (« Bilder der Macht und Herrschaft », p. 127 et s.) ; la colonne trajane est au centre de cette contribution ; il est dommage que les travaux de mon ami Alain Malissard (comme tous travaux français et anglo-saxons) soient ignorés dans ce contexte (comme dans l'ensemble du volume). Ses recherches sur l'analyse « filmique » de la colonne ont ouvert des portes qui figurent ici comme devant être encore une fois enfoncées. Troisième retour à l'arc de Bénévent (p. 143 ; en 1998, j'ai pris part à la Saalburg à un colloque dont les quatre premiers exposés avaient exactement le même sujet : la leçon est qu'il faudrait de toute urgence un colloque sur ce seul monument, à propos duquel les avis divergent presque diamétralement). « Kaiserliche Publizistik in Kleinformat. Die Münzen der Epoche des Kaisers Traian » (Wolfram Weiser, p. 145 et s.) : on n'ignore plus l'importance iconique des monnaies, qu'elles soient en circulation ou qu'elles constituent une sorte de trésor « en placement », capable de garantir des engagements professionnels ou privés. Excellente nomenclature des monnayages, portant notamment la *Fortuna Redux* qui peut avoir figuré sur l'arc de Bénévent. — Dietrich Borschung (« Ein Kaiser in vielen Rollen », p. 163 et s.) rappelle que T. est l'un des empereurs les plus faciles à « reconnaître » dans son iconographie, où la frange des cheveux joue un rôle déterminant. — Le livre se termine par un *Anhang* (p. 174 et s.) qui mélange notes et bibliographie, au grand dam du lecteur, qui y mettra autant de temps qu'à compiler un volume de l'*Année Philologique*. — Volume donc en soi remarquable, surtout parce qu'il outrepassa de loin son titre (*Bildband*, ce qu'il n'est absolument pas), dans certains textes qui font réfléchir (le temps ramènera à de plus justes proportions l'apport de Pline qu'il était de bon ton de dénigrer), of-

frant (avec des photos splendides) matière à réflexion, ce qui est un beau compliment, face à cet empereur qui usait de l'image comme vecteur d'un message sur lequel nous ne nous accordons pas. – Ch. M. TERNES.

S. WILLIAMS & G. FRIELL, *The Rome that did not fall. The Survival of the East in the Fifth Century*, London - New-York, Routledge, 1999, 15 x 23, XII + 282 p., rel. £ 45, ISBN 0-415-15403-0.

Voici un nouveau titre dans la collection de biographies d'empereurs romains, ou – plus généralement – d'études sur l'empire romain publiée chez Routledge, collection dans laquelle avaient déjà paru, des mêmes auteurs, la biographie de Théodose (*Theodosius : The Empire at Bay* ; compte rendu dans *LEC* 69 [2001], p. 127), et, de S. Williams seul, une étude sur Dioclétien et l'émergence de l'absolutisme (*Diocletian and the Roman Recovery*, réimpression brochée, London - New York, Routledge, 1997). Après M. GRANT (*From Rome to Byzantium. The Fifth Century AD*, London - New York, Routledge, 1998), cet ouvrage est le deuxième de la collection à s'occuper explicitement du cinquième siècle, période importante pendant laquelle la partie occidentale de l'empire romain est en décomposition, tandis que l'Est se transforme lentement en empire byzantin. Auparavant, la période avait également été étudiée par Averil CAMERON (*The Mediterranean World in Late Antiquity AD 395-600*, London - New York, Routledge, 1993). Mais à la différence de ces deux derniers livres, *The Rome that did not fall* raconte l'histoire du siècle de façon continue, n'interrompant la succession historique des événements que deux fois, au milieu et à la fin, pour un chapitre plus synthétique (« Part Three : The Resources » et « Part V, chap. 15 : The Survival and Renewal of the East » respectivement). Comme on le sait, après la mort de Théodose I<sup>er</sup>, l'unité de l'empire n'a plus jamais été reconstituée. Les A. se demandent comment les deux parties, bien que confrontées à des dangers semblables (empereurs très jeunes ou incapables, invasions barbares, ...), ont pu évoluer si différemment. La raison principale de la survie de l'Orient doit être cherchée dans la concentration de pouvoir réel et d'expérience politique dans une vraie capitale transférée stratégiquement vers la partie Est de l'empire (Constantinople, la Nouvelle Rome), tandis que la vieille Rome était administrée par des chefs goths, soucieux de se constituer des royaumes personnels, installant et déposant à leur gré des empereurs marionnettes « exilés » à Ravenne ; le dernier d'entre eux sera Romulus Augustulus, déposé en 476. L'étude se termine sur l'accession de Justinien I<sup>er</sup> au trône de l'Orient, premier empereur vraiment byzantin, qui réalisera une reconquête, si brève soit-elle, de l'Italie et de l'Occident, avant que l'Est ne suive définitivement sa propre voie. L'ouvrage est très agréable à lire ; cela tient tant au style clair des A. et à leurs nombreuses allusions à l'histoire moderne – parfois amusantes, toujours éclairantes –, qu'aux cartes et aux illustrations qui accompagnent le texte. Suivi de deux appendices (liste des empereurs et arbre généalogique de la dynastie théodosienne), d'amples notes, d'une bibliographie et d'un index, *The Rome that did not fall* est une étude historique à la fois bien fondée et superbement racontée. – B. JANSSENS.

S. KINGSLEY & M. DECKER (éd.), *Economy and Exchange in the East Mediterranean during Late Antiquity. Proceedings of a Conference at Somerville College, Oxford, 29th May 1999*, Oxford, Oxbow, 2001, 17 x 24.5, VI + 178 p., br. £ 24, ISBN 1-84217-044-9.

Questo volumetto raccoglie le relazioni presentate a un seminario di studi svoltosi nel maggio del 1999 al Somerville College di Oxford dedicato all'economia tardo-antica e ai commerci su lunga distanza nel Mediterraneo orientale tra IV e VII secolo. Come ricordano i curatori nel saggio introduttivo (*New Rome, New Theories on Inter-Regional Exchange. An Introduction to the East Mediterranean Economy in Late Antiquity*), malgrado il continuo incremento dei dati archeologici disponibili c'è una

singolare carenza di opere di sintesi. In particolare manca, per il Mediterraneo orientale, un'adeguata utilizzazione dei metodi di analisi quantitativa cui si fa ampiamente ricorso per l'Occidente e anche l'archeologia urbana è relativamente poco sviluppata. Da questa lacuna è nata l'esigenza di affrontare da una pluralità di punti di vista i meccanismi operanti rispetto a produzione e scambio con attenzione per le diverse aree geografiche. Kingsley e Decker, che sono autori anche di due contributi specifici, sottolineano, a fronte di una situazione apparentemente analoga per Roma e Costantinopoli, in ragione della necessità prioritaria delle due capitali di soddisfare il fabbisogno alimentare della popolazione residente, le differenze tra i modelli di scambio validi per l'Occidente e per l'Oriente. Qui non esiste una regione cui è attribuita la funzione di rifornire prioritariamente il mercato costantinopolitano. I sei contributi raccolti nel volume riguardano: 1. Le economie urbane della Cirenaica Tardoantica (A. Wilson); 2. L'impatto economico del commercio del vino palestinese nella Tarda Antichità (S. Kingsley); 3. La produzione di vino e olio nella Siria settentrionale (M. Decker); 4. Prove non ceramiche in merito all'industria e al commercio tardoantichi (M. Mundell Mango); 5. L'economia di Cipro tardoantica (Tassos Papacostas); 6. Le forniture alimentari per l'annona militare sulla frontiera danubiana alla luce di un contenitore particolare (O. Karagiorgou). Le conclusioni sono di B. Ward-Perkins che ha buon gioco a sottolineare come la nostra concezione dell'economia tardoantica sia molto lontana dal quadro a tinte fosche delineato da A. H. M. Jones nel suo *Later Roman Empire*, un'opera che risale a una quarantina di anni fa. D'altra parte già Jones stesso doveva fare un'eccezione per quanto era emerso pochi anni prima dagli studi di Georges Tchalenko sui villaggi tardoantichi del massiccio calcareo della Siria settentrionale (cfr. ora G. Tate, *Les campagnes de la Syrie du Nord du II<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle*, Paris 1992). I risultati delle recenti ricerche hanno mostrato come quella situazione di prosperità fosse tutt'altro che isolata. È giusto peraltro ribadire con Ward-Perkins che è necessario mantenere un buon grado di umiltà a fronte dei tanti elementi che ci sfuggono. In primo luogo è indispensabile tener presente che i nostri dati sono così frammentari che possono fornire solo indicazioni di massima sul livello relativo di un'attività economica. Né si deve sottovalutare l'importanza dei commerci di ambito locale di cui sappiamo assai poco perché hanno lasciato tracce assai più labili di quelli d'oltremare. – A. MARCONE.

*Serta antiqua et mediaevalia II. Tradizione enciclopedica e divulgazione in età imperiale* (Università degli studi di Genova. Dipartimento di scienze dell'antichità e del medioevo. Letteratura e filologia, I), Roma, Giorgio Bretschneider, 2000, 17.5 x 25.5, VII + 222 p., br., ISBN 88-7689-168-4.

Après un volume inaugural copieux et (un peu trop) diversifié, le nouveau périodique des antiquisants et médiévistes de l'Université de Gênes prend forme et assurance en proposant cette fois comme thèmes des œuvres synthétiques du temps de l'Empire romain. Pour Mme G. Maggiulli, l'actualité de Pline le Naturaliste (« Natura, violazione e difesa dell'ambiente: l'eredità di Plinio il Vecchio fra scienza e divulgazione », p. 1-42) se manifeste dans sa méthode (compilation utilitaire de recettes empiriques, collectées systématiquement chez les prédécesseurs, lors de voyages, dans des contacts avec les *rustici* et d'autres pratiquants, ou tirées de ses propres observations), et dans sa foi en des progrès qui respectent l'ordre naturel [lire Plin., *Epist.*, 3, 5, 5 à la n. 70: dans le contexte, peut-on reconnaître des *ideali libertarii* à ceux qui, selon l'opportunité, participent de plus ou moins près d'un régime d'essence oligarchique?]. Chez Pline encore, Mme E. Salomone Gaggero examine (avec recours aux autres sources antiques) les passages concernant les Ligures et leur pays (« Voci liguri in un'enciclopedia antica. A proposito di alcuni passi della *Naturalis historia* di Plinio », p. 43-72). L. Paganelli (« Nicia secondo Plutarco. Una proiezione dell'antico in età imperiale », p. 73-86) décrit les manières dont se sont bâtis les *typoi* de Nicias (le malheureux héros de l'expédition de Sicile) chez Aristote (écho du consensus qui, à

Athènes, vers 415 av. J.-C., avait appuyé la politique traditionaliste), Plutarque (même idée), Machiavel (lequel en tira un *exemplum morale*) et... dans la *Storia dei Greci* (Milan, 1958) de l'essayiste I. Montanelli [rétroprojection induite sur l'Athènes antique du contexte de l'Italie des années 50]. S. Ingallina ajoute à sa contribution aux *Seria I* un examen narratologique de quatre emplois de *depre cari* chez Aulu-Gelle (6, 3, 5 et 52 ; 5, 12, 13 ; 16, 16, 4 : « Teoria e prassi gelliane nel labirinto del *depre cari* », p. 87-121). Selon Mme M. T. Vitale, il conviendrait de lire *uertunt* dans le frg. 384 s. V<sup>2-3</sup> d'Ennius (*apud Gell.*, 2, 26, 21 : *Verrunt extemplo placide mare marmore flauo ; caeruleum spumat sale conferta rate pulsum* : soit : « spazzano (o rovesciano) senza indugio il placido mare... » [corr. non nécessaire ; bonne analyse des tropes visuels] ; voir « Gellio esegeta di Ennio (*Ann.* XIV 377-378 Sk.) », p. 123-142. Dans les mêmes *Nuits attiques*, Mme M. Pugliarello reprend en détail la discussion qu'auraient tenue l'auteur même, alors *adulescentulus*, et Fronton, à propos d'un passage du *De analogia* de César : celui-ci condamnait la mise au singulier de *quadrigae*, *arma*, *moenia*, et d'éventuels pluriels d'*harena*, *uelum*, *triticum* (« Dibattito a distanza : Cesare grammatico nel *contubernium* di Frontone (*Gell.* XIX 8) », p. 143-164) : références judicieuses aux *grammatici* anciens et aux lexicographes modernes ; l'auteur définit aussi la méthode didactique de Fronton, adroitement suggérée par Aulu-Gelle. Mme S. Isetta s'est intéressée à la conception périodique de l'histoire chez Sulpice Sévère (« Un tascabile del V secolo. La *compendiosa lectio* della storia in Sulpicio Severo », p. 165-204) : à son estimation, ces *generis humani annales* reposent aux trois quarts sur l'Ancien Testament, Sulpice s'étant servi partiellement pour la suite de sources séculières [sur l'importance (plus grande qu'il n'apparaît ici) des historiens « païens » pour Sulpice Sévère, cf. les renvois de l'éd. Gh. de Senneville-Grave, *SCh* 441 (1999)] : par la critique des mœurs du clergé contemporain, les *Chroniques* présentent des aspects modernes, mais on comprend que l'œuvre qui faisait de la dépravation des clercs le prologue de la fin du monde ait été condamnée par le *Decretum Gelasianum*. Mme M. F. Buffa Giolito commente les termes les plus significatifs de la préface de l'*Herbarius* du Pseudo-Apulée (ou l'*Apuleius Platonicus* : « Lettura retorica della *praefatio* di pseudo Apuleio Platonicus », p. 205-222), soit principalement *monumentis publicis tradidi* (contre les *medicorum uenditiones*, marquées par l'*inertia*, l'*imperitia*), *nostra litterata scientia* (contre la *stupiditas uerbosa*), et d'autres condamnations des charlatans (*stupiditas uerbosa*) : la lecture que Mme Buffa Giolito propose de cette préface conventionnelle nous paraît fort généreuse ! – P. HAMBLENNÉ.

## ARCHÉOLOGIE

K. S. FREYBERGER, *Die frühkaiserzeitlichen Heiligtümer der Karawanenstationen im Hellenisierten Osten. Zeugnisse eines kulturellen Konflikts im Spannungsfeld zweier politischer Formationen* (Damaszener Forschungen, Bd 6), Mainz am Rhein, Verlag Philipp von Zabern, 1998, 22.5 x 31, XV + 138 p. + 309 pl., rel. DEM 220.

M. Freyberger publie un très beau volume, que quiconque travaille sur la Syrie antique sera content de découvrir, pas uniquement pour les photographies, les relevés, les plans (dont certains dépliant) et les *Beilagen* soignés qui l'accompagnent et l'illustrent, mais aussi pour l'abondant appareil bibliographique ; il est classé par site, ce qui marginalise peut-être les études plus générales ; une place trop limitée est accordée à des chercheurs fondateurs de cette spécialité tels Ernest Will, Daniel Schlumberger, ainsi qu'aux travaux plus récents de Maurice Sartre, qui se sont pourtant intéressés à bien des titres à l'histoire ou aux faits artistiques des zones bordières des mondes hellénistique, parthe occidental et romain, dont il s'agit ici. — L'intérêt de l'A. va tout spécialement aux manifestations de la religion, ainsi que le titre de l'ouvrage le laisse également entendre. Site après site, il entend traiter de tous les

aspects des cultes, y compris dans les cités où ils sont mal attestés, ce qui ne manque pas d'intérêt et constitue une des originalités de cette étude, comme M. Freyberger le souligne dans l'introduction. Le nombre des sites et temples pris en compte est impressionnant ; l'A. les répartit entre la Transjordanie (2<sup>e</sup> partie, I, avec Pétra, Gérasa, Qasr el-Darih, Khirbet et-Tannur, Djébel Ram), l'ensemble Syrie-Liban (2, II, avec en Syrie du sud les différents temples de Seia et des environs, Slim ; et Moushennef ; en Syrie du nord les temples du Djébel Barakat et dans l'est deux temples de Palmyre (de Zeus et de Baalshamin). Au Liban est traité le temple de Jupiter Héliopolitain à Baalbek. Enfin, en Mésopotamie, Hatra, avec le seul temple de Shamash (en fait le temple de plan carré à double mur d'enveloppe auquel un accès a été aménagé dans un second temps depuis l'E et un des iwân monumentaux, respectivement les bâtiments H et G[12] des fouilleurs) ; cette construction à couloir périphérique est rapprochée par d'autres auteurs, et avec raison, de bâtiments sacrés iraniens de même plan, tel le temple de Bishapour et n'est évidemment pas le seul temple de la grande enceinte sacrée de Hatra ; ainsi a-t-on, par endroits, l'impression que M. Freyberger considère l'ensemble de ce témenos comme un seul « temple de Shamash » (*Beilage* 30). — Il y aurait évidemment beaucoup à dire de cette sélection de sites, à laquelle échappent forcément des bâtiments entièrement inconnus ou presque (tel le temple de Zeus d'Apamée, pour ne pas parler de bâtiments disparus, comme celui qui – selon nous –, à l'E de la citadelle de Doura-Europos, a dû s'écrouler dans l'Euphrate...), ce qui pourrait amener un jour un éclairage fort nouveau sur les conclusions auxquelles l'A. s'efforce de parvenir. — Plus fondamentalement, et ici la « couverture » du sujet décidée par l'A. peut aussi être discutée, comment soutenir que les bâtiments traités et les sites où on les a sélectionnés sont tous, d'une part, très spécialement concernés par le *kulturelles Konflikt* qui intéresse M. Freyberger et, d'autre part, entrent dans la définition de ce que le titre de l'étude désigne comme des « cités caravanières », c.-à-d., selon les dictionnaires, fréquentées par des « troupes de gens voyageant ensemble pour plus de sécurité et de commodité », ou encore (Littré) des « troupes de voyageurs qui en Orient... s'assemblent pour traverser les déserts ou les mers avec plus de sûreté » ? Quand il parle de *Karawanestationen* on se doute que M. Freyberger envisage les déplacements commerciaux « transdésertiques », qui se faisaient encore assez récemment à dos de dromadaires pour relier des centres urbains (qui ne sont pas seulement des oasis). Si tel est bien le critère, on pourrait se demander combien de villes du Proche-Orient y échappent avant le XX<sup>e</sup> siècle (cf par ex. le récit du comte de Perthuis dans *Le désert de Syrie* [Paris, 1896] sur les problèmes des caravaniers de Damas – une oasis ! – au XIX<sup>e</sup> s., et les gravures nous montrant des dromadaires chargés prenant la route depuis Sidon ou Acre). Par contre on peut se demander en quoi le sanctuaire isolé au-dessus du Djébel Barakat intéressait le trafic caravanier, et ce qui détermine la sélection par l'A. de certains temples d'un site plutôt que d'autres. Ainsi à Palmyre, où le temple d'Allat à proximité du camp de Dioclétien, passe chez certains auteurs pour être le point de rencontre privilégié des caravanes. À proximité de ce site, n'y avait-il pas en Palmyrène d'autres emplacements sacrés fréquentés par elles ? On ne peut que renvoyer à l'étude de D. Schlumberger sur la Palmyrène de l'O. À Doura-Europos, des Palmyréniens entretenaient un culte dans un sanctuaire d'abord désigné par référence à leurs dieux, et dont on parle plus exactement aujourd'hui comme du temple de Zeus ; n'est-il pas concerné par leur trafic et exemplatif de la rencontre des civilisations qui intéresse l'A. ? — Ceci amène à une objection qui nous paraît évidente : l'absence – mais est-elle possible ? – d'une définition claire des sanctuaires concernés, définition qui soit de nature à justifier leur inclusion dans l'étude en question. Celle-ci pourrait intégrer aussi quelques remarques sur la modification du biotope depuis l'époque d'Auguste, probablement caractérisée par une extension des zones désertiques assez différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Tout ceci explique l'impression, à laquelle il est difficile d'échapper en lisant ce beau volume, qu'on est en présence d'une sélection de sujets fondée sur la connaissance qu'on a – et qu'en a l'A., et elle est impressionnante – de certains sanctuaires, du fait notamment des travaux archéologiques récents, le tout étant placé ici sous un titre qu'on peut trouver

assez accrocheur et qui lui permet en tout cas de faire l'impasse sur une définition plus précise du sujet. On soulignera toutefois que les dossiers constitués par M. Freyberger sur les différents ensembles qu'il a choisis de traiter ne peuvent être dits qu'exhaustifs et soigneux. Il en va d'ailleurs de même de la présentation d'ensemble de l'ouvrage. — Dans une recension du présent ouvrage à laquelle nous nous permettons de renvoyer (de M. Gawlikowski, dans *Topoi*, 8/1/1998, p. 381 et s.), on a dit et démontré la propension qu'a M. Freyberger à antédater les temples qui l'intéressent, en se fondant sur la datation qu'il propose du décor architectural et en particulier des chapiteaux, une démonstration à laquelle on ne peut que souscrire. L'attribution par l'A. d'une série de constructions à l'époque augustéenne est contestable aussi bien sur le plan de l'histoire de l'art que sur celui de l'histoire politique. N'est-il pas paradoxal que, s'intéressant aux relations et même aux tensions entre formations politiques, l'étude discutée paraisse privilégier le tournant de l'ère et le règne des premiers Julio-claudiens et en particulier d'Auguste, alors que cette époque est typique de la volonté assez constante des Romains de limiter leur engagement, préoccupés surtout d'organiser et de déléguer, dans les affaires de la Syrie, et celle aussi où, du côté des Parthes, autres grands acteurs mis en scène, on peut parler d'un certain repli ? — Dans le monde des archéologues européens travaillant au Proche-Orient et spécialement en Syrie, où tant de sites inédits attendent qu'on s'occupe d'eux, M. Freyberger s'est mérité la réputation de s'intéresser par prédilection et parfois de trop près aux chantiers sur lesquels travaillent des collègues, et aux secteurs où ils développent leurs explorations. C'est ainsi que le directeur de la section locale de l'Institut archéologique allemand s'est lancé dans l'étude du site de Qanawât (Kanatha de la Décapole de Syrie), où d'autres archéologues développaient des recherches depuis des années sans disposer à Damas de la logistique d'un institut de cette catégorie. Il est d'autant plus curieux de constater l'absence de traitement d'un temple de Kanatha dans le livre discuté ; à quelques kilomètres du débouché, au N du Djébel Druze, d'une des grandes portes d'entrée des nomades en Syrie (par le Safa, en provenance du désert arabique) on pourrait se demander pourquoi Kanatha ne bénéficie pas, dans le livre de M. Freyberger, des critères justifiant le titre de « cité caravanière ». En négligeant le renseignement fourni par une inscription, datée en clair d'une époque plus récente, et dans la ligne de la théorie qu'il défend parfois contre l'évidence, il s'obstine d'ailleurs à placer également au moins un des temples de Qanawât à l'époque augustéenne. — Dans son étude des cultes, M. Freyberger concilie difficilement fractionnement et généralisation. D'une part, il les présente, de même que leur support matériel tel qu'appréhendé par l'archéologie, comme un agrégat d'éléments disparates réunis en ordre variable selon les endroits et les époques, mais, d'autre part, cette théorie ne le détourne pas de considérer que là se trouve la matière d'une synthèse impliquant l'ensemble des monuments et des sites étudiés, sur la totalité du territoire couvert. On peut penser qu'une analyse plus fine des réalités régionales et des faits, qui sont têtus, ne perturbe cette vision peut-être un peu simplificatrice, qui a en tout cas l'intérêt de susciter une polémique ; celle-ci disposera dans ce livre d'une base documentaire impressionnante et traitée de manière inattaquable quant à la forme et au soin. — R. DONCEEL.

M. ERDRICH, *Rom und die Barbaren. Das Verhältnis zwischen dem Imperium Romanum und den germanischen Stämmen vor seiner Nordwestgrenze von der späten römischen Republik bis zum Gallischen Sonderreich* (Römisch-Germanische Forschungen, 58), Mainz am Rhein, Philipp von Zabern, 2001, 23.5 x 31.5, XI + 192 p. + 2 cartes., rel. EUR 50.11, ISBN 3-8053-2622-X.

Cette étude est un travail archéologique qui s'insère dans le cadre du *Corpus der römischen Funde im europäischen Barbaricum (CRFB)*, publié sous les auspices de la *Römisch-germanische Kommission des deutschen archäologischen Instituts zu*

*Frankfurt A. M.* Comme l'indique le titre, elle a pour but d'étudier la relation entre l'Empire romain et les tribus germaniques vivant au Nord du Rhin, en établissant un inventaire complet des découvertes romaines aux Pays-Bas, au Nord du Rhin, ainsi que dans les *Länder* allemands de Basse-Saxe et de Schleswig-Holstein et les villes hanséatiques de Brême et de Hambourg. L'aire chronologique envisagée s'étend de la fin de la République et des conquêtes de César à la chute de l'Empire gaulois, à la fin du III<sup>e</sup> s. Pour l'interprétation des différentes catégories de trouvailles archéologiques, une grande importance est accordée aux sources historiques relatives aux contacts politiques et diplomatiques entre l'Empire et les sociétés tribales de Gaule et du *barbaricum* centre-européen durant les conflits de la fin de la République et du début de l'Empire. Nous connaissons en effet particulièrement bien les formes et les instruments de la politique extérieure employés par Rome pour assurer ses intérêts politiques parmi les tribus gauloises et germaniques. Après des réflexions critiques sur l'état de la recherche (H. J. Eggers, J. Kunow, St. Berke, U. Lund Hansen, H. Schönberger, W. Schleiermacher, F. Kiechle), vient l'analyse typologique des découvertes archéologiques en utilisant les méthodes qui ont été appliquées avec succès dans l'archéologie romaine des provinces. Le matériel est réparti en six phases. L'apport essentiel de cette recherche consiste en une répartition chronologique plus précise, différente de celle proposée par les études antérieures, et en une amélioration de notre connaissance de la chronologie absolue des découvertes romaines dans le domaine envisagé. A l'idée généralement acceptée d'un influx continu d'objets romains dans le Nord du *barbaricum* d'Europe centrale, il faut substituer une vision par poussées successives séparées chronologiquement l'une de l'autre. L'étude contient douze cartes dans le texte qui montrent l'étendue des découvertes archéologiques. Les deux cartes publiées séparément donnent la localisation de tous les endroits de découverte avec un numéro qui renvoie à la liste du chapitre 10. Deux appendices : catalogue des *Terra Sigillata* (chap. 9) ; liste des lieux de découverte (chap. 10). Bibliographie. – Br. ROCLETTE.

R. BOL, *Amazonen Volneratae. Untersuchungen zu den Ephesischen Amazonenstatuen*, Mainz, Verlag Philipp von Zabern, 1998, 20.5 x 28, VII + 284 p., 154 pl., rel., DEM 235, ISBN 3-8053-2317-4.

Dans cette étude, qui constitue la version retravaillée de son mémoire d'Habilitation, l'A. a choisi de s'occuper d'un groupe de statues qui est peut-être le plus célèbre et le mieux documenté du Haut Classicisme. Le choix d'un sujet abondamment traité déjà depuis l'époque de Winckelmann est justifié dans la mesure où la recherche antérieure, s'intéressant surtout à attribuer les copies et répliques romaines conservées aux célèbres maîtres mentionnés par Pline (*HN*, 34, 53) (*Meisterforschung*), considérait d'emblée les copies romaines comme des représentations directes des originaux grecs en bronze et les exploitait uniquement au profit de l'analyse stylistique de l'art de Phidias, de Polyclète ou de Crésilas, franchissant ainsi l'étape, pourtant indispensable, de l'examen critique des multiples copies et répliques très différentes entre elles qui nous sont conservées. Or, le point de départ de l'étude de Renate Bol est justement l'examen critique exhaustif (*Kopienkritische Untersuchung*) de toutes les copies (*Kopien*), variantes (*Varianten*), remaniements (*Umbildungen*), interprétations et adaptations diverses (*Umdeutungen*) des Amazones d'Ephèse, qu'elle classe selon les trois types traditionnels, connus depuis au moins la fin du XIX<sup>e</sup> s. sous les noms « Amazone Sciarra », « Amazone de Sôsiclès » et « Amazone Mattéi ». C'est dans ce cadre que s'insère par ailleurs parfaitement un chapitre très important de l'ouvrage de Bol où les restaurations (*Antikenergänzung*), effectuées sur les copies à l'époque de la Renaissance et du Baroque, sont distinguées des parties originales des œuvres et la reconstruction plastique de chaque type est discutée. Ces restaurations modernes, qui ont toujours énormément encombré toute appréciation esthétique complète des marbres antiques, sont convenablement mises en évidence par des zones hachurées sur les illustrations

(voir pl. 132-138). — Ainsi, le grand intérêt de cette étude n'est pas tant la discussion de nouvelles attributions ou datations, mais plutôt l'ancrage solide des statues des Amazones dans la création artistique des années 440-430, c'est-à-dire que l'A. essaie, à travers les différentes interprétations des copistes romains, d'approcher le plus possible les originaux grecs (*Formanalytische Betrachtung*), posant d'emblée les limites auxquelles chaque recherche de ce type, basée uniquement sur un examen, même minutieux, des copies, est forcément soumise. Car, la confrontation des copies à des originaux conservés a montré que même les copies les plus fidèles en ce qui concerne le motif d'origine sont considérablement influencées par le style et par le goût de leur époque (*Zeitstil et Zeitgeschmack*), notamment en ce qui concerne le rendu de la matière et de la physionomie de la figure copiée. Dans ce cadre, les copies romaines ne sont donc pas considérées uniquement comme de simples imitations (*Nachahmungen*) des originaux grecs, mais comme de nouvelles interprétations et, dans ce sens, comme des créations artistiques propres à l'art classique, dont le but, selon les écrits théoriques antiques sur l'art, n'était pas simplement d'imiter l'original grec, considéré comme l'exemple ultime, mais également de l'améliorer ou même de le surpasser, dans la mesure du possible. — Étroitement lié à l'appréciation esthétique des copies, le deuxième point central de cette étude porte sur la forme comme contenu d'une idée et sur la particularité des figures d'Amazones, qui, en tant que statues monumentales en bronze, érigées en l'honneur des femmes barbares et ennemies éternelles des Grecs, demeurent sans parallèle dans l'art classique (*Hermeneutische Probleme*). En d'autres mots, dans ce chapitre, l'A. tente de répondre au problème majeur de la raison de la dédicace de statues d'Amazones dans le sanctuaire d'Artémis à Ephèse, dans le cours du troisième quart du V<sup>e</sup> s. Dans ce but, elle revoit d'un œil critique le motif de l'Amazonomachie et son lien avec l'Histoire grecque, notamment avec la colonisation attique d'Ephèse ou avec les guerres médiques, puis elle discute le récit d'Hérodote sur le mode de vie des Amazones, leur ὄβρις de vouloir se distinguer des femmes ordinaires et le talion de cet ὄβρις par les Grecs. Ensuite, elle tente d'expliquer le choix iconographique de représenter les Amazones vaincues et mourantes, soulignant le phénomène de leur hellénisation symbolique et de leur égalité par rapport aux Grecs, l'ambivalence de la nudité de leur représentation, ou encore l'ambiguïté et l'équilibre des contradictions émanant de leur caractère, pour arriver à chercher la fonction et le contexte politique de la dédicace dans le cadre de l'asylie offerte aux étrangers par le sanctuaire d'Ephèse : l'A. admet finalement qu'il s'agit d'une commande officielle, effectuée par les prêtres de l'Artémis d'Ephèse, à l'occasion de l'achèvement de son temple aux environs de 430, et dont la fonction était de perpétuer la réputation « internationale » du sanctuaire en tant qu'asyle, non seulement des Grecs, mais également des barbares ou des esclaves. Sur la fonction des Amazones d'Ephèse, voir d'ailleurs, en dernier lieu, H. H. WIMMER, « Die Amazonen von Ephesos. Ein politisches Denkmal? », *NumAntCl* 29 (1999) p. 145-165 et T. HÖLSCHER, « Die Amazonen von Ephesos : ein Monument der Selbstbehauptung », dans *Agathos Daimon. Mythes et Cultes. Études d'iconographie en l'honneur de Lily Kahil*, BCH Suppl. 38, Athènes - Paris, 2000, p. 205-218. — Le troisième point d'intérêt de la présente étude concerne la réception et la transformation de la forme et du contenu des Amazones d'Ephèse à l'époque romaine (*Rezeption in der römischen Kunst*), durant laquelle le motif de l'Amazone battue joue un rôle très important dans la propagande politique et le symbolisme triomphal ou funéraire (*parcere subiectis et debellare superbos*). Par ailleurs, dans l'art romain, la *Virtus* et la ville d'Ephèse sont représentées sous la forme d'Amazones, qui ne sont que des remaniements des types des Amazones d'Ephèse, tandis que les statues d'Amazones, comme d'autres sculptures à sujet mythologique, sont considérées comme symboles d'états d'âme et comme des œuvres d'art, *opera nobilia*, qui font très souvent partie du décor architectural ou d'autres décorations figurées dans les constructions romaines. — D'autres problèmes généraux liés au sujet des Amazones sont également traités, notamment les représentations du couple Achille-Penthésilée, le rôle de Thésée et d'Héraclès en tant qu'adversaires des Amazones dans le cadre de leur affirmation politique à Athènes et ailleurs en Grèce, ou encore la difficulté de l'identification de Rome à *Virtus* et

d'autres questions fondamentales concernant l'interprétation des mythes. En ce qui concerne la question des attributions, l'A. se place à l'opposé de ce qui a longtemps été la position dominante – c'est-à-dire que le type « de Sôsiclès » reprend l'Amazone de Polyclète et que les types « Sciarra » et « Mattéi » reprennent respectivement les Amazones de Crésilas et de Phidias : R. Bol attribue à Polyclète l'Amazone « Sciarra », qui est, selon elle, la seule à suivre les règles du *contrapposto*, qu'elle analyse longuement. Cette attribution la conduit évidemment à modifier également l'attribution de l'Amazone « de Sôsiclès », qu'elle assigne à Crésilas, tout en maintenant par ailleurs l'attribution traditionnelle de l'Amazone « Mattéi » à Phidias. Il vaut mieux, je crois, s'en tenir à l'opinion qui prévaut dans les dernières études sur la question : c'est le type « de Sôsiclès » qui reprend l'Amazone de Polyclète, tandis que les deux autres engendrent des problèmes plus complexes (voir Cl. ROLLEY, *La sculpture grecque, 2. La période classique*, Paris, 1999, p. 39-42). D'autre part, R. Bol semble tenir pour assuré qu'il n'y avait que trois Amazones à Éphèse. Cependant, Pausanias cite cinq noms, et bien qu'on s'accorde aujourd'hui à penser que Κόδων n'est qu'une erreur de lecture – Κόδωνία ne serait que le lieu d'origine, en Crète, de Crésilas – le sculpteur Φράδμων, bien que mal connu, est pourtant mentionné plusieurs fois, en dehors même du passage de Pline (sur Φράδμων, voir en dernier lieu A. CORSO, « Phradmon : the Itinerary of a Classical Greek Sculptor from the Style of Polycleitus to the Rich Style », *NumAntCl* 30 [2001], p. 53-71). — En général, la discussion des sources antiques est très courte et ne touche pas au problème, très discuté par ailleurs, portant sur la réalité d'un concours entre les artistes, que le texte de Pline suggère plus qu'il ne l'affirme vraiment. Bol insiste plutôt sur une conception commune en matière de taille, thème, matériau, drapé et pose, argumentant en faveur d'une origine commune des statues. En revanche, le grand mérite de ce travail réside dans le catalogue complet et détaillé des copies, qui sont classées selon les trois types traditionnels, « Sciarra », « de Sôsiclès » et « Mattéi ». Ce catalogue, qui constituera désormais la base de toute discussion sur le sujet, est de plus accompagné d'une documentation illustrée en noir et blanc très riche et de très bonne qualité. De même, la bibliographie est complète et commodément présentée par ordre alphabétique des noms d'auteurs, bien qu'un classement par date d'apparition de chaque ouvrage ne manquerait peut-être pas d'intérêt dans une étude de synthèse comme celle-ci. L'ouvrage est finalement accompagné d'index détaillés et clairs des lieux de conservation des œuvres citées, des noms d'auteurs antiques, ainsi que des crédits photographiques. — Eurydice LEKA.

## AUTRES OUVRAGES REÇUS

J. FLORENCE & Marie-France RENARD (éd.), *La littérature : réserve de sens, ouverture de possibles* (Publications des Facultés Universitaires Saint-Louis, 82), Bruxelles, Facultés Universitaires Saint-Louis, 2000, 15.5 x 22.5, 131p., br. BEF, ISBN 280280131-7.

Cette publication des Facultés universitaires Saint-Louis mérite bien sa place dans la collection « Travaux et Recherches ». Je suppose cependant beaucoup de bonne volonté chez le lecteur qui n'a pas participé à la Journée d'étude, organisée, en 1999, par l'École des sciences philosophiques et religieuses, sur les pouvoirs de la littérature. « Écrire, c'est donner une suite au monde », dit P. Mertens. En effet, à quoi sert la littérature, pourquoi écrit-on ? Parce que nous ne pouvons nous contenter d'un monde dans lequel nous avons été plongés et dont le sens profond nous échappe. Sans doute est-ce pour ajouter quelque chose à notre « moi » qui a besoin de se consoler, d'y mettre un peu d'ordre, d'en rechercher la signification. P. Mertens a besoin de nombreuses pages pour nous dire laborieusement qu'il n'y a pas que Sartre comme écrivain engagé. Il lui oppose les situations particulières de Flaubert, Proust, Kafka, Pasolini et Rushdie. On aurait souhaité y rencontrer Bernanos. Avec M. Faessler,

exègète de l'université de Genève, nous sommes ramenés aux mises en abyme de nos exercices d'interprétation. Il fait du récit de saint Jean (XX, 24-29) une fiction littéraire où le personnage de Thomas absent jouerait le rôle de lecteur, invité à découvrir une réserve de sens dans les jeux d'écriture. La contribution de Françoise Mies, maître de conférences aux Facultés Notre-Dame de la Paix de Namur, se penche sur la question d'identité, à travers les nombreuses réécritures du thème de Faust ; celle de J.-P. Sarrazac, auteur dramatique, professeur à Paris III et invité à l'U.C.L., analyse tous les possibles dans les représentations théâtrales, caractérisées, plus aujourd'hui, par les commentaires que par les fables. G. Thinès, aux multiples visages (université, psychologie, poésie, musique) démontre, à la lumière des philosophes et des poètes, que le langage poétique est création absolue de sens. Nous l'admettons volontiers, plus encore pour la musique que pour la poésie. Pascale Tison, journaliste à la RTBF, se place du côté du lecteur : sans lui, que serait la littérature ? G. Legros, des Facultés Notre-Dame, conclut en posant la question primordiale : où chercher du sens à la littérature ? Il préfère, aux divers contenus, les représentations langagières, éclairées par l'enseignement, qui sont des formes spécifiques. Bref, un livre digne du colloque qui l'a inspiré. – J. BOLY.

J. P. DE BEAUMARCHAIS, D. COUTY et A. REY, *Dictionnaire des écrivains de langue française*, Paris, Larousse, 2001, 17 x 24, 2250 p. en 2 vol., br. EUR 91,10, ISBN 2-03-505198-3.

Le *Dictionnaire des écrivains de langue française* est la nouvelle version, entièrement révisée et mise à jour, du *Dictionnaire des littératures de langue française* publié en quatre volumes en 1987 aux éditions Bordas. Le nouveau projet a été recentré sur « l'acte créateur surgissant entre la conscience de l'écrivain et une écriture », ce qui a entraîné le changement de titre. Le passage de quatre à deux volumes a imposé un choix – toujours discutable – sur les écrivains, sans restriction cependant dans le temps ni dans l'espace (auteurs belges, suisses, québécois, africains, etc.). Des aperçus sur les œuvres anonymes ou collectives ont été ajoutés. Les œuvres, selon leur importance, sont présentées avec des analyses ou de brefs exposés qui permettent une entrée rapide dans un roman ou une pièce de théâtre. Une centaine de dossiers, de véritables monographies critiques, sont réservés aux écrivains les plus importants, formant « l'armature de l'ouvrage ». Chaque dossier est composé de trois parties : une synthèse sur l'auteur, une chronologie de sa vie et de son œuvre, des études littéraires et de brefs exposés de ses écrits principaux. Rien n'est « expédié ». Articles et dossiers sont reliés entre eux par d'autres dossiers sur les courants littéraires qui permettent de situer les écrivains. L'index général est celui des œuvres citées dans le *Dictionnaire* et il renvoie chaque fois à leur auteur. Les courants littéraires auraient mérité d'être mis à part plutôt que d'être noyés dans l'ensemble. — Voilà un ouvrage qui procurera beaucoup de plaisir et d'admiration et suscitera le désir de lire aux étudiants, professeurs et passionnés de littérature. – M. HAVELANGE.

F. HABOURY (éd.), *Le petit Mourre. Dictionnaire de l'Histoire*, Paris, Larousse, 2001, 18 x 24.5, 1287 p. + 70 cartes, rel. BEF 2036, ISBN 2-03-505169-X.

*Le Petit Mourre*, dans sa nouvelle édition 2001, se veut un dictionnaire de l'histoire, intéressant pour qui veut avoir un renseignement rapide sur des événements, personnages, mouvements idéologiques et religieux, le tout centré sur le *politique*. Comme pour le dictionnaire encyclopédique d'histoire, la place attribuée à l'histoire contemporaine est fortement marquée, comme celle réservée au peuple français et aux peuples francophones. L'intérêt porté aux grandes civilisations du monde ainsi qu'aux religions est particulièrement important. États, nations et peuples servent de cadre pour traiter courants politiques, idées, partis, lois clés et portraits de personnages.

Mais fallait-il accorder tant d'importance à l'actualité ? Fallait-il aussi ignorer, par parti pris, le monde culturel ? Les cartes en couleurs, réparties en huit cahiers, sont d'une consultation agréable et claire. Cette nouvelle édition se consulte aisément et sera un outil utile aux professeurs, étudiants et passionnés d'histoire.

M. HAVELANGE.

D. SANGSUE (éd.), *Stendhal, hors du roman* (Actes, 9), Dijon, Centre de Recherches « Le Texte et l'Édition », 2001, 24 x 16, 179 p., br. EUR 10, ISBN 2-913003-09-5.

« La critique, déclare Daniel Sangsue dans sa contribution, a souvent été victime d'une vision qu'on pourrait dire téléologique de l'œuvre de Stendhal. Elle a en effet considéré que cette œuvre était finalisée par les romans, et que tout ce qui précédait ou entourait *Le Rouge et La Chartreuse* relevait un peu des gammes, voire des tâtonnements d'un écrivain qui cherchait sa voie et ne la trouverait que dans les "chefs-d'œuvre" romanesques » (p. 163). Ces *Actes* d'un colloque organisé les 26 et 27 mars 1998 à l'Université Stendhal (Grenoble III) entendent, à propos de la production textuelle quantitativement la plus importante de l'auteur de *La Chartreuse de Parme*, contribuer à « une réflexion synthétique sur les genres au XIX<sup>e</sup> siècle » (p. 9), dans le même sens que ce qu'ont fait *Stendhal et le comique* (1999) et *Persuasions d'amour* (2000), respectivement à propos du roman et de l'autobiographie, ou au sujet de l'essai. Ce colloque-ci s'intéresse au journal intime et au journal littéraire (Ph. Jousset, S. Ceysson, B. Didier), à la chronique italienne (M. di Maio), à la nouvelle (D. Sangsue), à l'épistolaire (B. Diaz), au pamphlet (Y. Ansel), à la biographie (R. Ghigo-Bezzola) et au livret d'opéra (S. Serodes). — Toutes ces contributions se liront avec le meilleur profit. Des analyses judicieuses, une érudition de qualité, un bagage théorique et méthodologique très solide exprimé dans un style parfaitement clair, une écriture scientifique mûre au service d'une connaissance vraie de Stendhal exposée avec grande mesure caractérisent ce travail qui fait honneur à la grande tradition universitaire. — J.-Cl. POLET.

Signalons que l'éditeur du volume précédent vient de faire paraître un nouvel essai : D. SANGSUE, *Stendhal et l'empire du récit* (Questions de littérature), Paris, SEDES, 2002, 16 x 24, 151 p., br., ISBN 2-7181-9446-4.

## TABLE ALPHABÉTIQUE DE LA REVUE DES LIVRES

Apollonius de Rhodes	412	Hérodote	196, 299	Salluste	183
Appien	203	Homère	195, 407, 408	Sénèque	
Apinès	310	Juvénal	415		201, 307, 308, 419
Apulée	420	Lucilius	415	Sextus Empiricus	421
Aristote	302	Ménandre	411	Sulpicia	393
Ausone	311	Ovide	418, 419	Tacite	307
Catulle	417	Pétrone	308	Térence	305
Cicéron	416	Platon	198, 199, 301, 410	Théocrite	414
Démosthène	303	Plaute	289	Thucydide	198
Ennius	414	Pline l' Ancien	309	Varron	415
Ératosthène	303	Plotin	204	Virgile	200, 305
Eschine	410	Properce	202		
Euripide	300	Pythagoras	409		

Adams, J. N.	401	Burkert, W.	185	Flach, D.	415
Adrados, F. R.	403	Buxton, R.	293	Florence, J.	443
Alden, Maureen	407	Cajani, G.	423	Flores de Molinillo,	
Alston, R.	432	Cartledge, P.	314	E.	182
Andò, Valeria	393	Cébeillac-Gervasoni,		Fowler, D.	405
Archibald, Zofia H.	429	Mireille	431	Foxhall, Lin	314
Ash, Rhiannon	404	Ceccarelli, L.	408	Frangoulidis, St.	420
Assis de Rojo, Mirta		Chauvot, A.	431	Freeman, P.	393
Estela	183	Cobet, J.	181	Freudenburg, K.	415
Aubenque, P.	302	Cogitore, Isabelle	290	Freyberger, K. S.	438
Aujac, Germaine	303	Cohen, E. E.	314	Friell, G.	436
Balme, M.	411	Corbier, P.	316	Gabrielsen, V.	429
Baltrusch, E.	426	Costa, C. D. N.	190	Gantz, U.	422
Barbet, Alix	218	Courtney, Ed.	308	García-Hernández, B.	289
Barnes, T. D.	187	Couty, D.	444	Gatti, P.	404
Barsby, J.	305	Cozzo, A.	393	Gethmann, C. F.	181
Bartlett, J. R.	425	Cropp, M. J.	300	Glaser, H. A.	289
de Beaumarchais,		Cumont, F.	292	Glassner, J.- J.	312
J. P.	444	Cuomo, Serafina	206	Goukowsky, P.	203
Beaujard, Brigitte	188	Curran, J. R.	318	Goyet, F.	290
Beck, H.	304	Cusset, Ch.	414	Gratwick, A. S.	305
Belayche, Nicole	295	Darbo-Peschanski,		Grilli, A.	398
Bentz, M.	220	Catherine	313	Gruen, E. S.	294
Béranger-Badel,		Davies, J.	429	Haboury, F.	444
Agnès	433	Davies, W. V.	208	Haensch, R.	224
Beyersluys, J.	410	De Kind, R. E. L. B.	320	Hall, J. F.	211
Bichler, R.	299	Decker, M.	436	Hansen, W.	389
Bol, R.	441	Delruelle, Éd.	183	Hardie, Ph.	418, 419
Boulogne, J.	389	de Robert, Ph.	394	Harrison, S. J.	420
Bouquet, J.	414	Erdrich, M.	440	Haubold, J.	298
Bouvier, D.	407	Eschbach, N.	220	Heitsch, E.	406
Briand-Ponsart, C.	432	Facchetti, G. M.	431	Held, W.	223
Brisson, L.	204	Faraone, C. A.	395	Hilton, J. L.	420
Brown, P.	411	Fisher, N.	410	Hornblower, S.	428

Hoyland, R. G.	427	Murray, A. C.	217	Ruhl, Maria	202
Hunink, V. J. C.	420	Nenci, Francesca	308	Salemme, C.	202
Hunt, P.	207	Nightingale, Andrea		Sangsue, D.	445
Hurlet, F.	432	Wilson	301	Sauge, A.	195
Hurwit, J. M.	319	Nissen, H. J.	427	Schäfer, P.	425
Inglebert, H.	296	Noethlichs, K. L.	186	Schofield, Louise	208
Irby-Massie,		Notomi, N.	199	Schofield, M.	205
Georgia L.	191	Nünnerich-Asmus,		Shackleton Bailey,	
Isager, J.	397	Annette	434	D. R.	416
James-Raoul, Danièle	182	Ogden, D.	396	Shanks, M.	217
Janse, M.	401	Oliver, G. J.	429	Sharrock, Alison	404
Junkelmann, M.	212, 221	Orioles, V.	399	Skoie, Mathilde	393
Keary, S.	315	Papanghelis, Th. D.	412	Slavitt, R.	311
Keyser, P. T.	191	Papenfuss, D.	210	Smith, J. T.	221
Khoury, R. G.	424	Pardee, D.	184	Southern, Pat	214
Kingsley, S.	436	Patillon, M.	310	Spentzou, E.	405
Lanza, D.	423	Percy III, W. A.	209	Spinelli, E.	421
Lau, D.	181	Pernot, L.	405	Stauber, J.	192
Lecocq, Françoise	181	Pirenne-Delforge,		Strocka, V. M.	210
Leppin, H.	198	Vinciane	183	Swain, S.	401
Leroux, G.	301	Pöhlmann, E.	193	Syndikus, H. P.	417
Lieu, S. N. C.	215	Poignault, R.	181	Tassignon, Isabelle	292
Lo Cascio, E.	311	Poux, Cl.	195	Ternes, Ch. M.	292
Lorsch Wildfang, R.	397	Pradeau, J.-F.	204	Terrenato, N.	315
Luraghi, N.	196	Prayon, F.	430	Thomas, R. F.	305
Maillard-Luypaert,		Raftopoulou,		Torre, Chiara	307
Monique	398	Éliana G.	318	Tritle, L. A.	390
Malaspina, E.	201	Rathbone, D. W.	311	Turchetti, M.	205
Martin, J.-P.	431	Renard, Marie-France	443	Vickers, M.	219
Martin, Ronald	307	Rengakos, A.	412	Vons, Jacqueline	309
Martindale, Ch.	200	Renucci, P.	216	Walker, J.	194
Mattern, Susan P.	213	Rey, A.	444	Walter, Uwe	304
McCabe, Mary		Ribichini, S.	185	Wattel-de-Croizant,	
Margaret	198	Riedweg, C.	409	Odile	181
Merkelbach, R.	192	Rocca, Silvana	291	West, M. L.	193
Millet, O.	394	Rocchi, Maria	185	Whitmarsh, T.	189
Mommsen, T.	317	Rodrigo, P.	302	Williams, S.	436
Montserrat, D.	215	Röllig, W.	430	Wiseman, T. P.	212
Mordegli, Caterina	390	Rollinger, R.	299	Worthington, I.	303
Mortley, R.	423	Romaniello, G.	298	Wycislo, W. E.	419
Moscadi, A.	310	Romeo, Ilaria	222	Xella, P.	185
Mouritsen, H.	433	Rowe, C.	205		